# ÉTUDE

SUR LE

# SYMBOLISME

## DE LA NATURE

INTERPRÉTÉ

D'APRÈS L'ÉCRITURE SAINTE ET LES PÈRES

PAR

M[gr] DE LA BOUILLERIE

ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

Invisibilia Dei, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.

ROM. I, 20.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1864



# ÉTUDE

SUR LE

# SYMBOLISME DE LA NATURE

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Angers, | Barassé. | Nancy, | Thomas et Pierron. |
| — | Lainé frères. | — | Vagner. |
| Annecy, | Burdet. | Poitiers, | Bonamy. |
| Arras, | Brunet. | Reims, | Bonnefoy. |
| Besançon, | Turbergue. | Rennes, | Hauvespre. |
| Bordeaux, | Chaumas. | — | Thebault. |
| — | Coderc et Poujol. | — | Verdier. |
| Brest, | Lefournier. | Rouen, | Fleury. |
| Chambéry, | Perrin. | Toulouse, | Ferrère. |
| Dijon, | Hémery. | — | Privat. |
| Lille, | Quarré. | Tours, | Cattier. |
| — | Béghin. | | |
| Lyon, | Briday. | Bois-le-Duc, | Verhoeven. |
| — | Girard et Josserand. | Bruxelles, | Goemaere. |
| — | Périsse frères. | Dublin, | Dowling. |
| Le Mans, | Le Guicheux-Gallienne. | Fribourg, | Herder. |
| Limoges, | Dilhan Vivès. | Genève, | Marc Mehling. |
| Marseille, | Chauffard. | Gênes, | Fassi-Como. |
| — | Laferrière. | Leipzig, | Dürr. |
| Metz, | M^me Constant Loïez. | Londres, | Burns et Lambert. |
| — | Rousseau-Pallez. | Madrid, | Bailly-Baillière. |
| Montpellier, | V^e Malavialle. | — | Poupart. |
| — | Séguin. | Saint-Pétersbourg. | Wolff. |
| Nantes, | Mazeau. | Turin, | Marietti. |
| — | Poirier-Legros. | Vienne, | Gérold. |

Paris. — Typ. de P.-A. BOURDIER et C^e, 30, rue Mazarine.

# INTRODUCTION

J'étais en correspondance, il y a quelques années, avec une personne d'une très-grande piété qui aimait, dans ses lettres, à me faire part de ses impressions chrétiennes, à la vue des objets du monde extérieur.

Le château qu'elle habitait touchait presque aux rivages de la Méditerranée, vers la région où cette belle mer baigne les premières assises des monts Pyrénéens. En face de toutes les richesses de notre opulente nature méridionale, son âme s'élevait plus facilement vers Dieu. L'a-

zur du ciel, où plongeaient ses regards, lui rappelait le ciel des anges et des saints ; les flots de la mer avaient pour elle des hymnes divers et magnifiques qui lui chantaient le nom du Très-Haut ; et les cimes des montagnes lui révélaient sa majesté. Puis, quand ses yeux s'abaissaient vers la plaine, les moissons fertiles, les vignes abondantes et les plants d'oliviers, la faisaient songer au texte du Psalmiste : « *Vous avez, Sei-* « *gneur, multiplié pour eux le froment, le vin et* « *l'huile*[1], » le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges, l'huile qui consacre et donne la joie.

J'encourageais ma pieuse correspondante à chercher ainsi, en toutes choses, les harmonies que Dieu a mises entre le visible et l'invisible, et je lui citais, à ce propos, la parole fondamentale de saint Paul : *Ce qui est invisible en Dieu, se voit et se comprend par ce qui a été créé dans le monde*[2].

Mais en même temps je lui faisais remarquer

1. Ps. IV, 8. — 2. Ad Rom., I, 20.

qu'il est facile, en cette matière, de laisser égarer une imagination, même chrétienne, et que le plus sûr moyen, à mon sens, d'éviter ces égarements, était de s'en tenir à l'Écriture sainte pour l'interprétation des symboles qui se rencontrent dans la nature. Je montrais qu'entre les créatures de Dieu et la parole de Dieu, il devait nécessairement y avoir un intime rapport, puisque le monde a été créé par le Verbe, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui; qu'ainsi la création et la parole divine pouvaient nous sembler comme deux voix harmonieusement accordées entre elles; mais que là où la création présentait un sens plus obscur, le Verbe de Dieu parlait plus clairement, et je m'appuyais sur ce beau texte de saint Thomas d'Aquin : que, dans l'Écriture divinement inspirée, les choses spirituelles nous sont décrites par les similitudes des objets sensibles. *Per similitudinem sensibilium rerum in divina Scriptura res spirituales nobis describuntur*[1].

1. 3e p., q. IX, a. IV, *in c.*

J'allais plus loin. Si la sainte Écriture nous donne effectivement la clef des symboles du monde créé, elle-même reçoit une abondante lumière de l'interprétation des docteurs. Quand on lit les œuvres de ces grands hommes, on admire le soin qu'ils apportent à révéler tous les mystères cachés dans chaque parole de nos livres saints. Je demandais si, dans nos recherches sur le symbolisme du monde extérieur, nous ne ferions pas sagement de nous attacher à des guides si sûrs, et finalement, il me semblait qu'en adoptant pour base, d'une part, la parole révélée, de l'autre, les écrits des Pères, on parviendrait à donner aux choses leur véritable signification symbolique, et à reconstruire comme tout un monde spirituel et moral en face du monde matériel.

C'est de l'ensemble de toutes ces pensées qu'est né le travail dont j'offre aujourd'hui au public la première partie. Le sujet que je me suis proposé m'a paru trop considérable pour être, dès aujourd'hui, présenté aux lecteurs dans son entier développement. Je marche dans une

voie qui ne m'a pas été frayée, et j'ignore si le lecteur aimera volontiers à m'y suivre.

J'ai déjà indiqué plus haut le plan général que je me suis tracé :

Expliquer la signification symbolique des principaux objets du monde extérieur, d'après les textes de l'Écriture où ces objets sont désignés.

Interpréter ces textes eux-mêmes par les écrits des Pères.

Saint Augustin, dans son livre de la Doctrine chrétienne, a posé les principes qui m'ont servi de règle à moi-même dans tout le cours de cette étude.

Ce grand et sublime interprète du langage figuré de nos saints livres nous fait d'abord comprendre [1] comment tel ou tel objet matériel peut, en même temps, devenir un signe, une figure, un symbole : ainsi le bois, la pierre, le troupeau, sont des réalités extérieures et sensibles; mais le bois que Moïse jette dans l'eau

1. Doct. chr., I, 2.

amère pour en adoucir l'amertume, la pierre sur laquelle Jacob pose sa tête, le bélier que le patriarche Abraham immole à la place de son fils, sont autant de figures, parce qu'elles signifient toute autre chose que ne le comporte par elle-même la nature de ces objets.

Mais c'est ici qu'il est important de remarquer, avec le même Père, que, dans l'interprétation de l'Écriture, la réalité des choses et des faits doit toujours être supposée à la base des figures et des symboles ; s'il en était autrement, dit-il, nous construirions notre édifice en l'air[1].

C'est ainsi, par exemple, que toute l'histoire du Paradis terrestre, qui peut certainement s'expliquer en un sens spirituel et figuré, suppose nécessairement, cependant, la vérité du fait historique, rapporté dans la Genèse.

C'est également ainsi qu'on ne peut mettre en doute que Moïse, au désert, n'ait très-positivement fait jaillir l'eau d'une pierre véritable, bien que l'Apôtre saint Paul nous apprenne,

1. Serm. II, 7.

en termes exprès, que cette pierre était Jésus-Christ[1].

On voit tout de suite la ligne profonde de démarcation qui distingue l'interprétation catholique des anciennes erreurs d'Origène, si audacieusement renouvelées de nos jours, par une critique et une exégèse mensongères.

Saint Augustin établit ensuite ce principe général que, tout ce qui ne tend pas directement, dans nos saints livres, soit à une leçon de morale, soit à un enseignement dogmatique, doit s'entendre en un sens figuré[2].

C'est la féconde application de ce principe qui a inspiré à tous les Pères tant de commentaires admirables sur les moindres objets de la nature extérieure; et c'est à l'aide de ces commentaires que j'ai pu essayer moi-même de fixer leur interprétation symbolique.

Cette première base posée, le saint évêque d'Hippone observe[3] que le même objet sensible, pouvant être considéré sous différents

1. De Civ. Dei, XIII, 21. — 2. Doct. chr., l. III, 14. — 3. *Ibid.*, 37 et seq.

rapports, peut aussi donner lieu à plusieurs sens figuratifs. Ainsi, dans le langage de nos saints livres, les eaux signifient également et la multitude des peuples dont les générations se succèdent comme les flots, et l'abondance des grâces du Saint-Esprit.

Mais non-seulement le même objet se rapporte à des symboles divers, souvent aussi il peut donner lieu à des symboles opposés. Le lion de la tribu de Juda, par exemple, signifie évidemment Jésus-Christ; et le lion qui rôde pour nous dévorer exprime certainement le démon.

Saint Augustin dit ailleurs à ce propos[1], que les paroles de la sainte Écriture, si elles sont isolément prises, ressemblent aux lettres de l'alphabet qui, par elles-mêmes, n'ont aucun sens et n'acquièrent de signification que lorsqu'elles s'assemblent pour former un mot. Ainsi la lettre *D*, par exemple, commence également ces deux mots diamétralement opposés :

1. Serm. XXXII, 6.

*Deus* et *Diabolus*. Les objets extérieurs désignés dans nos saints livres sont de même un alphabet. C'est le texte de l'écrivain sacré qui le fait devenir tel ou tel symbole.

Au surplus, les sens figurés de l'Écriture tendant surtout à féconder la parole divine pour multiplier les leçons qu'elle nous donne, ces leçons résultent également des symboles opposés qu'un même objet nous fait entrevoir.

Saint Augustin[1] recommande, enfin, que là où la signification symbolique d'un texte est obscure et incertaine, on ait recours, pour l'éclaircir, à des textes analogues, et il termine par cette belle pensée : que l'Esprit-Saint lui-même, suprême inspirateur des écrivains sacrés, a prévu éternellement les sens divers et opposés que la sagesse de l'interprète, ou même la piété du lecteur, attacherait à telle ou telle parole de nos saints livres; que non-seulement il a prévu ces sens, mais qu'il a pris soin qu'ils nous fussent suggérés dans l'intérêt de la vérité. Et quoi

1. Doct. chr., *loc. cit.*

de plus propre effectivement, nous dit-il, à faire comprendre la richesse et l'abondance de la parole divine, que cette multiplicité de sens qu'une même expression nous révèle?

Ai-je besoin d'ajouter, cependant, que, dans la pensée de l'évêque d'Hippone, nulle interprétation de l'Écriture n'est valable et n'est vraie, qu'autant qu'elle est approuvée par l'Église? C'est ce même docteur qui a dit : « Si je ne « croyais pas à l'Église, je ne croirais pas à l'É- « vangile. »

J'ai dû rappeler succinctement ces règles formulées par saint Augustin, parce qu'elles résument la pensée de ce travail et la méthode que j'ai suivie.

Sur chaque objet de la nature, j'indique les différents symboles que l'Écriture sainte y rattache, et à moins que les textes sacrés ne soient d'une clarté évidente, j'appuie mon interprétation sur le sentiment d'un Père.

Mais mon but n'a pas seulement été d'énumérer les nombreux mystères que Dieu a cachés dans toutes les choses de ce monde, j'ai voulu.

avant tout, que mon livre fût pour le pieux lecteur un *sursum corda* continuel, et c'est pour cela que, souvent, les symboles que j'explique, m'élèvent, par la prière, jusqu'à leur type divin. Combien d'objets parmi ceux que j'interprète me rappellent les perfections de Dieu, la grâce, les sacrements, l'Église! Presque tous, dans la pensée des Pères, symbolisent Jésus-Christ lui-même. Il m'est facile alors de nommer le Dieu de l'Eucharistie, et c'est avec bonheur que je vois comme s'épanouir dans la nature entière le Dieu qui se cache au Tabernacle.

J'ai dit, à peu près, en quoi consiste cette étude; mais je ne puis me dissimuler à moi-même combien elle demeure incomplète.

Je me suis borné, sur chaque objet, aux symboles qui m'ont paru plus frappants ou plus propres à édifier et à instruire. Je n'ai groupé autour de chaque symbole qu'un petit nombre de textes sacrés, et je suis loin surtout d'avoir épuisé les trésors des Pères dans l'interprétation de chacun d'eux.

Comment scruter d'ailleurs d'insondables abîmes, et comment découvrir les innombrables sens que le Saint-Esprit lui-même, suivant la doctrine de saint Augustin, voit renfermés dans chaque parole divine? « Bien qu'à la mort de Jésus-Christ, nous dit magnifiquement saint Jérôme [1], le voile de la lettre ait été déchiré, pour qu'il nous fût permis d'entrer dans le sanctuaire, nous ne pourrons cependant jamais pénétrer ici-bas tous les mystères de la Jérusalem céleste. »

Telle qu'elle est, néanmoins, j'ai confiance que cette étude atteindra le but que je me suis proposé.

Jamais peut-être la nature créée n'a reçu plus d'hommages que de nos jours : mieux étudiée par la science moderne, mieux sentie et mieux interprétée par nos poëtes, mieux appréciée en un temps où elle est le seul calme, le seul repos de la vie, elle exerce sur les esprits et sur les cœurs un incontestable empire ; mais, captivés

1. Ep. CXX.

que nous sommes par les objets visibles, nous mettons facilement en oubli leur sens profond et mystérieux. La création n'est plus pour nous qu'un spectacle plein de charmes, elle a cessé d'être une révélation : le *naturalisme* de notre siècle, insultant à *la nature,* a brisé les liens qui l'unissent au monde surnaturel. J'ai cherché à reformer ces liens, j'ai demandé à toutes les choses créées les enseignements que Dieu a mis en elles, et j'ai pensé qu'ils seraient mieux accueillis, étant donnés par la nature elle-même, qui parle si éloquemment à nos yeux.

Mais surtout, en écrivant ces pages, j'ai eu en vue les âmes déjà chrétiennes, celles qui, de cette vallée de larmes, ne songent qu'à s'élever par degrés jusqu'à la montagne de Sion ; celles qui, à l'aspect des choses terrestres, seraient parfois tentées de s'affliger et de se troubler en disant : *Où est mon Dieu?* et qui, à la lecture de ces pages, voyant son nom béni inscrit au front de chaque créature, répéteront avec Jacob : *Le Seigneur était là, et je ne le savais pas*[1] ; celles en-

1. Gen. XXVIII, 16.

fin qui font leurs délices de la parole de Dieu, qui la préfèrent aux entretiens des hommes et qui aimeront ici à la lire, interprétée et commentée par nos plus grands docteurs.

Mon livre n'est pas autre chose que la parole de Dieu expliquant la nature, par l'organe des Grégoire, des Ambroise, des Augustin et des Jérôme.

Je n'ai fourni, en effet, moi-même, qu'un modeste canevas où les textes sacrés s'enlacent avec d'admirables passages des Pères. Le canevas n'est rien, mais qu'on daigne jeter les yeux sur l'or et la soie de la broderie; qu'on s'habitue à ne plus regarder le monde qu'enrichi de cette radieuse parure de symboles, dont la parole divine et le génie des Pères ont su l'environner; que le moindre objet qui frappera nos regards soit désormais, pour nous, le motif d'une bonne pensée, l'occasion d'un pieux sentiment; que tout nous porte et nous élève vers Dieu; qu'à propos du ciel ou de la terre. à propos de l'étoile qui brille, de la semence qui germe, du ruisseau qui coule. qu'à propos de tout, ce cri d'amour

parte de nos lèvres : *Nos cœurs en haut ! Sursum corda*, et mes vœux seront accomplis.

Un mot seulement sur l'ordre que j'ai suivi dans la distribution des matières qui font le sujet de cet ouvrage. J'ai voulu écarter, avant tout, l'ombre même d'une classification scientifique, qui eût été loin de la pensée du livre : ce n'est point ici une œuvre de science, mais de piété.

Il m'a paru que le beau cantique où Daniel invite toutes les créatures à louer Dieu, et qui commence pas ces mots : *Ouvrages du Seigneur, bénissez le Seigneur*, serait propre à me servir de fil pour relier mes chapitres entre eux. Fil d'or, en vérité, hymne sublime où le prophète réunit toutes les œuvres de la création en un immense concert pour bénir le Très-Haut.

Il importe de remarquer cependant que cette étude ne peut, à aucun titre, être présentée comme une paraphrase du cantique de Daniel.

D'une part le prophète se borne à une énonciation générale des œuvres du Seigneur, et mon interprétation s'étend au détail de chacune

d'elles. Je ne m'attache, d'autre part, qu'aux objets de la création qui donnent lieu à une explication symbolique. Et ainsi, par exemple, je ne parle ni des anges qui commencent, dans le cantique, la série des œuvres du Seigneur, ni des âmes saintes et humbles qui la terminent, comme le couronnement de la perfection créée ici-bas.

La deuxième partie de mon travail, si le public m'autorise à la lui présenter, sera consacrée aux nombreux symboles que me fournira la création animée.

Mais, je le répète en terminant, la nouveauté du sujet que je traite me fait un devoir de ne marcher que pas à pas, et je me demande d'ailleurs si cette mine que je crois féconde, et dont j'ai à peine effleuré la surface, ne serait pas exploitée par tout autre mieux que par moi.

La personne que j'ai désignée au commencement de cette introduction n'existe plus. Jeune encore, elle a quitté l'exil; mais, autant qu'il

est permis de sonder les inscrutables jugements de Dieu, tout me porte à espérer que sa belle âme est au ciel. Elle voit maintenant clairement la réalité des symboles que nous cherchions à expliquer ensemble, et au-dessus de ces passagères harmonies, où le Créateur nous apparaissait dans l'ombre des choses créées, elle contemple la face de Dieu même en qui se résume tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui mérite d'être aimé ici-bas.

---

# ÉTUDE

SUR LE

# SYMBOLISME DE LA NATURE

---

## LE CIEL

Le ciel visible. — Dieu au-dessus du ciel. — Le ciel invisible. — Les saintes Écritures. — Les apôtres. — Les anges et les saints. — Le firmament. — Jésus-Christ. — Le ciel où je dois tendre. — La vie céleste. — Marie. — Le ciel eucharistique.

### I

« Au commencement, Dieu a créé le ciel[1]... » C'est la première parole de nos saints livres.

Contemplons d'abord le ciel visible, vers lequel s'élèvent si souvent nos regards. Soit qu'il nous

1. Gen., I, 1.

apparaisse dans toute la splendeur d'un beau jour, soit que, la nuit, nous l'admirions couronné d'admirables étoiles, ce n'est pas seulement à nos yeux qu'il parle; il a un langage pour notre âme. C'est ce langage qu'exprime le roi-prophète quand il dit : « Les cieux racontent la gloire de Dieu [1]. »

Dieu a créé le monde pour sa gloire : les plus humbles créatures redisent et célèbrent sa puissance. Mais l'esprit de l'homme attache plus spécialement la gloire à la grandeur, à l'éclat de l'œuvre; et nulle part, plus que dans les cieux, Dieu n'a réuni les éclatantes merveilles qui sont l'œuvre de ses mains. O cieux, c'est donc à vous qu'il appartient de chanter la gloire du Très-Haut !... *Cœli enarrant gloriam Dei.*

## II

Et cependant ce beau ciel, où se réfléchit si abondamment la magnificence divine, qu'est-il

1. Ps. XVIII, 2.

auprès de Dieu lui-même? « Sa gloire, dit le roi-prophète, est bien au-dessus des cieux [1]. » — « Il les a étendus, ajoute-t-il, comme le voyageur étend la peau flexible qui lui sert d'abri [2]. » Et ailleurs le même prophète les compare à un vêtement dont la majesté de Dieu s'est environnée. « La tente sera pliée, le vêtement périra, et vous seul, ô mon Dieu, vous demeurerez toujours [3], » vous que la splendeur des cieux nous révèle, mais qui êtes au-dessus des cieux!

## III

Élevons-nous donc maintenant au-dessus de cette voûte où nos yeux s'arrêtent; élevons-nous jusqu'au ciel où Dieu règne, et dont ce firmament visible n'est que l'image. C'est là, comme sur un trône élevé, que le prophète Isaïe contemple la majesté de Dieu et les séraphins qui l'entourent se redisant l'un à l'autre : Saint, Saint, Saint! « S'il a

1. Ps. CXII, 4. — 2. Ps. CIII, 2. — 3. Ps. CI, 27.

livré la terre aux enfants des hommes, nous dit le Psalmiste, il s'est réservé pour lui-même le ciel du ciel[1]. » C'est de là qu'il exerce sa puissance, qu'il répand sur nous sa miséricorde; et c'est vers le ciel invisible que monte notre prière de chaque jour: Notre Père qui êtes dans les cieux...

## IV

Les cieux racontent la gloire de Dieu!... Non-seulement ceux qui, par leur beauté matérielle, nous révèlent, dans le silence, la gloire du Créateur, mais ceux aussi qui ont une voix pour la publier et la chanter; et c'est en ce sens que saint Augustin considère souvent les cieux comme un symbole de nos saintes Écritures.

Ne sont-elles pas effectivement comme les cieux ouverts au-dessus de notre âme, puisque c'est en elles que réside pour nous la vérité qui est Dieu même?

1. Ps. CXIII, 16.

Le saint docteur donne cette signification symbolique à plusieurs textes du roi-psalmiste.

« Je verrai les cieux, qui sont l'œuvre de vos doigts, s'écrie David. — Nous lisons, reprend saint Augustin, que la loi divine a été écrite par le doigt de Dieu, qui n'est autre que l'Esprit-Saint. Si donc les doigts de Dieu sont les ministres de la parole inspirée par l'Esprit-Saint lui-même, ne convient-il pas de reconnaître que les cieux nommés ici par le Prophète sont les livres de nos deux Testaments. Et le prophète Isaïe n'avait-il pas en vue la même figure, lorsqu'il annonçait que les cieux seraient repliés comme un livre : *Cœlum plicabitur sicut liber*[1]. »

De même si le roi-prophète a pu dire : « Votre magnificence, Seigneur, est au-dessus des cieux; c'est, continue saint Augustin[2], que votre magnificence, ô mon Dieu, dépasse toute l'éloquence de l'Écriture. Vous avez confié vos louanges aux lèvres de vos enfants, afin que, balbutiant avec une foi sincère les leçons écrites de votre loi sainte, ils se sentissent un plus ardent désir d'arriver à la claire vue de votre magnificence, qui surpasse

1. Aug., in ps. VIII, 7. — 2. Aug., in ps. VIII, 8.

toutes les paroles. Suivant une autre expression du Psalmiste : Vous avez incliné, jusqu'à l'enfant à la mamelle, le ciel de vos Écritures, et vous êtes descendu pour mieux confondre ainsi l'orgueilleuse loquacité de vos ennemis. »

Écoutons enfin comment le même docteur interprète le verset du psaume que nous avons déjà cité : « Dieu a étendu le ciel comme une peau flexible. *Extendit cœlum sicut pellem.* »

« Quand nos premiers parents furent chassés du Paradis terrestre, ils se vêtirent avec des tuniques de peau, qui figuraient leur mortalité.

« Dieu a donc étendu son ciel comme une peau, lorsqu'il a confié à des écrivains mortels le soin de fixer son divin Verbe. Le Verbe de Dieu est éternel et immuable. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Pouvez-vous lire le Verbe de Dieu en Dieu même?

« Non, vous ne le pouvez pas. Objecterez-vous qu'Il est trop au-dessus de vous pour être lu par vous? Mais le Verbe est partout; et Il atteint d'un terme à l'autre, et Il est descendu jusqu'à vous. Si vous ne le pouvez pas lire, c'est parce que ce monde, dit saint Paul, n'a pas connu Dieu par la sagesse de Dieu, et c'est à cause de cela que

Dieu a voulu le sauver par la folie de la prédication.

« Eh bien! c'est cette folie que Dieu vous fait prêcher par des organes mortels, qui, avec leurs lèvres mortelles, vous parlent une langue mortelle, et fixent leurs paroles sur des monuments mortels.

« C'est en ce sens qu'il faut entendre que Dieu étend le ciel comme une peau devant vos yeux: c'est afin que, par ces moyens mortels, vous connaissiez le Verbe immortel, et que, par la participation du Verbe, vous deveniez immortels vous-mêmes [1]. »

## V

De même que les saintes Écritures racontent la gloire de Dieu, de même aussi les ministres de la parole divine, les hommes apostoliques, et en premier lieu les apôtres qui ont répandu, de l'o-

1. Aug., in ps. CIII, serm. I, 8.

rient au couchant, la bonne nouvelle de l'Évangile.

De là vient que les saints docteurs comparent souvent aux cieux ces hommes admirables.

« L'Esprit-Saint a orné les cieux, nous dit saint Grégoire, lorsque, descendant au cénacle sur les apôtres, il les a enrichis de ses précieux dons [1]. Et saint Augustin interprète de même cette parole du Psalmiste : Les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur et par le souffle de sa bouche.

« Les apôtres, dit-il à son tour, étaient des hommes infirmes ; comment sont-ils devenus semblables aux cieux ? L'esprit du Seigneur les a affermis, et de ces hommes faibles il a fait des cieux pour faire pleuvoir sa miséricorde sur nous [2]. »

## VI

Les cieux, qui sont le séjour des anges et des saints, servent souvent aussi à les désigner dans

1. Greg. Mag., Moralium, XVIII, in cap. XXIV, Job. — 2. In ps. XXVII, serm. II, 8.

nos saints livres. Les anges et les saints, nous disent les saints docteurs[1], portent Dieu en eux-mêmes. Ils sont comme suspendus au-dessus de la terre par un ardent amour. C'est le ciel des anges et des saints que nous avons en vue quand nous demandons à Dieu que sa volonté s'accomplisse au ciel comme sur la terre.

Saint Augustin « appelle le firmament un cœur ferme, *Firmamentum cor firmum*[2]. »

## VII

Mais comment surtout le ciel ne nous rappellerait-il pas Jésus-Christ?

Le Verbe divin, avant de s'incarner pour nous, régnait au ciel dans le sein de son Père. Et aussi tous les vœux des patriarches, tous les ardents désirs des prophètes, se tournaient vers la demeure qui renfermait leurs espérances. « O Dieu! s'é-

1. Aug., in ps. XVIII. Enarr., II, 3; Greg. Mag., Moralium XXVII, in cap. XXXIV Job. — 2. Aug., in ps. XVIII. En., II, 3.

criait Isaïe, si vous vouliez briser l'enveloppe des cieux et descendre[1] ! »

Dieu est en effet descendu, il a voulu, pour nous, revêtir la nature humaine, mais en gardant la nature divine, et son origine toute céleste s'est révélée par ses paroles et par ses œuvres. « Le premier Adam, dit saint Paul, est sorti de la terre, et il est demeuré terrestre; le deuxième Adam, qui est Jésus-Christ, est venu du ciel, et il est tout céleste. *Primus homo de terra terrenus, secundus homo cœlestis de cœlo*[2]. »

Jésus-Christ ne demeure sur la terre que pour instruire les hommes par sa vie et pour les racheter par sa mort. Venu du ciel, il y remonte au jour de son ascension glorieuse. C'est là qu'habite son humanité sainte à la droite de son Père.

## VIII

Le ciel !.... C'est aussi la demeure que Jésus-Christ m'a préparée. Qu'est-ce que cette vie future

1. Is., LXIV, 1. — 2. I Cor., XV, 47.

vers laquelle mon âme aspire? Qu'est-ce que ce bonheur sans fin promis à mes travaux? Qu'est-ce que la vue de Dieu? Qu'est-ce que cette maison, dont il est écrit que sa fertilité enivre les bienheureux et les anges? c'est le ciel. Oh! que la terre me semble vile quand je regarde le ciel! Oh! que le firmament lui-même, avec son éclatante beauté, me paraît sombre, quand, au-dessus de lui, je contemple le ciel, terme de mes espérances, éternel séjour des élus.

Mais qu'ai-je à faire pour arriver au ciel? Imiter l'homme céleste, qui est Jésus-Christ, vivre moi-même d'une vie céleste. Le plus sûr moyen d'arriver au ciel, c'est de commencer ici-bas la vie du ciel.

« Notre conversation, dit l'Apôtre, doit être dans les cieux [1], » et il ajoute : « Cherchons ce qui est en haut, goûtons ce qui est en haut [2]... »

Qui me donnera, Seigneur, d'aspirer incessamment vers vous, et, au milieu des objets visibles qui m'environnent, de soupirer incessamment vers l'invisible patrie du ciel !

1. Philipp., III, 20. — 2. Coloss., III, 1 et 2.

# IX

« Le Seigneur a incliné les cieux, et il est descendu [1] » : il est descendu d'abord dans le sein de Marie, et Marie est devenue le ciel du Dieu incarné. C'est pour cela que saint Chrysostome la salue en ces termes : « Je vous salue, ô Mère, qui êtes le ciel. *Ave mater cœlum* [2]. »

Mais le Seigneur étant descendu a voulu demeurer parmi nous. Et le ciel du Dieu de l'Eucharistie, c'est le tabernacle où il réside.

O ciel, plus prochain de ma misère, ciel, où règne la miséricorde, c'est vers vous que j'élève mes regards... Qu'y a-t-il pour moi au ciel, qui ne soit pas au tabernacle?...... Là est le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité.

1. Ps. XVII, 10.— 2. S. Joan. Chrys., Serm. ap. Metaphr.

# LE SOLEIL

Le soleil préside au jour. — Par sa magnificence il fait songer au Créateur. — Il rappelle la providence de Dieu, sa vigilance, sa splendeur invisible. — Jésus-Christ soleil de justice. — Le vieux et le nouveau soleil. — L'orient à Bethléem. — Nul n'échappe à la chaleur de Jésus-Christ. — Le couchant au Calvaire. — L'Église. — Les apôtres rayons du soleil. — Les justes brillent comme le soleil. — Marie comparée à l'aurore.

## I

« Dieu a créé, dès le commencement, deux grands luminaires : le premier pour présider au jour : c'est le soleil[1]. »

Écoutons saint Ambroise :

« Le soleil se lève; ô homme, purifiez les yeux de votre âme, et que la poussière du péché n'obs-

1. Gen., I, 16.

curcisse pas l'éclat des regards de votre cœur. Purifiez vos oreilles pour recevoir, comme en un vase pur, les torrents de la divine parole. Le soleil se lève, flambeau du monde, foyer de lumière et de chaleur. Il est l'œil de l'univers, il est la joie du jour, il est la beauté du ciel, il est la grâce de la nature. Il tient le premier rang parmi les choses créées. Mais quand vous regardez le soleil, considérez son Auteur; lorsque vous l'admirez, louez aussi Celui qui le créa. Si vous aimez l'astre qui vous éclaire, et qui n'est qu'une créature semblable aux autres, combien doit vous être cher le divin Soleil de justice! Dans sa course rapide, il suffit au soleil d'un jour et d'une nuit pour embrasser l'univers entier; mais le divin Soleil est partout et toujours à la fois, et il remplit tout de sa majesté... Et si cet astre vous paraît grand, qui, suivant la série des heures, s'approche ou se retire des lieux pour les illuminer tour à tour, que dire du Soleil divin, qui, alors même qu'il s'anéantissait pour se laisser voir par nous, demeurait la vraie lumière, qui illumine tout homme en ce monde [1]. »

1. S. Amb., Hexam., IV, 1.

## II

Considérons les perfections divines, dont le soleil est pour nous l'image. Dieu l'a créé pour communiquer à la terre la lumière et la chaleur dont elle a besoin. Et, docile à la voix qui l'a lancé dans les espaces, l'astre du jour n'a jamais cessé d'accomplir régulièrement son œuvre.

Peu lui importe ce qui se passe sur la terre, il l'éclaire et il l'échauffe.

Que le monde soit tranquille ou que les troubles et les bouleversements l'agitent, il luit avec autant d'éclat sur les campagnes paisibles et sur les champs de bataille.

Que les hommes obéissent à Dieu ou qu'ils l'offensent, le soleil, chaque année, fait néanmoins mûrir leurs moissons.

Et ainsi il est l'image de la bonté de Dieu qui prend soin de toutes les créatures, qui ne refuse à aucune ses bienfaits et qui fait luire indistinctement son soleil sur les bons et sur les méchants.

Image d'une bonté infinie, le soleil nous aide

également à comprendre la vigilance du regard de Dieu.

Cet astre est un œil lumineux ouvert sur toute la nature. Écoutons l'écrivain sacré : « Les yeux du Seigneur, dit-il, sont plus brillants que le soleil[1]. » L'impie, quand il pèche, s'enveloppe dans les ténèbres, et il dit : Personne ne me voit. Il se trompe : Dieu le regarde, ses yeux sont plus brillants que le soleil.

Enfin, par son éclat le soleil est comme un symbole de la magnificence de Dieu. Le roi-prophète nous représente cet astre comme un tabernacle où Dieu s'abrite.

O hommes, si vos regards éblouis ne peuvent fixer même cette fragile enveloppe, comment donc oser mettre en doute l'éternelle splendeur de Dieu!

## III

Mais les docteurs sont unanimes pour reconnaître dans le soleil une figure de Jésus-Christ

1. Eccli., XIII, 28.

dont le prophète Malachie annonçait la venue en ces termes : « Pour vous qui craignez mon nom, dit le Seigneur, le Soleil de justice se lèvera. *Orietur Sol justitiæ*[1]. »

« Ne pensez pas, dit saint Augustin, que nous adorions le soleil parce que, dans l'Écriture, le soleil signifie souvent Jésus-Christ. Il nous faudrait donc adorer la pierre, car elle signifie souvent Jésus-Christ. Il nous faudrait donc adorer la brebis, car il a été la brebis conduite au sacrifice. Il nous faudrait adorer le lion, car il est le lion de la tribu de Juda... Ce sont autant d'images de Jésus-Christ. Mais voulez-vous savoir ce qu'il est réellement lui-même? Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Voilà le Christ qui vous a créé.

Et maintenant faut-il vous faire connaître celui qui vous a recréé? « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous[2]. »

Saint Ambroise[3], interprétant cette même figure de Jésus-Christ, appelle l'astre qui nous éclaire

1. Malach., IV, 2. — 2. S. Aug., in ps. CIII, Serm. III, 20. — 3. S. Amb., *De Nat. Chr.*, Serm. X.

le vieux soleil, et il le compare au nouveau, qui est le Sauveur du monde.

« J'appelle le vieux soleil celui qui se montre et disparaît, qu'un pan de mur ou un nuage suffisent pour obscurcir. J'appelle le vieux soleil celui qui est soumis à toutes les vanités de la terre, qui redoute de s'éteindre, qui a peur du jugement de Dieu, car il est écrit : Le soleil se changera en ténèbres. J'appelle le vieux soleil celui qui demeure présent à tous les crimes des hommes, qui ne fuit pas d'horreur devant l'adultère, qui ne se retire pas devant l'homicide...

« Voilà le vieux soleil ; mais quel est le nouveau, sinon le Seigneur, dont il est écrit : Le Soleil de justice se lèvera sur vous. Et en effet, alors que le monde était enveloppé dans les ténèbres du démon et des crimes, il s'est levé perçant la nuit avant de donner sa lumière. Il a fait précéder devant lui l'oracle matinal des prophètes, suivant qu'il est écrit : J'enverrai mes prophètes avant la lumière.

« Et puis lui-même, avec ses rayons, qui sont ses apôtres, a jeté sur le monde une telle splendeur, que les ténèbres de l'enfer ont été dissipées.

« C'est ce nouveau soleil qui brise toutes les bar-

rières, qui ouvre les portes infernales, qui s'insinue dans tous les cœurs. C'est lui qui, par son esprit, donne la vie à ce qui est mort, purifie ce qui est souillé, consume nos fautes par sa douce chaleur. C'est lui qui regarde attentivement toutes nos œuvres, bien moins pour condamner nos crimes que pour nous corriger.

« Et cependant c'est le soleil juste et sage, qui ne se borne pas, comme le soleil du firmament, à assister avec indifférence au mal comme au bien, mais qui, au jour de la justice, se lèvera pour l'âme sainte, se couchera pour le pécheur.

« Entre ces deux soleils, il y a cette différence, que le premier redoute le jugement, et que le deuxième est le juge qui menace et qui condamne. Le premier n'est que le ministre qui sert à une vie périssable, le deuxième est le maître de l'éternité. Le premier n'est qu'une créature, le deuxième est le Créateur. »

## IV

Le Soleil de justice se lève à Bethléem ; mais il est moins alors le Soleil de justice qu'une douce lueur de miséricorde qui se répand parmi les hommes.

Écoutons le prophète Zacharie : « Sentant émues, dit-il, les entrailles de sa miséricorde, notre Dieu nous a visités sortant comme l'Orient des profondeurs de la nuit[1]. »

« Il se lève, et aussitôt, ajoute le roi-prophète, le voici qui tressaille comme un géant pour fournir sa carrière. Nul ne se dérobe à sa chaleur[2]. » Ouvrons le saint Évangile, quelle âme ne s'est pas échauffée au foyer de l'astre divin ?

Il est vrai que, soleil invisible, il semble se cacher au monde sous les voiles de son humilité, et cependant il consent un jour à écarter les voiles. Il se transfigure sur le Thabor en présence de ses

1. Luc., I. 78. — 2. Ps. XVIII, 16.

trois disciples, et à l'instant même son visage resplendit comme le soleil.

L'astre s'est levé à Bethléem. Il se couche au Calvaire; et aussi, à la mort du Sauveur, le soleil s'obscurcit.

« Le soleil a connu son couchant,» dit le prophète[1]. « Jésus-Christ, reprend saint Augustin[2], a connu le moment de sa mort. Le coucher de ce divin soleil, c'est la passion de Jésus-Christ. Mais se couche-t-il pour ne plus se lever? et lorsqu'il dort dans la tombe ne va-t-il pas bientôt ressusciter? »

Le Psalmiste dit encore qu'il monte au-dessus de son couchant. *Ascendit super occasum suum*[3]. Ce que le même docteur explique ainsi : « Il triomphe de son couchant par la résurrection[4] »

Mais Jésus-Christ, en ressuscitant, n'a retiré à la terre ni sa lumière, ni sa chaleur; l'Église les a reçues comme un héritage qu'elle communique à chacun de nous; et c'est pour cela que, dans l'Apocalypse, l'Église nous est représentée comme une femme environnée du soleil. *Mulier amicta sole*[5].

1. Ps. CIII, 19.— 2. In ps. CIII; Serm. III, 21.—3. Ps. LXVII, 5. — 4. In ps. LXVII, 4. — 5. Apoc., XII, 1.

## V

Saint Ambroise nous a déjà enseigné que les apôtres étaient comme les rayons du Soleil de justice.

Jésus-Christ, en effet, sur le point de quitter ses disciples, avait adressé à son père cette prière : « Faites que je sois en eux comme vous êtes en moi, afin que tous ensemble nous soyons consommés en un[1]. »

C'est par suite de cette union avec l'astre divin que l'auteur de l'*Ecclésiastique* a pu dire, en parlant des justes : « Leurs œuvres brilleront comme le soleil en présence de Dieu[2]. »

Et Jésus-Christ, annonçant aux élus l'avenir qu'il leur prépare, s'exprime en ces termes : « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père céleste[3]. »

Entre les clartés spirituelles qui nous viennent

1. Joan., XVII, 23. — 2. Eccli., XVII, 16. — 3. Matth., XIII, 43.

du Soleil de justice et les splendeurs divines auxquelles il nous convie, il y a donc d'intimes rapports? Oui, sans doute, et l'apôtre saint Paul les exprime en magnifiques paroles, quand il dit qu'alors qu'il nous sera donné de contempler sans voile la gloire de Dieu, nous serons transformés dans une même image, nous élevant de clarté en clarté, illuminés par l'esprit du Seigneur[1].

## VI

Si nous adorons Jésus-Christ sous le symbole du soleil, l'Église attribue souvent à Marie le nom et la figure de l'aurore. C'est à elle qu'elle applique cette parole : Comme l'aurore qui se lève. *Quasi aurora consurgens*[2].

L'aurore n'est pas le soleil, mais elle le précède.

L'aurore n'est pas le soleil, mais la lumière qu'elle lui emprunte éclaire déjà l'horizon.

1. II Cor., III, 18. — 2. Cant. VI, 9.

Oh! que ces deux pensées s'appliquent facilement à Marie!

Entre elle et Jésus-Christ il y a sans doute une infinie distance, mais c'est elle qui annonce son divin Fils au monde. Du jour que Marie est donnée à la terre, on peut dire que Jésus va paraître; et lorsqu'elle répond à l'ange : Qu'il me soit fait selon votre parole, le mystère s'accomplit.

Vous ne voyez encore que la douce lueur de Marie; mais le Verbe s'est incarné, et le Seigneur est avec elle.

Le soleil est caché sous les premières clartés de l'aurore.

Et déjà il semble autour d'elle que le monde s'illumine.

Élisabeth salue humblement celle qui va devenir la mère de son Dieu, et le précurseur Jean-Baptiste tressaille dans le sein de sa mère.

C'est le soleil qui déjà éclaire, qui échauffe, et qui réjouit avant même qu'il se soit montré.

O Marie, vous êtes l'aurore, et de même qu'autrefois vous avez annoncé Jésus-Christ au monde, de même c'est encore vous qui précédez tous les jours sa divine lumière dans les âmes. C'est aux

pieds de votre autel, c'est en invoquant votre saint nom que leurs premières ténèbres se dissipent. Quand elles commencent à vous aimer, elles sont déjà près d'aimer votre divin Fils ; et quand elles ont goûté le charme qui est en vous, ce charme n'est-il pas déjà celui de la piété chrétienne!...

« A Jésus par Marie, » c'est la devise chérie des âmes. Elles font comme la nature créée, qui ne passe à la clarté du grand jour qu'après les aimables lueurs de l'aurore.

# LA LUNE

Beauté de la créature. — Faiblesse et inconstance de la raison. — La lune préside à la nuit. — Vicissitudes des choses humaines. — L'Église. — La résurrection de la chair. — Marie entre Jésus-Christ et l'Église. — Marie belle comme la lune.

## I

« Dieu a créé la lune pour présider à la nuit [1]. » Quand elle s'avance à l'horizon d'un ciel pur et qu'elle éclaire la nuit, oh ! que sa lueur est douce et pleine de charmes ! Elle répand sur la nature entière je ne sais quelle mystérieuse beauté. Nos yeux, qui redoutent les rayons du soleil, se reposent à cette clarté pâle, et, si faibles qu'ils soient, ils la contemplent sans être éblouis.

1. Gen., I, 16.

C'est pour cela que dans nos saints livres la lune désigne souvent l'éclat passager des créatures humaines. Hélas! le Soleil de justice éblouit trop souvent nos regards infirmes; et, dans cette profonde nuit du monde où nous sommes, nous ne savons attacher notre cœur qu'aux débiles clartés de l'humanité charnelle.

## II

Cependant la lumière de la lune est très-inférieure à celle du soleil. La nuit que son flambeau éclaire ne cesse pas, pour cela, d'être la nuit.

De plus, elle semble incessamment croître et décroître à nos regards, si bien, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, « qu'elle est la mesure du temps et le signe des changements de l'année[1]. »

De là vient, disent les saints docteurs[2], que la lune est habituellement le symbole de la faible

1. Eccli., XLIII, 6. — 2. S. Aug., in ps. LXXXVIII, serm. II, 5; S. Greg. Mag. XL hom. in Evang., l. I, hom. 2.

raison humaine, quand, dépourvue de la foi, elle n'a plus pour nous que de pâles et incertaines lumières.

Elle préside à la nuit de l'humanité déchue, comme la splendeur du divin Soleil préside au grand jour de la vie chrétienne.

Mais, mobile et vacillante, elle se laisse entraîner à toutes les folies de l'erreur. C'est à la lune que l'Esprit-Saint compare l'insensé. « L'insensé change comme la lune[1]. »

## III

Saint Ambroise nous invite à étudier les mystérieuses leçons que nous donnent les phénomènes des défaillances apparentes de l'astre des nuits[2].

« Elles nous enseignent, dit-il, que tout ce qui est humain et mondain est sujet à s'amoindrir et à périr. Si la lune, qui a reçu de Dieu le ministère d'éclairer l'univers entier, ne croît que pour dé-

1. Eccli., XXVII, 12. — 2. S. Amb., Hexam., lib. IV, cap. VIII.

croître ; si tout ce qui est créé, même au ciel, n'arrive au sommet de la perfection que pour en redescendre rapidement les degrés, pourquoi nous-mêmes ne pas apprendre et à ne pas nous décourager dans la mauvaise fortune, et à ne pas nous enorgueillir dans la bonne? pourquoi surtout nous tant vanter de notre pouvoir, de nos richesses, de notre force, de notre beauté, biens passagers et périssables, au lieu de nous attacher au vrai bien, qui est la grâce divine? Si votre œil est attristé du dépérissement apparent de la lune, qui ne diminue cependant que pour reparaître bientôt dans son éclat et sa plénitude, combien ne devez-vous pas vous attrister plus encore, voyant que votre âme, qui avait si longtemps progressé dans la vertu, n'a pas su tenir à son bon propos, a changé de sentiments et de conduite, et est devenue semblable à l'insensé dont il est écrit : L'insensé change comme la lune. *Stultus ut luna mutatur*[1]. »

1. Eccli., XXVII, 12.

## IV

La lune emprunte au soleil sa clarté, et c'est principalement pour cela que les Pères voient en elle une figure de l'Église.

« Celle-ci, en effet, dit saint Jérôme, reçoit toute sa lumière de celui qui est la véritable lumière, la lumière des hommes, la splendeur de la gloire de Dieu[1]. »

Jésus-Christ est avant l'Église. Saint Augustin applique à cette antériorité de Jésus-Christ la parole du Psalmiste : « Il demeurera avec le soleil et avant la lune[2]. Jésus-Christ demeure au ciel dans tout l'éclat de sa divine gloire, et il précède la lune, parce qu'Il est le premier-né entre les mortels triomphants, avant l'Église où passent tour à tour les générations qui se succèdent.

L'Église ne s'est définitivement constituée qu'après l'ascension du Sauveur. C'est alors seulement qu'elle s'est affermie par la prédication des apô-

1. S. Hier., Com. in Habacuc, lib. II, cap. 3. — 2. Ps. LXXI, 5.

tres, qu'elle s'est développée dans sa hiérarchie[1]. » Tel est, suivant saint Grégoire[2], le sens qu'il faut attribuer à cette parole d'Habacuc : « Le soleil s'est élevé, la lune s'est tenue au rang qui lui avait été assigné. *Sol elevatus est, et luna stetit in ordine suo*[3]. »

Enfin « l'Église, ainsi que la lune, croît et décroît, dit saint Augustin. Car elle a eu de très-petits commencements; puis elle s'est développée, et de nouveau elle semble décroître, comme la vie humaine, à mesure qu'elle s'approche du terme où elle sera unie à son divin Époux[4]. »

« Ou bien, suivant saint Jérôme, elle croît et décroît à nos yeux, selon que Dieu lui donne des jours prospères, ou lui envoie des épreuves[5]. »

## V

Mais quelles que soient les défaillances de l'astre des nuits, il n'en a pas moins cette beauté, qui est

1. S. Aug., in ps. LXXI, 8. — 2. S. Greg. Mag. Moral., lib. XVII. — 3. Habac., III, 11. — 4. S. Aug., in ps. CIII, serm. III, 19. — 5. S. Hier., in Habac., lib. II, cap. 3.

aussi celle de l'Église, la bien-aimée épouse du Sauveur, dont il est écrit au Cantique, qu'elle est belle comme la lune. *Speciosa ut luna* [1].

« Belle comme la lune, reprend saint Ambroise, car c'est elle qui éclaire le monde et qui, illuminant nos ténèbres, semble nous dire : La nuit a précédé, et voici que le jour approche. Comme la lune, l'Église prend des accroissements nouveaux à proportion de ses amoindrissements. On dirait que la persécution l'amoindrit, et la confession des martyrs est son plus beau triomphe. Véritablement semblable à la lune, qui emprunte au soleil, son divin frère, l'éclat de la grâce et l'immortalité, l'Église reçoit de Jésus-Christ tout ce qui est en elle, afin qu'elle dise en toute vérité : Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi [2]. »

## VI

L'Église, nous l'avons dit, passe comme l'astre des nuits par des phases diverses, et il en sera

1. Cant., VI, 9. — 2. S. Amb., Hexam., lib. IV, cap. 8.

ainsi tant qu'elle demeurera sur la terre; mais le jour viendra où elle atteindra au ciel son glorieux terme. C'est alors que les élus brilleront, en présence du Seigneur, comme le soleil; mais c'est aussi alors que toute chair ressuscitée louera Dieu.

Saint Augustin applique à ce triomphe final de l'Église ces paroles du Psalmiste : « Je l'ai juré à David, et mon serment sera irrévocable : sa race demeurera éternellement; son trône sera comme le soleil, en ma présence, et comme la lune éternellement dans son plein, pour être au ciel un témoin fidèle. Si nos âmes seules eussent dû arriver à l'éternelle perfection, nous dit ce Père, Dieu aurait seulement comparé au soleil la race de David, qui est l'Église des élus, car il est écrit, que les justes brilleront comme le soleil, dans la présence de Dieu. Mais parce que nos corps doivent ressusciter, l'Église triomphante est également comparée à la lune, qui est l'emblème de notre humanité charnelle, et cet astre, éternellement dans son plein, sera tout à la fois et le symbole et le témoin fidèle de la résurrection pendant l'éternité tout entière.

« C'est alors, quand Dieu aura créé un ciel nouveau et une nouvelle terre, c'est alors que, sui-

vant l'expression du prophète Isaïe, la lumière de la lune sera semblable à celle du soleil[1]. Et, en effet, l'Église participant aux récompenses de son divin Époux, n'aura plus avec lui qu'une même splendeur et une même gloire. *Erit lux lunæ sicut lux solis*[2]. »

## VII

Saint Bernard considère Marie sous la figure de cette femme que l'Apocalypse nous présente environnée du soleil, et tenant la lune sous ses pieds[3].

« Environnée du soleil, nous dit ce pieux docteur, car nulle créature n'a sondé plus avant les abîmes profonds de la divine sagesse, et nulle n'a su mieux qu'elle se revêtir de Jésus-Christ.

« Tenant la lune sous ses pieds..... Si cet astre changeant est l'image de l'insensé dont il est écrit : L'insensé change comme la lune ; n'est-ce pas à

1. Isaïas, XXX, 26. — 2. S. Aug. in ps. LXXXVIII, serm. 2. — 3. Apoc., XII. 1.

Marie qu'il convient de fouler sous ses pieds la folie humaine, elle qui est la plus sage des vierges; elle dont le talon écrase le prince de la folie, l'antique serpent, père du mensonge! »

Mais si la lune nous apparaît comme le symbole de l'Église, que pouvons-nous mieux faire, nous qui appartenons à l'Église, sinon de nous tenir sous les pieds de Marie, les embrassant avec amour? Ne la laissons pas s'éloigner avant qu'elle nous ait bénis, car elle est toute-puissante.

« Marie est entre le soleil et la lune, entre Jésus-Christ et l'Église [1]. »

## VIII

Mais si c'est à l'Église que s'applique cette parole, « belle comme la lune, *speciosa ut luna*, » ne puis-je pas la redire de vous-même, ô Marie, et n'êtes-vous pas effectivement l'astre bienfaisant et doux qui éclaire la nuit du pécheur! Le pécheur

1. S. Bern., Dom. inf. oct. Assompt. Sermo de duodecim prærogativis B. V. M.

vit dans les ténèbres. Tous les points du ciel sont obscurs pour lui, tous, excepté le vôtre; ô astre de la nuit, ô refuge du pécheur, ô Marie, vous guidez ses pas incertains, vous le détournez de tous les abîmes, et votre clarté qu'il aime le conduit peu à peu jusqu'à la grande lumière du soleil divin.

---

# LES ÉTOILES

Les anges. — La postérité d'Abraham et le peuple chrétien. — Les élus. — Différence de mérite et de gloire. — Les étoiles errantes. — Les taches dans les étoiles. — Les docteurs. — Les étoiles qui tombent. — L'étoile des mages. — Marie.

## I

Dieu a commandé aux étoiles de paraître, et elles ont répondu : Nous voilà.

De même ces légions d'anges, qui, rangées autour du trône de Dieu, sont toujours prêtes à lui obéir, lui disent incessamment : Nous voilà.

Les étoiles sont la parure du ciel; mais elles projettent jusqu'à nous leur lumière. C'est elle qui nous dirige, à travers les océans lointains, jusqu'aux limites du monde. Et pareillement les

anges, dont l'éclatante beauté orne la cour céleste, daignent cependant s'abaisser jusqu'à nous, pour nous conduire dans toutes nos voies.

Le paganisme rendait aux étoiles un culte impie. Il avait imaginé que chaque homme naissait sous l'influence d'une étoile.

La religion chrétienne a aboli cette folle erreur, mais elle enseigne que Dieu, dans sa bonté, confie chaque âme à un ange gardien.

O douce et pieuse pensée, notre étoile, à nous, c'est notre bon ange, et quand nous jetons nos regards vers ces étoiles sans nombre qui décorent le firmament, nous aimons à entrevoir plus haut qu'elles, et cependant près de nous, la mystérieuse et invisible étoile qui éclaire nos ténèbres et nous préserve de tous les dangers.

## II

Les saints docteurs s'accordent à considérer les étoiles du ciel comme l'image des élus de Dieu. C'est à la multitude des étoiles que Dieu lui-même

compare la postérité qu'il promet à Abraham et à David. Or, cette postérité désigne le peuple élu, et ce peuple, à son tour, est la figure du peuple chrétien.

« De même, dit saint Ambroise, que la lune représente l'Église, de même la multitude des étoiles nous figure les enfants de l'Église[1], » — « mais les justes principalement, ajoute saint Grégoire, parce que, vivant au milieu des impies, ils éclairent de leurs vertus les obscures ténèbres du monde[2].

« Interprétant, suivant la même pensée, cette parole du Psalmiste : « Dieu compte la multitude des étoiles, et il les appelle par leur nom[3], est-ce donc pour Dieu une si grande chose, reprend saint Augustin, de compter et de nommer les astres qui peuplent le firmament, Lui qui suppute le nombre des cheveux de notre tête ! Mais les étoiles dont parle le Psalmiste, ce sont les lumières de l'Église, qui nous consolent dans la nuit de ce monde. Dieu se plaît à les compter, parce qu'il compte tous les élus qui régneront avec Lui au ciel[4]. »

1. S. Amb., De instit. Virg., cap. 2. — 2. S. Greg. Mag. Moral., lib. XVII, cap. 16. — 3. Ps. CXLVI, 4. — 4. In ps. CXLVI, 9.

## III

« Les étoiles diffèrent en clarté, » nous dit l'apôtre saint Paul[1].

Saint Ambroise, considérant dans les corps célestes dont parle l'Apôtre une image des corps ressuscités, explique en ce sens la clarté différente du soleil, de la lune et des étoiles entre elles. « Les justes, dit-il, sont d'une même nature, mais leur gloire sera dissemblable. Ceux qui par leurs mérites auront rapporté cent pour un seront comparés à l'éclat du soleil, suivant la parole du Sauveur : Les justes brilleront comme le soleil dans la maison de mon Père. Ceux qui auront rapporté soixante seront semblables à la lune. Ceux qui auront rapporté trente imiteront l'éclat des plus brillantes étoiles. Les hommes qui n'ont pu atteindre jusqu'à ces trois degrés seront figurés par les étoiles plus obscures, et la perfidie des mé-

1. I Cor., XV, 41.

chants le sera par ces étoiles, les dernières de toutes et les plus sombres, ces étoiles errantes que désigne l'apôtre saint Jude[1], et dont ils auront imité les erreurs[2]. »

## IV

« La clarté des étoiles, même les plus belles, n'est pas sans tache en présence de Dieu, » nous dit le saint homme Job[3]. Elles ne sont pas pures devant lui.

« Pourquoi, reprend saint Grégoire, sinon parce qu'en présence du juge souverain, qui doit discuter nos mérites, la vie des justes n'est jamais sans souillure, et que tous ont besoin de recourir à une miséricorde infinie[4] ? » O Dieu saint, ô Dieu pur, ô Dieu, qui trouvez des taches jusque dans l'éclatant foyer de vos étoiles, que suis-je moi-même en votre présence? Et si vous observez mes

1. Ep. Jud., 13. — 2. S. Amb., com. in Epist. I ad Cor. — 3. Job. XXV, 5. — 4. S. Greg. Mag. Moral., lib. XVII, cap. 16.

iniquités, que deviendrai-je? Vous seul pouvez, par votre grâce, rendre la beauté à mon âme. Ah! prenez pitié de moi, Seigneur, suivant la mesure de votre miséricorde.

## V

Le prophète Daniel exprime ainsi la gloire réservée à ces hommes qui auront prêché la parole de Dieu et enseigné la justice : « Ils brilleront, comme les étoiles, durant toute l'éternité. *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates*[1].

Et saint Jean, dans l'Apocalypse[2], nous montre la même figure dans le mystère des étoiles, qui sont les sept anges docteurs et apôtres des Églises naissantes.

Les docteurs, nous dit saint Grégoire, brillent comme des étoiles au milieu de nos ténèbres; car ils subviennent, dans la nuit de cette vie terrestre, à tous nos besoins spirituels.

1. Daniel, XII, 3. — 2. Apoc. I, 20.

Ministres de la parole divine auprès de nous comme les anges le sont de la grâce intérieure, les saints docteurs font rayonner sur nous les bienfaisantes lumières de leurs discours. Ils sont, avec les anges, autant d'étoiles qui nous dirigent, et couronnés au ciel d'une auréole spéciale, ils brilleront, ainsi que les étoiles, durant toute l'éternité. *Fulgebunt sicut stellæ in perpetuas æternitates.*

« Malheur aux peuples, ajoute saint Grégoire, pour lesquels Dieu exécute sa menace d'enfermer les étoiles comme sous un sceau. Le silence qu'il impose aux prédicateurs de sa parole prive de la lumière céleste les pécheurs aveugles [1]. »

## VI

La sainte Écriture nous représente Lucifer, le plus brillant des astres du ciel, précipité dans les abîmes, et entraînant des légions d'anges après lui.

1. S. Greg. Moral., lib. IX, cap. 8.

Et Jésus-Christ, dans son Évangile, nous parle des étoiles qui tomberont du ciel. *Cadent stellæ de cœlo*[1].

Les étoiles qui tombent du ciel ne sont pas seulement les anges déchus, ce sont aussi les justes qui ne persévèrent pas.

« Ce sont, nous dit saint Ambroise, les fils d'Abraham à qui Dieu avait promis que sa postérité brillerait comme les étoiles[2]. »

L'Église n'a-t-elle pas tous les jours à gémir de la chute de ces hommes qui l'avaient illustrée par leur science et par leur vertu, et qui deviennent les apôtres de l'erreur, le scandale de leurs frères !

O vous qui êtes debout, prenez donc garde de tomber. *Qui stat videat ne cadat*[3].

Plus le chrétien est élevé, plus sa chute est profonde.

Soutenez-moi, Seigneur, de votre main puissante, comme vous soutenez les étoiles dans le ciel. Si vous m'abandonnez, je périrai.

1. Matth., XXIV, 29. — 2. S. Amb., Com. in Ev. Luc., lib. X, cap. 20. — 3. 1 Cor., X, 12.

# VII

Le prophète Balaam, annonçant la venue du Sauveur des hommes, avait dit : « Une étoile sortira de Jacob[1]. »

A la naissance de Jésus, cette prédiction a reçu son accomplissement.

L'Évangéliste raconte que des mages vinrent à Jérusalem, guidés par une étoile qu'ils avaient vue en Orient[2].

Ils suivirent l'étoile, et celle-ci ne s'arrêta que là où était l'Enfant-Dieu.

« Les anges, nous dit saint Augustin, annoncent le Christ aux pasteurs, l'étoile le désigne aux mages : c'est toujours le ciel qui parle[3]. »

Les anges habitent les cieux, où brillent, aussi, les étoiles. Par les anges comme par les étoiles, les cieux racontent la gloire de Dieu. « Mais il convenait, ajoute saint Grégoire, qu'un ange, créa-

1. Num. XXIV, 17. — 2. Matth., II, 2. — 3. Aug. in ser. de Epiph.

ture raisonnable, fût d'abord député vers les Juifs, qui savaient user de leur raison, tandis que les Gentils, qui en avaient perdu l'usage, devaient être conduits au berceau de Jésus-Christ, non plus par la parole lumineuse, mais par l'éclat des signes.

« Lorsque Jésus-Christ sera parvenu à la plénitude de son existence, les apôtres l'annonceront au monde. Une étoile le fait connaître alors qu'il est enfant et sans parole[1]. »

Le génie de nos saints docteurs est d'une fécondité merveilleuse pour interpréter l'étoile symbolique des mages.

Origène[2] voit en elle un indice de la divinité du Sauveur;

Saint Augustin[3], une marque de sa royauté.

Saint Remi[4] se demande si l'étoile ne signifie pas la grâce de Dieu.

L'ancienne glose des saintes Écritures reconnaît en elle un emblème de la foi chrétienne, élevant les âmes et les conduisant vers Jésus-Christ.

Mais saint Ambroise dit plus expressément : « L'étoile, c'est la voie; et la voie, c'est Jésus-

1. Greg. hom. X, in Evang.— 2. Orig. hom. XVIII in Num.— 3. Aug. in ser. de Epiph. — 4. Cat. aur. in cap. I Matth.

Christ. Or, Jésus-Christ dans son incarnation est devenu notre étoile, l'étoile splendide et matinale, qui ne se voit plus aux lieux où règne Hérode, et qui reparaît là où est le Sauveur nous montrant le chemin[1]. »

O Jésus, vous êtes l'étoile, parce que vous êtes la voie ; et l'étoile me conduira à vous, parce que vous êtes la vérité et la vie.

## VIII

L'Église appelle souvent Marie l'étoile du matin et l'étoile de la mer.

Laissons parler le docteur saint Bernard : « Marie est pour nous, dit-il, l'étoile de Jacob, dont les rayons illuminent le monde. Elle est l'étoile qui, au-dessus de cette orageuse mer, brille par ses mérites ainsi que par ses exemples. O vous donc qui, entraîné par le courant du siècle, vous sentez bien plutôt flotter au hasard des tempêtes que

1. Ambr. sup. Luc., lib. II.

marcher sur la terre ferme, ne détournez jamais vos yeux de cet astre qui vous protége. Si le vent des tentations souffle, si vous allez heurter contre l'écueil de la tribulation, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes ballotté par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si la colère ou l'avarice, si l'entraînement des sens secoue votre nacelle, regardez toujours Marie. Et si, troublé au souvenir de vos crimes, honteux de l'état de votre conscience, effrayé de l'horreur du jugement, vous êtes déjà penché sur le gouffre du désespoir, ah! pensez à Marie. Que le nom de Marie soit toujours sur vos lèvres et son amour toujours dans votre cœur [1]. »

O Marie, étoile de la mer, sauvez-moi du naufrage. O Marie, étoile du matin, annoncez-moi le jour qui ne doit plus finir!...

1. Ex hom. II sup. *Missus est.*

# LES NUAGES

Inanité de la vie. — Mystères. — Figures et paraboles. — Marie. — La chair de Jésus-Christ. — Sa vie cachée. — Jésus-Christ comparé au nuage. — Les prédicateurs de la parole divine. — La lumière à travers le nuage. — Le plus petit nuage donne une goutte de pluie. — Le nuage au Thabor et au tabernacle.

## I

Le nuage qui passe au-dessus de nos têtes, et qui ne laisse de lui aucune trace, est une des images qu'emploie l'auteur de la Sagesse pour nous montrer l'inanité de la vie.

« Notre vie, dit-il, disparaîtra comme un nuage qui passe[1]. »

Nos saints livres accumulent les symboles qui

1. Sag., II, 3.

nous font mieux comprendre la vanité humaine. Oh! que la vérité de celui-ci est frappante.

Un nuage, qui bien rarement laisse venir jusqu'à nous quelques pâles rayons du soleil, mais qui souvent est gros de tempête; un nuage, que les vents emportent, et qu'un autre poursuit et remplace; un nuage, qui de loin à nos yeux semble quelque chose, et qui n'est rien quand on s'approche, n'est-ce pas la vie?

## II

Mais les nuages étendent sur le soleil leurs longs voiles et ils le dérobent en partie à nos regards.

C'est pour cela que, dans la sainte Écriture, ils signifient souvent le mystère qui enveloppe les vérités divines.

« Le trône du Très-Haut, dit l'Ecclésiastique, est dans une colonne de nuée [1], » parce que Dieu de-

1. Eccli. XXIV, 7.

meure, relativement à nous, dans un insondable mystère.

Pareillement, une nuée épaisse couvre le Tabernacle, où le Dieu des Juifs fait entendre à son peuple la voix de ses témoignages.

Et pour guider les Hébreux dans le désert, il cache sa face divine sous une colonne de nuée.

C'est du milieu de cette colonne que le Seigneur parle à son peuple. *In columna nubis loquebatur ad eos*[1].

« Pourquoi? demande saint Augustin. Parce que le Seigneur ne parlait aux Juifs qu'en figures, et que le nuage devait seulement se dissiper quand Jésus-Christ lui-même ferait entendre sa voix. Ce qui était inintelligible dans le nuage, Jésus-Christ l'a fait comprendre à tous les hommes[2]. »

Nous avons vu que saint Augustin nous représentait les cieux comme figurant les saintes Écritures.

Interprétant le verset du Psalmiste : Le Seigneur couvre le ciel de ses nuées. Il prépare la pluie à la terre. « Quelles sont ces nuées, nous dit-il, sinon les figures et les mystères renfermés dans nos saints livres.

1. Ps. XCVIII, 7. — 2. In ps. XCVIII, 10.

« Celui qui humilie les pécheurs, et prend pitié des humbles, couvre le ciel de ses nuées, et il leur prépare la pluie. Parce que vous ne voyez plus le ciel, vous tremblez, mais la pluie qui s'échappe du nuage fertilise vos campagnes, et la sérénité qui succède vous réjouit. Si nous ne prenions occasion de l'obscurité des Écritures, nous n'aurions point à vous dire toutes ces choses qui réjouissent vos âmes. Elles sont la pluie qui vous féconde. Dieu a voulu que les paroles des prophètes fussent obscures pour que les docteurs, en les interprétant, pussent exercer sur le cœur des hommes une influence salutaire et leur communiquer, par l'entremise des nuées, l'abondance de la joie spirituelle. [1] »

## III

La nuée qui apparait à Élie [2], d'abord à peine visible, et qui envahit ensuite l'immensité des

1. Aug., in ps. CXLVI, 15. — 2. 3 Reg. XVIII, 44.

cieux; celle qu'Isaïe implore quand il dit : « Oh! que cette nuée fasse pleuvoir le juste[1]; » celle qui, suivant la parole du même prophète, « porte le Seigneur lorsqu'il entre en Égypte[2]; » c'est, au dire des saints docteurs, Marie, la très-sainte Vierge. Mais ils s'accordent également à comparer au nuage la chair même du Sauveur qui voile sa divinité[3].

Jésus-Christ demeure enveloppé dans les nuages de sa vie cachée à Bethléem et à Nazareth.

Lorsqu'il commence sa vie apostolique, c'est surtout en paraboles qu'il prend soin de parler aux hommes, et ce nuage est si épais qu'il peut adresser à ses apôtres cette question : « Qui, dit-on, que soit le Fils de l'homme[4]? » « Le monde ne voit en lui qu'un nuage, dit ici saint Augustin[5], et aussi les apôtres répondent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie. »

« Voilà les nuages dont Jésus-Christ se couvre; mais « Pierre, ajoute le grand docteur, répond seul pour tous les apôtres : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Comme s'il disait avec le Roi-pro-

1. Is. XLV, 8. — 2. XIX, 1. — 3. S. Greg. Mag. homil. in Ezech., lib. I, 8; S. Aug. in ps. LXXXVIII, serm. I, 6. — 4. Matth. XVI, 13. — 5. S. Aug. in ps. LXXXVIII, serm. I, 6.

phète : Qui donc, parmi les nuages, pourra être comparé au Seigneur? *Quis in nubibus æquabitur Domino*[1]. »

La divinité du Sauveur perce à travers les nuages. Au dernier jour, elle apparaîtra au-dessus d'eux dans toute sa gloire, et devant elle les nuages se dissiperont éternellement.

## IV

Parce que les nuages voilent l'éclat du soleil, ils rappellent à notre esprit le mystère qui environne les choses saintes ; mais, parce qu'en même temps ils répandent sur la terre la pluie et la fécondité, les saints docteurs voient en eux l'image des prédicateurs de l'Évangile. Ici encore les textes abondent : « Les nuées, dit le prophète-roi, ont fait entendre leur voix[2]. » Et cette voix quelle est-elle ? celle de la vérité. « La vérité de Dieu, reprend

1. Ps. LXXXVIII, 7. — 2. Ps. LXXVII, 18.

David, a pénétré les nuages. *Veritas tua usque ad nubes*[1]. »

« Et en effet, continue saint Augustin, comment la vérité divine serait-elle parvenue aux hommes, si elle fût demeurée cachée dans la profondeur du ciel. Mais, elle est descendue jusqu'aux nues, qui l'ont ensuite répandue sur la terre[2]. »

La vérité divine vient à nous, en passant par les prédicateurs de la sainte parole, et, pareillement, nos esprits infirmes remontent par eux jusqu'à la connaissance de la vérité. C'est en ce sens que le même docteur interprète cet autre passage de David : « Seigneur, vous avez posé les nuées comme un degré pour aller à vous. *Qui ponis nubem ascensum tuum*[3]. »

Écoutons ce prédicateur admirable se comparant lui-même à ces nuées fécondes :

« Plaise à Dieu, s'écrie-t-il, qu'il ne me trouve pas indigne d'être compté au nombre de ces nuées. Vous-mêmes qui m'écoutez, vous en ferez l'épreuve; si j'ai su agir sur vous, si mes sueurs et mes travaux n'ont pas été complétement infructueux, je vous aurai fait monter par ma prédica-

1. Ps. XXXV, 6. — 2. In ps. XXXV, 8. — 3. Ps. CIII, 3.

tion jusqu'au ciel des saintes Écritures qui renferment la vérité[1]. »

## V

Mais les nuages ne versent pas seulement leur pluie bienfaisante, ils nous transmettent encore les rayons du soleil dont ils sont pénétrés, et cette lumière tempérée par le nuage convient mieux à nos regards infimes.

« Les nuages répandent leur lumière, dit Job. *Nubes spargunt lumen suum*[2]. »

« Pourquoi? dit saint Grégoire. C'est que les prédicateurs du saint Évangile, en même temps qu'ils fécondent nos âmes par l'effusion de leur parole, les éclairent et les réjouissent par le rayonnement de leur sainte vie. Heureux donc le sol privilégié au-dessus duquel passent les nuages qui fécondent et qui éclairent, mais malheureux celui qui a mérité cet arrêt terrible du Seigneur : J'ordonnerai

1. In ps. CIII, serm. I, 11. — 2. Job., XXXI, 11.

à mes nuages de ne pas pleuvoir sur lui[1]. Malheur à l'âme qui ne voit plus la lumière, au moins à travers le nuage[2]. »

Combien de peuples, hélas! ont vu ainsi passer au-dessus d'eux les nuages bienfaisants; mais « Dieu seul, est-il dit au livre de Job, connaît les grands chemins que suivent les nuages[3]. » Ah! prenons garde que Dieu ne les pousse vers des contrées qui ne seraient plus les nôtres; prenons garde que les nuages n'aient plus pour nous ni la pluie de la divine parole, ni la lumière des saints exemples; prenons garde que le ciel ne devienne d'airain au-dessus de nos têtes.

## VI

Par cela seul que nous sommes chrétiens, nous devons être apôtres. « Car Dieu, dit l'Ecclésiastique, a confié à chacun de nous son prochain[4]. » Chacun

1. Isai., V, 6. — 2. S. Greg. Mag., lib. XXVII, Moral., cap. 31. — 3. Job., XXXVII, 16. — 4. Eccli., XVII, 12.

de nous a donc reçu en partage une portion des biens célestes qu'il doit faire partager à ses frères; et ainsi, sans nous comparer à ces nuages abondants qui versent sur toute une contrée la fertilité et la richesse, nous devons cependant les imiter, au moins dans une certaine mesure. Mais, hélas! combien de chrétiens méritent le reproche que l'apôtre saint Jude leur adresse, de n'être que des nuées sans eau. *Nubes sine aquâ*[1].

Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi pour moi : je ne suis qu'un bien petit nuage; quelle fertilité puis-je répandre?... Une bonne parole, un avis chrétien, un exemple édifiant! Ce n'est qu'une goutte de pluie, mais elle peut rafraîchir près de moi une âme aride!

## VII

Le Verbe divin, en s'incarnant, voulut voiler sa divinité sous le nuage d'une chair mortelle; mais

1. Judae., 13.

que ce nuage est bien plus épais sous lequel il se dérobe à nos yeux dans le sacrement de l'Eucharistie ! Quand je m'approche du Tabernacle, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Ici, Seigneur, vous n'avez pas posé votre Tabernacle dans le soleil, mais dans le nuage. Ah ! n'importe !... à travers ce nuage épais, mon amour vous contemple !

Sur le Thabor, vous commenciez par resplendir d'un éclat tout divin aux yeux éblouis de vos disciples. Et ils se disaient l'un à l'autre : Ah ! qu'il est bon pour nous d'être ici. Mais, tandis qu'ils parlaient encore, une nuée les couvrait de son ombre et leur voilait l'éclat de votre face[1].

Au Tabernacle, Seigneur, c'est tout l'opposé qui arrive : d'abord un nuage vous enveloppe : mais la nuée se dissipera, et alors vous nous apparaîtrez le visage plus brillant que le soleil, pour l'éternité tout entière !...

1. Matth., XVII. — Luc, IX, etc.

# LA PLUIE

La miséricorde divine. — La parole de Dieu. — La pluie du matin et du soir. — La grâce. — Les pluies d'hiver. — Les nuages du ciel ont fait pleuvoir le juste. — Pluie de l'Eucharistie.

## I

Lorsqu'au milieu des ardeurs brûlantes de l'été, une pluie abondante tombe sur le sol aride, quelle joie elle apporte à la nature entière! les plantes desséchées se parent d'une vie nouvelle, et l'homme espère une plus riche moisson.

L'auteur de l'Ecclésiastique compare la miséricorde divine, dans les jours de la tribulation, à la pluie qui arrose la terre en un temps de sécheresse[1]. Et en effet, la pluie qui tombe sur un sol

1. Eccli., XXXV, 26.

aride est une très-douce image de la bonté de Dieu.

C'est pour cela que le Seigneur promet souvent la pluie à son peuple comme récompense de sa fidélité. C'est pour cela que, s'il veut le châtier dans sa justice, il rend le ciel d'airain à la voix de son prophète. Mais cette pluie matérielle n'était qu'une vaine figure. Oh! combien est plus aimable la miséricorde divine quand elle tombe comme une pluie sur notre âme aride! Peu à peu elle nous pénètre, elle rafraîchit notre cœur qu'avaient desséché les ardeurs du siècle et elle le rend fécond pour le bien.

Dieu ne refuse à personne la pluie abondante de sa miséricorde. Il la fait également pleuvoir sur les champs du juste et de l'injuste. Et cependant, plus nous nous appliquons à lui exposer nos immenses besoins dans la prière, plus il se plaît à nous exaucer. Disons-lui donc souvent avec David: « Mon âme, Seigneur, est devant vous comme une terre sans eau ; n'empêchez pas vos pluies de descendre du ciel sur moi [1]. »

1. Ps. CXLII, 6.

## II

En interprétant le symbole des nuages d'après la sainte Écriture et les Pères, nous avons déjà fait connaître la plus habituelle signification de la pluie dans le langage des auteurs sacrés. Si les nuages sont pour nous la figure des prédicateurs de la sainte parole, la pluie nous représente cette parole elle-même se répandant sur nous avec une sainte effusion.

« Que mes enseignements, dit Moïse à son peuple, s'épanchent sur vous comme la pluie[1]. »

C'est surtout cette pluie de la sainte parole, dont la pluie matérielle promise aux Juifs n'était que la grossière image, c'est elle qui, répandue aujourd'hui sur toute la surface de l'Église, y apporte la fécondité.

« Dieu, dit le saint homme Job, arrose de ses pluies l'univers entier[2]. » — « Et en effet, ajoute saint

1. Deut. XXXII, 2. — 2. Job. V, 10.

Grégoire, telle est la puisance de la doctrine chrétienne, que ses eaux bienfaisantes sont un remède à toutes nos misères, et font germer en nous les vertus opposées à nos vices. Elles savent communiquer l'humilité au superbe, la confiance à l'âme timide, l'ardeur du zèle à celle qui est lâche. Elles purifient le cœur souillé et le rendent chaste ; elles contiennent la cupidité de l'avare ; elles mettent un frein à la colère. Elles diversifient leurs effets suivant nos diverses natures, en sorte qu'on peut vraiment dire que Dieu, avec ses pluies, rafraîchit et arrose l'univers entier. *Dat pluviam super faciem terræ et irrigat aquis universa*[1]. »

## III

Dieu, par la bouche de ses prophètes, a souvent promis à son peuple la pluie du matin et la pluie du soir. « La pluie du matin, nous dit saint Gré-

1. S. Greg. Mag. Moral., lib. VI, c. 16.

goire, est l'intelligence de la divine parole, que le Seigneur a donnée aux élus de la loi ancienne. La pluie du soir, c'est la prédication des mystères du Sauveur, qui a été faite depuis le jour de son incarnation[1]. » Ou bien, suivant saint Jérôme, « la pluie du matin, c'est la parole chrétienne qui a jeté en nous les fondements de la foi ; la pluie du soir est celle que nous recevrons quand déjà la moisson étant mûre, nous n'aurons plus qu'à recueillir les gerbes pour les déposer dans les granges du divin Père de famille[2]. »

Au matin de ma vie, les premières gouttes de cette pluie divine ont touché mon front, quand la parole chrétienne instruisit mon enfance. Oh! comme alors je l'écoutais avec une sainte avidité, et combien cette eau salutaire réjouissait mon âme!

Depuis, elle n'a cessé de se répandre sur moi, mais elle ne m'a pas pénétré, et j'ai été semblable à cette terre réprouvée et presque maudite dont parle l'Apôtre, qui reçoit l'eau avec largesse et qui ne produit que des ronces.

O pluie du soir, ne me refusez pas vos derniers

1. S. Greg. Mag. Moral., lib. XX, c. 1. — 2. Com. in Ose. II, 6.

épanchements : ma moisson est bien petite, et elle s'est desséchée et inclinée. O pluie du soir, arrosez ma moisson, afin qu'au dernier jour je n'arrive pas les mains vides en présence du Père de famille.

## IV

Si la pluie est le symbole de la parole divine, nos saintes Écritures nous apprennent également qu'elle signifie l'infusion de la grâce en nous.

« Seigneur, dit le roi-prophète, vous avez séparé votre peuple, qui est votre héritage, et vous lui avez, par privilége, accordé une pluie toute volontaire et toute gratuite. *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hereditati tuæ*[1]. »

« Toute gratuite, ajoutent les interprètes[2], car elle est due à votre bonté, et non à nos mérites. Vous n'avez pas agi ainsi à l'égard de toutes les nations,

1. Ps. LXVII, 10. — 2. S. Aug. in ps. LXVII, 11; S. Greg., Moral. XXIX, 27.

et vous ne leur avez pas de la sorte manifesté vos jugements. »

« C'est pour cela, continue saint Grégoire, que le saint homme Job se plaît à nommer Dieu le Père de la pluie, *pluviæ Pater*[1], parce que c'est lui effectivement qui, sans égard pour nos mérites, arrose et rafraîchit avec les eaux de sa grâce la sécheresse de notre cœur. Il est donc vrai que si Dieu étend sa miséricorde à toutes les créatures, il réserve cependant sa grâce, et il la répand comme il veut et où il veut. Mais n'est-ce pas, surtout, quand l'âme est privée de la grâce, qu'elle ressemble à une terre sans eau : *Terra sine aqua*[2]? »

Rappelons-nous, toutefois, ce que nous enseigne l'apôtre saint Jacques : « Élie, nous dit-il, n'était qu'un homme passible comme nous; il pria, et le ciel, qui était d'airain, commença à verser ses pluies[3]. »

Imitons le prophète. Prions, prions souvent, et répétons avec l'Église : « Seigneur, daignez répandre votre grâce dans nos esprits. *Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde*[4]. »

1. Job. XXXVIII, 28. — 2. Ps. CVI, 35. — 3. Jacob. V, 18. — 4. Off. de B. M. V. in Adventu.

## V

S'il y a des pluies qui fécondent et qui arrosent, il y a aussi des pluies pernicieuses, les pluies glacées de l'hiver, qui, loin d'aider à la végétation, la retardent, et qui, loin de réjouir la nature, sont pour elle un fléau. C'est elles que l'Époux divin avait en vue au livre des Cantiques : « L'hiver vient de finir, les pluies s'en vont, elles ont cessé ; les fleurs commencent à paraître[1]. »

« Quelles sont ces pluies d'hiver ? demande saint Bernard. Pluies orageuses, torrents d'iniquités qui tombent sur le sol pour le changer en une boue impure et l'empêcher de porter des fruits. Elles ne signifient autre chose que la vaniteuse loquacité des philosophes qui ouvrent dans le ciel leur bouche orgueilleuse, et répandent sur la terre le venin de leur langue impie.

« Ces pluies malfaisantes empêchent la floraison

1. Cant. II, 12.

de l'Église. Il faut qu'elles aient cessé pour que les fleurs paraissent. *Imber abiit, flores apparuerunt*[1]. »

## VI

Mais voici, de nouveau, une pluie favorable, la pluie par excellence, celle que le prophète Isaïe demandait aux nuages lorsqu'il disait : « Que les nuages fassent pleuvoir le Juste. *Nubes pluant Justum*[2]. »

Tous les bienfaits de la bonté de Dieu, tous les trésors de la parole et de la grâce divine se résument en Jésus-Christ. Comment donc Jésus-Christ lui-même ne serait-il pas par excellence la pluie que le ciel dispense à la terre ?

Ah ! c'est surtout dans l'Eucharistie que se répand avec effusion la pluie divine qui est Jésus-Christ. Depuis que le Sauveur a daigné instituer au Cénacle ce sacrement divin, il n'est pas un seul jour où, à la voix du prêtre, tous les nuages du

1. Serm. in cant. LXI. — 2. Is. XLV, 8.

ciel ne fassent pleuvoir le Juste sur tous nos autels. Et ainsi Jésus-Christ réalise dans sa personne cette figure de la manne dont le roi-prophète avait dit: « Le Seigneur a fait pleuvoir la manne pour nourrir son peuple[1]. »

O pluie sainte, ô pluie divine, ô pluie eucharistique, coulez sur moi et inondez-moi. Vous êtes la manne, nourrissez-moi; vous êtes le Juste, sanctifiez-moi.

1. Ps. LXXVII, 24.

# LA ROSÉE

La rosée et les étoiles. — Le monde est comme une goutte de rosée. — La parole de Dieu. — Différence entre la pluie et la rosée. — La grâce, la miséricorde, la charité. — La tête de l'époux divin. — La vision de Gédéon. — Marie.

## I

La nuit qui orne les cieux de ses innombrables étoiles répand aussi sur nos campagnes les perles de la rosée : celles-ci brillent à la surface du sol comme les étoiles au firmament. Mais dès que le soleil a paru, la rosée se fond et se dissipe.

L'auteur de la Sagesse nous apprend que l'univers entier est en présence de Dieu, comme une goutte de rosée avant l'éclat du jour[1], parce que

1. Sap. XI, 23.

si Dieu se manifestait au monde dans sa majesté et sa gloire, tout ce qui existe s'abîmerait devant lui, comme la rosée devant le soleil.

## II

Mais la rosée a communément dans les saintes Écritures la même signification que la pluie. Ainsi, comme elle, elle signifie la parole de Dieu.

Saint Grégoire, cependant, sur ce texte du saint homme Job : « Qui est le père de la pluie, et qui a engendré la rosée ? » remarque une différence entre ces deux symboles. « La rosée, suivant lui, exprime une prédication plus compatissante et plus tendre ; la pluie, une parole plus véhémente et plus puissante[1]. »

Quand saint Paul dit aux Corinthiens : « Pour moi, j'ai estimé ne rien savoir au milieu de vous, sinon Jésus, et Jésus crucifié[2], » c'est la rosée qu'il répand sur eux. Et, au contraire, il leur verse

1. S. Greg. Mag. Moral., XXIX, 27. — 2. 1 Cor. I, 23.

comme en une pluie abondante les torrents de sa parole, lorsqu'il s'adresse à eux en ces termes : « Ma bouche s'ouvre, et mon cœur se dilate sur vous, ô Corinthiens [1] ! »

## III

De même encore, la rosée, ainsi que la pluie, figure la miséricorde et la grâce divine.

Si le Seigneur veut avertir son peuple infidèle qu'il lui retire sa miséricorde, « Je serai, dit-il, pour Éphraïm et pour Juda, comme la rosée qui fond dès le matin [2]. » Et s'il veut exprimer que, touché des malheurs d'Israël, et ému de son repentir, il lui rendra l'abondance de ses grâces, il ajoute : « Je serai la rosée d'Israël qui le fera germer comme un lis [3]. »

C'est aussi parce que la charité fraternelle est une grâce et une miséricorde divine, qu'elle rappelle au Psalmiste la rosée d'Hermon : « Qu'il est

1. 2 Cor. VI, 11. — 2. Ose. VI, 5. — 3. Ose. XIV, 6.

bon, et qu'il est doux pour les frères d'habiter ensemble! Ainsi est la rosée d'Hermon [1]. » — « Et en effet, reprend saint Augustin, de même que la rosée vient du ciel, de même la charité entre les frères est une grâce toute céleste [2]. »

Quand la rosée a humecté les plantes, elles oublient les ardeurs du jour qui les avaient flétries, elles relèvent la tête, et on dirait qu'elles se sentent heureuses du rafraîchissement que le ciel leur envoie.

De même il n'est pas une douleur, pas un chagrin ni une souffrance que ne soulagent les soins de la charité fraternelle.

Elle s'étend sur toutes les misères, comme la rosée sur tout un champ. Pas une herbe que la rosée ne réjouisse, pas une âme que la charité ne console.

## IV

Si Jésus-Christ est l'auteur de la grâce, comment n'en serait-il pas inondé, et dès lors faut-il être

1. Ps. CXXXII, 3. — 2. S. Aug. in ps. CXXXII, 10.

surpris que, lorsqu'il frappe à la porte de l'âme fidèle, il lui dise au livre des Cantiques : « Ouvrez-moi, ô ma sœur, ma tête est pleine de rosée, *caput meum plenum est rore*[1]. »

Jésus-Christ est le chef, dit saint Paul, et nous sommes les membres. Ouvrons à Jésus-Christ pour participer à ses grâces.

O Jésus, ô mon frère, comme il est bon pour moi que nous habitions ensemble ! Pénétrez en moi-même.

Venez comme la rosée d'Hermon, et que cette rosée descende de votre divine tête sur mes membres arides !

## V

Nous lisons au livre des Juges que Gédéon ayant demandé au Seigneur deux signes qui lui fissent connaître si le salut d'Israël devait s'opérer par ses mains, le Seigneur acquiesça à sa demande. Gé-

1. Cant. V, 2.

déon vit d'abord la rosée du ciel s'étendre sur la surface d'une toison qu'il avait déposée dans son champ, tandis que la terre entière demeurait aride autour d'elle. Il vit ensuite la toison se sécher elle-même et le sol se couvrir de rosée alentour[1].

Les saints docteurs ont souvent interprété cette vision célèbre.

La rosée qui, d'abord, humecte seulement la surface de la toison, leur semble une image de la bénédiction divine réservée au seul peuple juif au milieu de la gentilité qui en est exclue. Et la rosée qui couvre la terre tandis que la toison est aride, est, suivant eux, l'image de la grâce de Jésus-Christ qui se répand sur la gentilité, tandis que le peuple juif demeure dans la réprobation.

Plusieurs Pères aiment aussi à voir dans la toison humide de rosée un emblème du sein virginal de Marie fécondé par l'Esprit-Saint dans le mystère de l'Incarnation divine.

Mais cette figure n'a-t-elle pas surtout son admirable application dans la conception immaculée de la reine des vierges!

Dès le moment de sa conception, en effet, Marie

1. Judic., VI.

seule est purifiée par la rosée céleste, tandis que, en dehors d'elle, il n'est personne qui ne demeure dans la sécheresse du péché.

Mère de Dieu, Mère immaculée, vous n'avez reçu tant de priviléges que pour venir en aide aux pécheurs. Jetez les yeux sur moi, ô Marie! Tout en moi et autour de moi est semblable à un sol aride; mais, obtenez du moins pour mon cœur que le prodige de la toison se renouvelle en lui. Obtenez qu'il ait part à l'humidité de la rosée. Pourvu que mon cœur soit pur, il purifiera toute ma vie.

# LE VENT

**Vanité humaine. — Erreur. — Celui qui sème le vent récolte la tempête. — Les âmes. — Les esprits bons et mauvais. — Les tentations. — L'Esprit-Saint. — La grâce. — L'aquilon et le vent du Midi.**

## I

Quelle est cette force invisible qui agite la nature entière, qui soulève les flots de l'Océan, et qui ébranle les chênes, en traversant la forêt?... Elle soulève l'Océan, mais elle enfle les voiles qui dirigent le navire vers le port. Elle ébranle la forêt, mais elle pousse les nuages qui répandent sur la terre leurs pluies fécondes. Elle agite violemment la nature, mais elle la purifie.

Le vent, qui est cette force créée par Dieu, présente une multitude de symboles.

Mais d'abord son souffle rapide, qui passe et ne revient plus, rappelle au saint homme Job la vanité de la vie. « Souvenez-vous, dit-il au Seigneur, que ma vie est semblable au vent[1]. »

Il ajoute que nos vains désirs sont emportés par le moindre souffle[2], et le Psalmiste compare ses propres pensées à la paille que le vent soulève[3].

## II

Quand nos pensées sont abandonnées à elles-mêmes, c'est l'erreur qui, comme un vent fatal, les soulève, les pousse, les égare. Voilà ce que l'apôtre saint Paul exprime, lorsqu'il dit : « Ne nous laissons pas emporter par tous les vents de doctrine[4].... » Saint Jérôme s'appuie sur ce texte pour montrer que, dans nos saints livres, le vent est la figure de l'erreur[5].

1. Job., VII, 7. — 2. Job., XXX, 15. — 3. Ps. LXXXII, 14. — — 4. Ephes., IV, 14. — 5. Com. in Isaiam, lib. XVII, c. 64.

Avant saint Paul, l'auteur de l'Ecclésiastique avait dit : « Ne tournez pas à tous les vents, et ne les poursuivez pas en vous attachant au mensonge[1]. »

Mais ces doctrines vaines et erronées que la sainte Écriture compare à tous les vents, deviennent aussi les fatales semences qui, suivant le prophète Osée, doivent un jour produire des tempêtes. « Celui qui sème les vents, dit-il, recueillera les tempêtes[2]. »

Hélas ! combien de fois cette parole ne s'est-elle pas vérifiée dans le monde. Avant ces commotions terribles dont l'histoire a gardé le souvenir, avant ces époques fatales qui ont laissé derrière elles une trace sanglante, l'esprit humain, livré à lui-même et allégé du poids que Dieu lui donne, n'avait-il pas semé le mensonge comme le laboureur jette la semence? Il avait semé le vent, et il n'a recueilli que des tempêtes.

1. Eccli., V, 11. — 2. Ose., VIII, 7.

## III

A cause de sa nature subtile et impalpable, le vent est également le symbole de tous les êtres incorporels.

Le mot latin *Spiritus*, que nous traduisons par esprit, signifie plus littéralement : souffle. Le souffle du vent symbolise l'esprit. Et c'est pour cela, nous dit saint Grégoire[1], que les saintes Écritures ont coutume de désigner les âmes par les vents. Hélas ! nos âmes sont, comme nos pensées, vaines et inconsistantes par elles-mêmes ; « Dieu seul, dit le saint homme Job, sait donner de la pesanteur aux vents[2], » parce que, seul, reprend saint Grégoire, « il sait remplir une âme de la divine sagesse, et lui communiquer la gravité et la constance[3]. » Mais de même qu'il appesantit les vents pour en régler le cours, de même il leur donne

1. S. Greg. Mag. Mor., XIX, 5. — 2. Job., XXVIII, 25. — 3. S. Greg., Moral., XIX, 5.

des ailes pour voler vers lui. « Les ailes des vents, dit saint Augustin, sont les vertus qui soulèvent les âmes vers Dieu. Et si le Roi-Prophète nous représente le Seigneur volant au-dessus des ailes des vents[1], c'est parce que son incompréhensible majesté plane au-dessus des vertus humaines[2]. »

## IV

Le même symbole doit nécessairement s'appliquer à tous les esprits bons et mauvais, qui ne sont point unis à un corps.

La sainte Écriture représente les anges avec des ailes, qui, comme celles des vents, portent ces messagers rapides là où le Seigneur les envoie.

Et pareillement, elle nous montre les esprits mauvais corrompant l'air de leur souffle impur.

Le vent est l'une des figures dont elle se sert, nous dit saint Grégoire[3], pour désigner le démon.

1. Aug., in ps. XVII, 11. — 2. Ps. XVII, 11. — 3. Moral., XXVII, 9.

## V

Mais le démon agit principalement sur nous en nous inspirant des pensées criminelles, en nous suggérant des œuvres mauvaises. La tentation est comme un vent violent, qui nous agite et nous ébranle. Nos saints livres reproduisent souvent cette image : et ainsi, dans le saint Évangile, il est écrit que le souffle des vents ne peut rien contre la maison bâtie sur la pierre, parce que les tentations sont vaines contre l'âme ferme dans sa foi, tandis qu'elles abattent l'âme pusillanime et qui s'éloigne de Dieu.

Vous êtes incessamment ballottés par le souffle des tentations, et votre vie est comme une nacelle que les vents secouent, et qui va sombrer... O hommes de peu de foi, pourquoi craindre ? Jésus-Christ n'est-il pas près de vous? Adressez-lui avec confiance cette prière, qu'il a mise lui-même sur vos lèvres : *Seigneur, ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Le Seigneur se lè-

vera, il commandera au vent. Non pas, dit saint Ambroise[1], à l'aquilon ou au vent d'Afrique, mais à celui auquel parle saint Michel dans l'épître de l'apôtre Jude : « Le Seigneur t'impose ses ordres[2]. » Il arrêtera la violence de ce vent, et il vous préservera du naufrage.

## VI

Les Apôtres étaient réunis dans le cénacle, et là, ils persévéraient unanimement dans la prière, quand tout à coup du haut du ciel un souffle véhément se fit sentir[3].

C'était le symbole de l'Esprit-Saint qui, suivant la promesse du Sauveur, allait descendre dans leurs âmes.

« La troisième personne de la très-sainte Trinité, dit le docteur saint Thomas d'Aquin, est habituellement appelée dans la sainte Écriture, l'Es-

1. S. Amb., lib. VI, com. in Ev. Luc., c. 8. — 2. Jud., 9. — 3. Act., II.

prit-Saint. Et voici la raison de convenance de cette appellation :

« Le mot *Spiritus*, Esprit, qui signifie également vent et souffle, indique dans les choses corporelles une certaine impulsion, un certain principe de mouvement.

« Or, ce mouvement, cette impulsion que le souffle des vents communique aux choses créées, dans l'ordre matériel, l'amour l'imprime à la volonté pour la porter vers l'objet aimé. Il convenait donc que le nom d'Esprit fût spécialement attribué à la Personne divine qui est l'amour consubstantiel du Père et du Fils[1]. »

« C'est ce même Esprit qui, dès le principe du monde, planait sur le chaos et le vivifiait de son souffle. C'est lui dont il est écrit qu'il souffle où il veut[2]. C'est lui qui a inspiré les Prophètes et les Docteurs. C'est lui enfin qui anime l'Église, et qui, malgré les vents contraires, la pousse incessamment vers ses immortelles destinées.

1. I qu., 36. — 2. Joan., III, 8.

## VII

Mais l'Esprit-Saint est considéré comme le principe de la sanctification des âmes. Et c'est pour cela que la grâce est souvent représentée dans nos saints livres comme un souffle de l'esprit de Dieu, qui répand l'amour dans nos cœurs et nous pousse vers le bien.

Saint Jérôme interprète en ce sens cette parole du Psalmiste, répétée par le prophète Jérémie : « Dieu fait sortir les vents du secret de ses trésors. *Producit ventos de thesauris suis*[1]. Trésors effectivement cachés, qui renferment toute sagesse et toute science.

« Les vents qui émanent du secret de ces trésors, ajoute le saint docteur, ce sont les dons de l'Esprit-Saint, la sagesse, l'intelligence, le conseil,

1. Jer., LI, 8.

la force, la science, la piété, la crainte de Dieu. Et l'Esprit-Saint lui-même les dispense et les distribue aux fidèles, communiquant à celui-ci le don de parler avec sagesse, à celui-là le don de la science, à un autre la foi, à un autre le don des miracles. Tels sont les trésors de l'Esprit, auxquels nous pouvons prétendre nous-mêmes[1]. »

O vent du ciel, ô souffle divin, je m'abandonne à vous. Soulevez-moi au-dessus de la terre comme la poussière que le vent peut porter jusqu'au ciel. Entraînez-moi et poussez-moi vers vous, comme la voile que le vent gonfle et qu'il dirige vers le port.

## VIII

La sainte Écriture nomme souvent ensemble les deux vents opposés de l'aquilon et du midi.

1. Translatio hom. Orig. in Jerem., hom. V.

Saint Grégoire nous donne l'explication de l'un et de l'autre :

« L'aquilon désigne habituellement le démon qui prétend s'asseoir, nous dit-il lui-même, sur la montagne du Testament, aux côtés de l'aquilon[1]. »

C'est le démon, en effet, qui engourdit, dans une froide torpeur, les cœurs infidèles.

Le saint homme Job observe que l'aquilon s'étend sur le vide ; « car, ajoute le même docteur, le démon ne prend possession que des âmes qui sont vides de l'amour de Dieu[2].

« Le vent du midi, au contraire, signifie communément l'Esprit-Saint, qui échauffe les cœurs des fidèles au souffle de ses inspirations.

« Les plages où règne l'aquilon sont la figure du monde habité par les pécheurs sur lesquels le démon exerce son empire.

« Les plages qu'échauffe le vent du midi, nous représentent l'Église animée de l'esprit de Dieu[3]. »

Écoutons l'épouse des Cantiques, elle s'adresse aux deux vents à la fois ; « Lève-toi, ô aquilon,

1. Hom. in Ezechiel., lib. I, hom. 2. — 2. Moral., XVII, in cap. 26 Job. — 3. Hom. in Ezech., lib. I, hom. 2.

viens, ô vent du midi, souffle sur mon jardin, et il exhalera ses parfums [1]. »

Elle demande que l'aquilon s'éloigne, et que le vent du midi lui succède.

« C'est qu'en effet, reprend saint Grégoire, quand Dieu permet que l'esprit glacé se retire, c'est l'esprit brûlant du Seigneur qui s'empare de l'âme des fidèles. Il souffle sur le jardin de Dieu, qui est l'Église, et la bonne renommée des vertus des saints s'étend au loin comme un parfum [2]. »

Trop longtemps, ô mon Dieu, l'aquilon a sévi en moi. J'étais triste, j'étais dans la torpeur, le vent froid avait glacé mon âme, et elle ne savait plus se dilater.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que l'aquilon prévaille. Venez, ô vent du midi, venez, ô Esprit-Saint, venez, ô grâce céleste, venez, ô amour pur, envoyez-moi vos divins souffles. Là où abondait l'aquilon, il faut que vous surabondiez à votre tour. L'aquilon glace, et vous échauffez. L'aquilon contracte l'âme, et vous, ô amour divin, vous vous

1. Cant., IV, 16. — 2. Hom. in Ezech., lib. I, hom. 2.

répandez dans les cœurs, par l'Esprit-Saint qui les pénètre. Soufflez sur mon jardin, et mon âme redeviendra féconde, et elle exhalera ses parfums, ceux que vous aimez et qui montent jusqu'à vous.

---

# LE FEU

Le feu consumant. — L'Esprit-Saint. — Jésus-Christ est venu apporter le feu. — L'amour. — Les ailes de feu. — La parole de Dieu. — Le zèle. — Le feu impur. — La tribulation. — Le purgatoire et l'enfer. — Le feu caché.

## I

Les plus anciennes traditions du monde attribuent au feu un caractère sacré. Sans parler des religions fausses, où le culte du feu tient une si grande place, le vrai Dieu avait ordonné à Moïse qu'un feu toujours ardent brûlât devant son autel[1]. Mais lui-même n'avait pas dédaigné de se cacher sous les voiles de ce symbole. Quand, pour la première fois, il s'était révélé à son serviteur,

1. Levit., VI, 12.

il lui avait apparu dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson[1]. Et plus tard, Moïse rappelait aux Hébreux ce fait divin de leur histoire, désignant le Seigneur en ces termes : « Votre Dieu est un feu consumant. *Deus tuus ignis consumens est*[2]. »

Cette parole est répétée par l'apôtre saint Paul[3].

« Oui, dit à son tour saint Ambroise, notre Dieu est excellemment un feu, un feu vivant, divin, éternel, qui ne brûle pas matériellement les corps, mais qui purifie les consciences et qui enflamme nos cœurs de son amour.

« Il est feu, sans cesser d'être esprit, il est le feu qui illumine les justes et qui punit les méchants[4]. »

## II

Mais si le vrai Dieu, le Dieu trois fois saint est un feu consumant, il semble qu'habituellement,

1. Exod., III, 2. — 2. Deut., IV, 24. — 3. Hebr., XII, 29. — 4. Tract. in Symb. apostolorum.

dans le langage de l'Écriture et de l'Église, le feu désigne plus spécialement la troisième personne de la très-sainte Trinité, l'Esprit-Saint.

C'est en l'invoquant que l'Église chante : « O vous qui êtes appelé feu, *Qui... diceris... ignis*[1]. »

Le précurseur Jean-Baptiste s'adressant à ceux qui lui demandaient le baptême : « Moi, disait-il, je ne puis que baptiser dans l'eau ; mais celui qui vient après moi vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu[2]. » Et au jour de la Pentecôte, quand le même Esprit descend sur les apôtres réunis au cénacle, il choisit les langues de feu pour manifester sa présence[3].

Or pourquoi le symbole du feu est-il attribué à l'Esprit-Saint, sinon parce qu'il est lui-même, dans l'auguste Trinité, l'amour substantiel du Père et du Fils, et qu'ainsi il devient pour nous le principe du divin amour.

Jésus-Christ, sur qui l'Esprit-Saint s'est reposé dans toute sa plénitude, Jésus-Christ est également tout feu parce qu'il est tout amour. Sa vie entière, sa parole, ses souffrances, sa mort, expriment l'amour le plus ardent. Enfin, qu'est-il venu

1. In hymno *Veni Creator*. — 2. Luc., III, 16. — 3. Act., II, 3.

apporter à la terre? Le feu, nous dit-il. Et ce qu'il désire, c'est qu'il s'allume en nous [1]. »

## III

Le feu est donc le symbole de l'amour divin, de cet amour qu'un Dieu nous témoigne, et de celui qu'il nous demande en échange.

Ce feu brûlait Jérémie, lorsqu'il disait : « Il s'est allumé au fond de mon cœur un feu ardent qui s'est enfermé dans mes os, et je suis tombé dans la langueur, n'en pouvant plus supporter la violence [2]. »

Ce feu brûlait les disciples d'Emmaüs, quand l'un d'eux s'écriait, après le départ du Sauveur : « Est-ce que notre cœur n'était pas ardent, lorsqu'il nous expliquait l'Écriture [3] ? »

Saint Ambroise [4] nous représente l'amour avec des cercles de feu, qui donnent l'élan au cœur des

1. Luc., XII, 49. — 2. Jer., XX, 9. — 3. Luc., XXIV, 32. — 4. Lib. de Isaac. et anima.

saints. « C'est, nous dit le saint docteur, sur les ailes rapides de l'amour, que le patriarche Énoch[1] est ravi jusqu'au ciel, et que le prophète Élie[2] est emporté par le char et les chevaux enflammés. »

C'est encore sur ces ailes que le Seigneur s'avance précédant son peuple, du milieu de la colonne de flamme[3]. C'est en volant avec ces ailes, que le séraphin saisit le charbon ardent pour purifier les lèvres d'Isaïe[4]... » Et Jésus-Christ lui-même n'avait-il pas en vue les ailes de feu, quand il disait : « Comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, ainsi j'ai voulu rassembler mes fils[5]. »

Seigneur Jésus, qui me donnera des ailes, des ailes de feu, les ailes de l'amour, pour voler vers vous !

## IV

Dieu se manifeste principalement à nous par sa

1. Gen., V. — 2. I Reg., II. — 3. Exod., 13. — 4. Isai., VI. — 5. Matth., XXIII, 37.

parole. Et cette parole, dans nos saints livres, est souvent comparée au feu.

« Est-ce que mes paroles ne sont pas comme le feu ? s'écrie le Seigneur, par l'organe du prophète Jérémie[1]. » David exprime la même pensée : « Votre parole est tout enflammée, ô mon Dieu ! et c'est pour cela que votre serviteur l'aime[2]. » — « La parole de Dieu est un feu, continue saint Ambroise. Oui, un feu salutaire qui nous échauffe, et qui ne brûle que nos péchés. C'est le feu qui éprouve l'or des apôtres, ces fondements de l'Église, le feu qui purifie l'argent de nos œuvres, le feu qui fait jaillir l'éclair des pierres précieuses, le feu qui consume le foin et la paille... Comment, David, ce bon serviteur, n'aimerait-il pas la parole de feu qui inspire la charité et qui éloigne la crainte[3] ? »

V

L'amour est inséparable du zèle. Dieu, qui aime

1. Jer., XXIII, 29. — 2. Ps CXVIII, 140. — 3. In ps. CXVIII, octon. XVII.

souverainement sa gloire, et la sanctification de nos âmes, est zélé pour l'une et pour l'autre. Et ce zèle excite en lui « une colère juste et sainte, qui n'émeut pas sa placidité, dit saint Augustin, mais qui exprime relativement à nous la vengeance équitable qu'il doit tirer de l'iniquité, et le tribut que sa pureté exige[1]. »

La sainte Écriture exprime souvent par le feu le zèle et la colère du Seigneur. « Jusques à quand, s'écrie David, durera votre colère? Jusques à quand votre zèle brûlera-t-il comme un feu[2]? » — « Je vous ai parlé dans le feu de mon zèle, » dit le Seigneur, par la bouche du prophète Ézéchiel[3], et par celle de Sophonie : « La terre entière sera dévorée par le feu de mon zèle[4]. »

Le zèle du prophète Isaïe brûlait comme une flamme ardente. David, en songeant aux pécheurs, sentait le feu s'allumer en lui[5] ; et parce qu'il aimait la beauté de la maison de Dieu, le zèle de cette maison le dévorait comme une flamme[6].

1. In ps. LXXVIII, 8.—2. Ps. LXXVIII, 5.—3. Ezech., XXXVI, 5. — 4. Soph., III, 8. — 5. Ps. LXXII, 21. — 6. Ps. LXVIII, 10.

## VI

Mais, jusqu'ici, nous n'avons parlé que du feu qui est pur, « et qui s'allume, dit saint Grégoire aux ardeurs de l'Esprit-Saint. Celui-ci, ajoute le saint docteur, élève nos âmes vers le ciel. Hélas ! il en est un autre qui a son principe dans nos ardentes convoitises et qui nous courbe vers l'enfer ; c'est celui de la volupté, dont il est écrit : qu'un seul regard, qu'une seule parole suffit pour l'exciter en nous [1], qui commence par une étincelle, mais qui s'accroît, qui devient comme un incendie immense, et qui, dans ses dévastations, ne dit jamais : c'est assez [2]. »

Ah ! Seigneur, autant je vous demande de m'embraser de votre amour, autant je vous supplie d'éteindre en moi le feu impur..... Mais pour l'éteindre qu'y a-t-il de mieux que de vous aimer de toute mon âme ?

1. Prov., XXX, 16. — 2. Greg., homil. in Ezech., lib. I, homil. II.

Marie-Madeleine était une grande pécheresse ; mais un jour, prosternée à vos pieds sacrés, elle les inonde de ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Elle vous aime, et parce qu'elle vous aime, il lui est beaucoup pardonné. Le feu de l'amour a vaincu en elle les criminelles ardeurs du péché.

## VII

Toutefois, ce n'est pas seulement l'amour divin qui purifie, c'est aussi l'adversité, l'épreuve, la tentation. Et l'Écriture nous les nomme souvent comme un feu salutaire pour nos âmes. « Comme l'or est éprouvé par le feu, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, ainsi l'homme le doit être au foyer de l'humiliation [1]. »

De même le Psalmiste : « Vous nous avez éprouvés par le feu, comme l'argent qu'on purifie [2]. »

Et il ajoute : « Nous avons passé par le feu, et par

1. Eccli., II, 5. — 2. Ps. LXV, 10.

l'eau, et vous nous avez conduits au rafraîchissement[1]. »

Saint Augustin, expliquant ce passage, fait remarquer que le feu et l'eau sont également dangereux pour nous en cette vie : « Le feu désigne toutes les angoisses, toutes les adversités de ce monde. L'eau signifie l'abondance et la prospérité du siècle, qui s'écoule comme l'eau. Mais le feu brûle, et l'eau dissout et se corrompt facilement. Nous avons également à redouter ici-bas le feu de la tribulation et l'eau qui tend à nous corrompre. Demeurons fermes en présence du feu. Quand l'argile de notre vie aura subi la cuisson de la flamme, elle ne craindra plus d'être dissoute par l'eau.

« Si nous avons su résister au feu, et si nous ne nous sommes pas laissé submerger par l'eau, alors nous aurons traversé en paix le feu et l'eau. Le Seigneur nous fera parvenir au lieu du rafraîchissement, au séjour des élus[2]. »

1. Ps. LXV, 11. — 2. Aug., in ps. LXV, 17.

## VIII

La justice divine a elle-même allumé deux feux pour punir et expier nos fautes : le feu du purgatoire et le feu de l'enfer.

L'apôtre saint Paul nous parle du premier en ces termes : « Ce feu mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun. Celui dont l'œuvre aura été consumée par le feu en souffrira la perte, mais il sera sauvé comme par le feu[1]. » Jésus-Christ nous fait lui-même connaître le feu de l'enfer dans cette effrayante parole adressée aux damnés : « Allez, maudits, au feu éternel[2]. » Mais ni le feu du purgatoire, ni le feu de l'enfer ne sont des symboles. Tremblons, et demandons au Seigneur de ne jamais sentir leur menaçante réalité.

1. I Cor., III, 13. — 2. Matth., XXV. 41.

# IX

Il est raconté au deuxième livre des Machabées, qu'à l'époque où les Juifs furent emmenés captifs en Chaldée, les prêtres du vrai Dieu ayant pris le feu qui était sur l'autel le cachèrent au fond d'un puits[1].

Quand Néhémias à son retour en Judée voulut faire rechercher ce feu, on ne trouva plus à sa place qu'une eau épaisse et boueuse[2]. Néhémias ordonna néanmoins d'asperger avec cette eau l'autel du sacrifice. Et au moment où le soleil commença de luire à l'horizon, il s'alluma un grand feu qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents.

Ce feu sacré, pris sur votre autel, ô mon Dieu, et qui, caché au fond d'un puits, se transforme en

1. II Macch., I. 19-22. — 2. *Ibid.*

eau boueuse, n'est-ce pas le symbole du saint amour que vous aviez vous-même allumé dans mon cœur dès ma plus tendre enfance, et que j'ai enfoui dans les épaisses ténèbres du péché? Hélas! la flamme a disparu, et il ne m'est resté que la fange; mais, pour que cette fange redevienne du feu, que demande-t-elle? Un seul rayon de votre divin soleil, ô mon Dieu! un seul rayon de votre amour... Et mon cœur s'embrasera de nouveau, et il brûlera de nouveau sur votre autel.

Hâtez-vous, Seigneur Jésus, faites reluire sur moi un rayon de votre divin visage, souvenez-vous que vous n'êtes venu en ce monde que pour y apporter le feu. Faites, Seigneur, qu'il s'allume en moi.

# LA FUMÉE

Vanité de la gloire de l'impie. — La fumée sort des narines de Léviathan. — Ignorance, erreur. — La fumée de l'encens.

## I

La fumée qui s'échappe du feu s'élève, tout d'abord, vers le ciel ; mais, à peine l'avons-nous pu voir, qu'elle s'évanouit et disparaît. Elle est dans nos saints livres l'un des emblèmes de la vanité des choses du siècle.

Saint Augustin, expliquant cette parole du Psalmiste, « A peine les ennemis du Seigneur se sont-ils exaltés et glorifiés, qu'ils défaillent comme la fumée[1], » insiste sur cette similitude, et fait re-

1. Ps. XXXVI, 20.

marquer combien elle est juste. « La fumée, dit-il, au moment où elle sort du brasier, se gonfle en épais tourbillons ; mais plus elle est épaisse, et plus sa vanité se révèle. Cette masse flottante qui n'a pas d'appui, cette enflure sans solidité se dissipe plus facilement dans l'air. Le volume de la fumée, loin de lui donner de la consistance, lui nuit ; et de même, plus le pécheur s'élève, plus il s'enfle et se gonfle dans ses ambitieux désirs, plus aussi Dieu se plaît à l'amoindrir, et à le faire disparaître comme une fumée vaine [1]. »

Cette pensée de saint Augustin s'applique de même admirablement aux orgueilleuses espérances de l'impie, que le livre de la Sagesse compare à la fumée dissipée par le vent.

## II

« La fumée, nous dit encore le Sage, est nuisible à nos yeux, elle obscurcit notre vue[2]. » — « Il

1. Aug., in ps. XXXVI, hom. II, 12. — 2. Prov., X, 26.

ne faut donc point s'étonner, reprend saint Grégoire, que le saint homme Job, faisant la description de Léviathan qui est la figure du démon, nous montre la fumée sortant de ses narines. *De naribus ejus procedit fumus*[1]. C'est, en effet, par les inspirations du démon que les pensées mauvaises naissent dans le cœur de l'homme et obscurcissent en lui la lumière de l'œil intérieur qui voit les choses de Dieu.

« Le démon souffle sur nous l'ardent amour des choses terrestres, et il multiplie devant nos yeux les tourbillons de fumée, en amassant dans notre esprit les vains soucis de la vie présente.

« Hélas! les saints eux-mêmes n'échappent pas au souffle impur de cette fumée ; et c'est pour cela qu'en un de ses psaumes, le Roi-Prophète s'écrie : Mon cœur s'est troublé en moi-même, et je ne puis plus me servir de la lumière de mes yeux[2].

Mais l'aveuglement qui vient de la fumée est surtout le châtiment des impies, et c'est en ce sens que le prophète Joël, annonçant les pro-

1. Job., XLI, 11. — 2. S. Greg., Moral. lib. XXXIII, cap. 36; Ps. XXXVII, 11.

diges qui suivront l'effusion de l'Esprit-Saint dans les âmes, énumère parmi eux le feu et la fumée[1] : « Le feu, dit saint Jérôme, qui éclaire ceux qui croient, la fumée qui obscurcit les yeux des Juifs incrédules[2]. »

## III

Dans le même sens, on comprend déjà que la fumée qui nuit aux yeux est le symbole de l'ignorance et de l'erreur.

Quand le prophète Isaïe nous a montré les Séraphins se tenant devant le divin trône et répétant : « Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées, toute la terre est remplie de sa gloire. » Il ajoute : « Et la maison fut pleine de fumée, *Domus repleta est fumo*[3]. »

« Admirable enchaînement de paroles, reprend saint Jérôme, la maison est ici la figure du temple des Juifs. A peine l'univers entier initié aux mys-

1. Joel, II, 30. — 2. Com. in Joel, cap. II. — 3. Isai., VI, 4.

tères augustes de la Trinité et de la passion de Jésus-Christ, a-t-il fait retentir l'hymne de gloire en l'honneur du Seigneur, que le temple des Juifs a été envahi par les épaisses fumées de l'ignorance[1]. »

Ce n'est pas l'ignorance seulement, c'est aussi l'erreur qui obscurcit l'esprit. Et ainsi, saint Ambroise interprétant la fumée qui sort de l'abîme au livre de l'Apocalypse, l'explique des fausses doctrines de l'hérésie. « De même, dit-il, que la fumée poussée par le vent s'évanouit aussitôt, de même ces doctrines mensongères se dissipent au souffle puissant de l'enseignement des docteurs[2]. »

## IV

Il y a cependant, Seigneur, une fumée qui vous plaît, c'est celle qui sort de l'encensoir pour mon-

1. Com. in Isai. prophet., lib. III, cap. 6. — 2. Com. in c. IX Apocalypsis.

ter vers vous. « Quelle est celle-ci, dit l'auteur des Cantiques, qui s'élève du désert, pareille à une petite fumée d'encens[1]? »

Et saint Grégoire répond : « C'est l'Église des élus, qui abandonne le monde et qui se dresse devant vous, ô mon Dieu, par la prière et par l'amour[2]. »

Mais David me fait aussi comprendre la fumée de l'encens, lorsqu'il s'écrie : « Que ma prière se dirige vers vous, comme l'encens en votre présence[3] ! »

La fumée naît de l'encens qui s'embrase. Elle monte et aspire vers le ciel, comme dédaignant les choses d'ici-bas. O mon Dieu! la fumée de l'encens, n'est-ce pas aussi mon âme qui vous aime, qui prie, et qui tend vers vous!

## V

Je n'oublie pas qu'aux pieds du tabernacle,

1. Cant., III, 6. — 2. In Ezech., lib. II, hom. x, 22. — 3. Ps. CXL, 2.

quand la divine hostie est présentée aux regards des fidèles, le prêtre fait monter vers elle la fumée de l'encens... Fumée légère, je vous envie, et je voudrais vous suivre, m'élever comme vous, pour rendre honneur au Dieu de l'Eucharistie, et ensuite me perdre avec vous dans les profondeurs des Cieux.

---

# LA NEIGE

La neige est la parure et le vêtement de nos campagnes. — La prédication évangélique. — Le péché. — Comment la neige se change en laine. — La pureté. — Marie, neige du Liban. — Sainte-Marie-des-Neiges. — L'Église. — La parole de Dieu. — Jésus-Christ.

## I

Les vapeurs qui s'élèvent de la terre, en se condensant au ciel, forment cette belle et brillante neige qui, pendant l'hiver, couvre nos campagnes.

La neige est pour elles une éclatante parure, et en même temps elle abrite nos moissons naissantes comme sous les plis d'un manteau, suivant la parole du Psalmiste : « Dieu a répandu la neige comme des flocons de laine. *Dat nivem sicut lanam*[1]. »

1. Ps. CXLVII, 16.

Mais bientôt, sous la douce chaleur des rayons du soleil, la neige se fond et elle coule en abondants ruisseaux qui fertilisent la terre.

## II

Saint Grégoire, interprétant cette parole de Job : « Qui a ordonné à la neige de descendre, sinon Dieu[1], » nous explique admirablement les symboles cachés sous ce phénomène de la nature :

« Ces eaux qui se condensent au ciel pour former la neige, dit le saint docteur, sont la figure des prédicateurs de la sainte parole, qui, s'élevant vers les choses d'en haut, s'y affermissent et acquièrent une vertu solide au contact de l'Esprit divin.

« Mais, des hauteurs de la contemplation, la charité fraternelle les fait redescendre parmi nous, et ils tombent doucement sur la terre comme une pluie de neige lorsqu'ils enseignent humblement l'Évangile aux petits et aux infirmes.

1. Job., XXXVII. 6.

« La neige, tant qu'elle demeure solide, couvre et abrite le sol, et lorsqu'elle commence à se fondre, elle arrose les campagnes. De même les saints, par l'inébranlable énergie de leur vertu, protégent auprès de Dieu la vie des pécheurs; mais ils savent en même temps condescendre à leur misère, et ils deviennent alors comme une eau bienfaisante qui les arrose et leur fait produire de bons fruits. Ils se rappellent effectivement toujours que si la miséricorde divine les a élevés au-dessus de leurs frères, ils ont cependant avec eux une commune origine, comme ces eaux du ciel qui ne fécondent la terre qu'après s'être élevées de son propre sein en vapeurs.

« L'apôtre saint Paul, continue le même docteur, n'a d'abord été lui-même qu'une de ces vapeurs terrestres, alors qu'il demeurait attaché aux observances de la loi; mais, ravi jusqu'au troisième ciel, il y devient solide comme la neige, quand il échange une sagesse toute charnelle contre la claire intelligence des vérités divines, et cependant il ne s'élève si haut que pour redescendre humblement vers ses frères, les abriter et les féconder comme une neige bienfaisante[1]. »

1. Greg., Moral., XXVII, 24.

## III

C'est pendant la saison d'hiver que la neige couvre nos campagnes.

« L'hiver, dit saint Grégoire[1], est l'image de la vie présente, où, malgré les espérances qui nous portent vers le ciel, une froide torpeur nous enchaîne ici-bas, s'empare de nos âmes et les tient captives. Au lieu de l'ardent amour qui devrait embraser notre vie, nous sentons de plus en plus chaque jour la charité se refroidir en nous. C'est la neige qui enveloppe notre cœur comme d'une couche épaisse et froide. Oh ! alors, prenons garde ! Là où la charité se refroidit, l'iniquité abonde, dit le Sauveur[2] ; et la neige devient le symbole du cœur engourdi dans le froid du péché. Aussi est-il écrit de la femme forte, qui est l'image de l'âme fidèle, qu'elle a su garantir sa maison contre le froid de la neige[3]. »

1. Greg., Moral., XXVII, 24. — 2. Matth., XXIV, 12. — 3. Prov., XXXI, 21.

Je veux, Seigneur, être comme l'âme fidèle, je veux m'étudier à garantir mon cœur contre le froid de la neige. Comment l'échaufferai-je mieux qu'au feu de votre amour ?...

## IV

Mais voici que le Roi-Prophète m'apprend que le Seigneur sait communiquer à la neige elle-même la chaleur de la laine. *Dat nivem sicut lanam*[1].

Écoutons saint Augustin :

« Quand nous avons laissé refroidir la charité en nous, notre nature infirme succombe comme enveloppée sous une froide neige. Mais, parmi les cœurs engourdis, il en est que la grâce prédestine et qu'elle transforme. Dieu change alors cette neige glacée et il en fait la laine chaude et précieuse de son propre vêtement, qui est l'Église[2]. »

Agissez ainsi avec moi, Seigneur. Pour n'avoir pas su me prémunir contre le froid de la neige, je

1. Ps. CXLVII, 16. — 2. In ps. CXLVII, 23.

suis devenu semblable à la neige. Changez-moi, Seigneur, changez-moi! Au lieu de la neige, donnez la laine! A l'engourdissement de mes péchés, faites succéder la douce chaleur qui n'appartient qu'à votre Église.

## V

Le froid de la neige, nous venons de le dire, est l'image du refroidissement de nos cœurs. La blancheur et l'éclat de la neige nous rappellent la pureté de l'âme.

« Quand vos iniquités, dit le Seigneur par la bouche de son Prophète, vous auraient rendus rouges comme la pourpre, vous pouvez encore redevenir blancs comme la neige[1].» Et c'est dans le même sens que David adresse à Dieu cette prière : «Vous me laverez, et je deviendrai blanc comme la neige[2]. »

Si par une belle journée d'hiver nos yeux s'arrêtent sur une immense plaine toute cou-

1. Ps. L. 18. — 2. Ps. L. 9.

verte de neige, ce beau spectacle nous frappe et nous émeut. La nature, il est vrai, est dépouillée de son feuillage et de ses fleurs, mais l'éclatante blancheur qui la pare nous semble un symbole plein de charmes, le symbole de la pureté! Nous élevons nos âmes vers Dieu, et nous lui demandons pour elles l'éclat sans tache qu'il donne à la neige!...

## VI

Comment la neige, qui est le symbole de la pureté, ne nous rappellerait-elle pas Marie?

Il y a des montagnes élevées qui ne perdent jamais leur couronne de neige. « Jamais, dit le prophète Jérémie, jamais la neige a-t-elle fait défaut sur les cimes du Liban[1]? »

N'est-ce pas vous, ô Marie, vous que le péché n'a jamais souillée, vous dont la blancheur est sans tache, vous que le Seigneur appelle des hauteurs du Liban pour être couronnée dans les cieux,

1. Jerem., XVIII, 14.

n'est-ce pas vous qui nous êtes figurée par l'éternelle neige du Liban?

Une pieuse tradition nous apprend qu'au temps du pape Libère, deux saints époux qui habitaient Rome firent le vœu de léguer leur héritage à la très-sainte Vierge. Or, à l'époque des plus ardentes chaleurs de l'été, l'une des premières nuits du mois d'août, la neige tomba en abondance sur une partie du mont Esquilin, et cette même nuit, la Mère de Dieu apparut en songe à ces deux saints personnages, leur disant que son désir était qu'un temple s'élevât en son honneur sur l'emplacement même que la neige avait recouvert. Le temple fut en effet construit, et aujourd'hui encore la fête de sa consécration, qui porte le titre de Sainte-Marie-des-Neiges, rappelle à l'univers chrétien que la neige est l'un des symboles de la pureté de Marie.

## VII

Quand Jésus-Christ se transfigura sur le Tha-

bor, l'Évangéliste rapporte que les vêtements du Sauveur parurent blancs comme la neige[1].

Saint Augustin nous a déjà enseigné que ce vêtement de neige de Jésus-Christ n'est autre que l'Église, dont il est dit aux saints Cantiques qu'elle est toute belle et sans aucune tache[2].

Mais saint Ambroise, interprétant la scène du Thabor, compare le vêtement de neige à la parole divine, « qui enveloppe comme d'un vêtement l'intelligence infinie, et dont les douces leçons descendent mollement sur nos cœurs comme les flocons de neige sur le sol pour l'abriter et le féconder[3]. »

Seigneur Jésus, m'écrierai-je ici avec le même Père, faites briller sur le sol obscur de mon âme l'éclat de votre neige céleste. Rendez à mon cœur souillé la blancheur de la neige. Ne refusez pas à l'ardeur de mes sens le rafraîchissement de la neige!...

1. Matth., XVII, 2. — 2. Cant., IV. 7. — 3. S. Amb., com., lib. VI, in Ev. Luc., c. II.

# LA GLACE

**Le péché.— La glace a d'abord été une eau liquide. — Les Juifs. — La glace se fond au souffle de l'esprit de Dieu.**

## I

Lorsque l'hiver sévit dans nos contrées, il arrête le cours des ruisseaux et des fleuves, il durcit leur surface liquide : l'eau se transforme en glace.

Ainsi, quand le péché a fait perdre à nos âmes la douce chaleur de la grâce divine, elles s'engourdissent dans la torpeur. Le froid les saisit et les contracte, elles sont comme endurcies dans le mal, elles deviennent semblables à la glace.

La glace est donc, ainsi que la neige, le symbole de l'âme pécheresse; mais un symbole qui

nous fait mieux comprendre la transformation qui s'opère dans l'âme, quand elle passe à l'état de péché. L'âme, devenue chrétienne, a été juste et aimée de Dieu avant de commettre le mal, comme l'eau a été liquide avant d'arriver à la dureté de la glace.

Saint Grégoire, qui nous suggère cette explication symbolique, en fait lui-même l'application au peuple juif.

« Les Juifs, dit-il, longtemps maintenus dans la voie droite, et par l'observation de la loi, et par la vertu du sacrifice, et par les enseignements mystérieux des prophètes, s'étaient comme amollis et rendus pénétrables aux inspirations de la grâce; mais, à la venue du Sauveur des hommes, leurs cœurs, se contractant par l'effet d'une haine perfide, ont perdu leur première ferveur, leur première charité : ils sont devenus semblables à la glace [1]. »

Hélas! qui de nous, ô mon Dieu! n'a pas senti se produire en lui-même ce funeste engourdissement!

Il y eut des jours où notre vie chrétienne s'écou-

1. Moral., lib. XXIX, c. 28-30.

lait devant vous comme une eau limpide; nous courions avec bonheur dans la voie sainte de vos commandements. Mais, « lorsque vous couriez si bien, dit l'apôtre, qui donc vous a arrêtés [1]? » Une pensée d'orgueil, un vain plaisir, une tentation coupable ont passé sur nous comme un souffle de l'hiver, et nos âmes sont devenues de glace.

## II

Toutefois, Seigneur, cette glace ne saurait-elle se fondre, et ne pourriez-vous rendre à l'eau sa liquidité première? Oui, me répond l'auteur de l'Ecclésiastique, « Dieu peut vous rétablir dans la justice, et vos péchés se fondront comme la glace en un jour serein [2]. »

« Son Esprit soufflera sur nous, ajoute le roi-prophète, et les eaux couleront. *Flabit spiritus ejus, et fluent aquæ* [3]. »

« L'Esprit qui souffle, reprend saint Augustin

1. Gal., V, 7. — 2. Eccli., III, 17. — 3. Ps. CXLVII, 7.

c'est le vent brûlant du midi, dont le roi-prophète[1] disait encore : Changez, Seigneur, notre captivité comme le torrent qui coule sous le vent du midi. »

Jérusalem captive à Babylone était semblable à une eau glacée ; mais le vent du midi a soufflé sur elle, les liens de sa captivité se sont brisés, et elle s'est remise à courir, échauffée du feu de l'amour.

Soufflez sur nous, Esprit de Dieu, et les glaces de mon âme se fondront, et je serai converti en un torrent rapide dont vous ferez jaillir les eaux jusqu'à la vie éternelle.

1. Ps. CXXV, 4.

---

# LA LUMIÈRE

Que la lumière soit. — Dieu est lumière. — Il crée la lumière. — Les anges. — La raison, la grâce, la gloire. — Jésus-Christ est lumière. — L'Église. — Les apôtres. — Les fidèles. — OEuvres de lumière.— Armes de lumière. — Fruits de lumière. — Devenons lumière dans le Seigneur.

## I

La première parole que Dieu prononça après avoir créé le ciel et la terre fut celle-ci : « Que la lumière soit [1]. » La lumière n'était pas seulement destinée à être le premier et le plus riche trésor de la nature, elle allait aussi devenir comme un brillant symbole que Dieu ferait luire devant l'esprit de l'homme.

1. Gen., I, 3.

Les saints, qui comprennent mieux que nous les ineffables secrets de Dieu, ont aussi une intelligence plus profonde des rapports que Dieu a créés entre le visible et l'invisible; et c'est pour cela que nous admirons souvent dans l'histoire de leur vie leur sentiment exquis à l'égard des objets de la nature.

Saint Grégoire raconte, dans ses Dialogues[1], qu'une pieuse dame romaine, sainte Galle, aimait tellement la lumière qu'elle redoutait même les ténèbres corporelles ; et « elle avait voulu, ajoute le saint docteur, que, pendant la durée de la nuit, deux candélabres demeurassent allumés dans sa chambre, comme pour lui être incessamment l'image de la lumière spirituelle. »

## II

« Dieu est lumière, dit saint Jean, lumière sans mélange de ténèbres[2]. » Il est la lumière, et il l'a

1. S. Greg., Dial., l. 4. — 2. I Joan., I, 5.

créée. Écoutons saint Augustin : « Autre est la lumière que Dieu est, autre est la lumière que Dieu crée [1]. »

Dieu lui-même est l'éternelle lumière et toute lumière vient de Lui ; mais celle qu'il a créée est de deux sortes, corporelle et spirituelle.

La lumière corporelle brille à nos yeux et éclaire le monde, et elle est en même temps le symbole de la lumière spirituelle que Dieu a départie aux anges et aux hommes : aux anges d'abord, et comme la sainte Écriture n'indique pas le moment où les anges ont été créés, le même docteur [2] estime que leur création est exprimée par ces mots : « Que la lumière soit », tant leur nature semble se confondre avec le symbole qui nous les représente.

## III

Mais ce n'est pas seulement aux anges que Dieu

1. S. Aug., Cont. adv. Leg. et Proph., lib. I, c. 7.—2. S. Aug., De Gen. ad litt. imp. lib.

a départi la lumière spirituelle et invisible, l'homme y participe également.

Comment Dieu communique-t-il à l'homme sa lumière? Cette communication se fait à trois degrés différents, qui sont comme trois degrés d'ascension pour nous élever vers Lui.

Dieu donne d'abord à l'homme la lumière de la raison, celle qui le distingue de la brute, celle qui fait que nous pensons, que nous jugeons, que nous comparons, que nous percevons la vérité. Cette première lumière suffit pour nous faire connaître Dieu, et si nous n'eussions été créés que pour atteindre à cette connaissance que la raison nous fournit, nulle autre participation de la lumière divine n'eût été ajoutée à notre raison. Mais il n'en est pas ainsi, et la foi nous apprend que l'homme a été créé pour une fin qui dépasse et laisse loin derrière elle toutes les limites de sa propre nature.

Voir Dieu et le contempler face à face, telle est la destinée humaine. « Or, nous dit le Docteur angélique, de même que l'oiseau de la nuit, à cause de l'infirmité de ses yeux, ne peut supporter la clarté du jour, de même l'homme, à cause de l'infirmité de sa raison, ne peut contempler la splen-

deur de Dieu. Pour voir sa lumière infinie, il ne faut rien moins à l'homme que cette lumière de Dieu elle-même. C'est l'expression du roi-prophète : « Nous verrons votre lumière dans votre lumière. *In lumine tuo videbimus lumen*[1]. » Celle-ci est la lumière de gloire qui éclaire les élus dans le ciel[2]. »

« Toutefois, dit encore saint Thomas[3], de même qu'entre les ténèbres de la nuit et l'éclat du grand jour, il y a les lueurs intermédiaires du crépuscule et de l'aurore ; de même, Dieu, pour accoutumer l'homme et pour initier peu à peu son œil infirme à la grande et complète lumière qu'il doit lui départir un jour, commence dès ce monde à ajouter à la raison humaine une deuxième lumière, qui déjà met l'homme en rapport avec les vérités d'un ordre supérieur à sa nature. C'est la lumière de grâce, lumière de foi et d'amour, lampe brillante et brûlante qui éclaire l'esprit et qui réchauffe le cœur. »

Ainsi est-il vrai de dire qu'il y a dans l'homme trois participations différentes de la lumière divine : celle de la raison, celle de la grâce et celle de la gloire.

1. Ps. XXXV, 10. — 2. Summ. theol., I part. — 3. *Ibid.*

O homme, comprends ta dignité! Dieu n'a pas ouvert tes yeux comme ceux de la brute, pour te faire jouir seulement de la lumière visible: celle-ci n'est qu'une ombre et une figure. Dieu lui-même est lumière, il t'a créé pour la contempler. Il a tracé les lumineux degrés par lesquels tu dois monter vers Lui. Il t'élève de lumière en lumière. Il t'éclaire toujours davantage à mesure que tu t'approches de sa clarté divine, et lorsque enfin, dans sa lumière, tu verras sa lumière face à face, alors seulement, ô homme! tu auras atteint le terme de tes destinées immortelles.

## IV

Mais aucune créature, ni au ciel, ni sur la terre, ne participe à la lumière divine que par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Saint Jean, dès le commencement de son Évangile, nous enseigne que « le Verbe divin est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde[1]. » Et Jésus-Christ dit

1. Joan., I, 7.

expressément de lui-même : « Je suis la lumière du monde. *Ego sum lux mundi*[1]. »

C'est Lui, dont le prophète Isaïe annonçait la venue en ces termes : « Le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière[2]. »

Le vieillard Siméon contemple avant de mourir cette lumière qui se révèle aux gentils[3], et heureux de l'avoir vue de ses yeux, il ne demande plus rien au Seigneur.

## V

Jésus-Christ qui est la lumière la répand autour de lui par sa parole et par ses exemples. Il la répand dans la suite des siècles par le ministère de son Église qu'il compare à une lumière placée sur un chandelier[4].

Aussi les hommes qu'il a choisis pour apôtres reçoivent-ils le même nom que lui-même. Ils sont

1. Joan., VIII, 12.—2. Is. IX, 2.— 3. Luc., II, 32. — 4. Matth., V, 15.

la lumière du monde. *Vos estis lux mundi*[1]. « Avec cette différence cependant, nous dit saint Augustin, que lui seul est la lumière par essence, et que les hommes ne peuvent jamais être que des lumières participées. C'est pour cela, ajoute le même docteur, que la sainte Écriture compare habituellement les prophètes à la lampe qui ne brille que d'une lumière empruntée[2]. »

Jean-Baptiste, par exemple, n'était pas la lumière; mais il était venu pour lui rendre témoignage, et Jésus-Christ le nommait « une lampe ardente et brûlante[3]. »

Tous tant que nous sommes, chrétiens, nous participons à la lumière de Jésus-Christ : « Nous sommes, suivant l'expression de l'apôtre saint Paul, les fils de la lumière[4]. »

## VI

On peut dire que la sainte Écriture applique éga-

1. Matth., V, 14. — 2. S. Aug. in Joan., tract. IV. — 3. Joan., V, 35. — 4. I Thess., V, 5.

lement le symbole de la lumière à tout l'ensemble de la vie chrétienne. Nos œuvres doivent être des œuvres de lumière qui brillent aux regards de Dieu, et même devant les hommes, afin que ceux-ci glorifient notre Père qui est dans le ciel[1].

De même les armes, dont nous nous servons pour combattre nos ennemis, sont nommées par saint Paul « les armes de la lumière[2]. » — « Ce qui signifie, reprend le Docteur angélique, que nous devons nous revêtir de ces fortes et énergiques vertus, qu'on peut comparer à des armes parce qu'elles nous défendent, et à des armes de lumière parce que c'est la lumière divine qui les fait briller dans nos mains et qui les rend parfaites[3]. »

Enfin, « les fruits que nous recueillerons, dit encore saint Paul, seront des fruits de lumière, si nous pratiquons la bonté, la justice et la vérité[4]. »

O Jésus, vous êtes la lumière du monde, et je ne puis m'approcher de vous sans ressentir votre divine influence. Faites, Seigneur, que je réalise en moi le vœu de votre grand Apôtre, quand il disait

1. Matth., V, 16. — 2. Rom., XIII, 12. — 3. Com. D. Thomæ, in ep. ad Rom. — 4. Eph., V, 9.

aux fidèles de son temps : « Devenez lumière dans le Seigneur[1]. » Faites que ma vie soit lumière, faites que mon éternité se passe dans la claire vision de votre lumière.

1. Ephes., V, 8.

# LES TÉNÈBRES

Dieu ne crée pas les ténèbres. — Il les dispose suivant sa sagesse. — Le péché. — L'erreur. — Comment l'homme obscurcit les ténèbres. — Comment il s'en fait gloire. — Les adversités. — L'ignorance. — La foi chrétienne. — L'Eucharistie.

## I

Au symbole de la lumière est opposé celui des ténèbres.

L'interprétation que nous avons donnée du premier nous aidera à expliquer le second.

Dès le principe, il est écrit que Dieu a divisé la lumière des ténèbres, parce que, nous dit saint Paul, « entre la lumière et les ténèbres nulle société n'est possible [1]. »

1. II Cor., VI, 14.

« Dieu n'a pas créé les ténèbres, ajoute saint Augustin, car les ténèbres sont seulement l'absence et la privation de la lumière. Et Dieu qui crée ce qui existe ne crée pas ce qui est la privation de l'être. Il ne crée donc pas les ténèbres ; mais, en les séparant de la lumière, il les dispose suivant l'ordre et l'économie de sa sagesse, pour qu'elles succèdent à la lumière et fassent mieux ressortir son éclat, comme le musicien interpose les silences au milieu de l'harmonie du chant, comme le peintre distribue les ombres à côté des objets éclairés. Le silence n'est pas l'harmonie, mais il y contribue en se mêlant à elle ; l'ombre n'est pas le tableau, mais elle relève la beauté de la peinture[1]. »

Cette pensée de saint Augustin s'appliquera à la plupart des objets dont les ténèbres sont le symbole.

## II

L'auteur de l'*Ecclésiastique* nous enseigne que

1. S. Aug. de Gen. ad litt., imp. lib.

« l'erreur et les ténèbres ont été créées en même temps que les pécheurs[1]. »

De même que Dieu ne crée pas les ténèbres matérielles, de même il ne crée pas non plus l'erreur et le péché; mais l'écrivain sacré nous fait ainsi comprendre que le péché et l'erreur sont de la même nature que les ténèbres. Et celles-ci sont en effet le symbole qui, dans le langage de nos livres saints, désigne souvent l'erreur et le péché.

Telles les ténèbres épaisses, où le monde entier est assis, dit le prophète Isaïe, jusqu'à ce que Jésus-Christ l'éclaire[2].

Telles encore les ténèbres, où chacun de nous est enseveli, avant de devenir lumière dans le Seigneur. Nos péchés sont des œuvres de ténèbres.

Ce monde que Jésus-Christ a maudit à cause de ses scandales, c'est la région des ténèbres, et les démons qui règnent sur ce monde sont également appelés les princes des ténèbres.

1. Eccli., XI, 16. — 2. Is., XLII, 7.

## III

Bien loin d'avoir créé les ténèbres, Dieu les dissipe par sa toute-puissance. Il les éclaire, nous venons de le voir, par la lumière qu'il nous communique.

Mais écoutons ici la belle remarque de saint Augustin. « Tandis que Dieu éclaire nos ténèbres, l'homme, au contraire, a le triste privilége d'obscurcir encore celles qui déjà l'enveloppent. Il est dans les ténèbres lorsqu'il pèche, et il obscurcit ses ténèbres, lorsqu'au lieu de confesser ses péchés il s'en fait gloire.

« O homme, ajoute le saint docteur, confesse donc tes péchés pour ne pas doubler tes ténèbres[1]. »

Hélas! au lieu d'avouer nos fautes, trop souvent nous nous en faisons gloire; et c'est alors, nous dit saint Jérôme, « que nous appelons ténèbres ce qui

1. In ps. CXXXVIII, 15.

est lumière, et lumière ce qui est ténèbres, semblables à ce peuple infidèle, qui prend sous son égide l'impie Barrabas, image du prince des ténèbres, et livre à la mort Jésus, le roi de la lumière [1].

## IV

« Les ténèbres, ajoute saint Grégoire, désignent souvent aussi la tristesse. *Plerumque tristitiam tenebras accipimus* [2]. »

Elles désignent les peines, les chagrins, les misères de toutes sortes qui sont le partage de notre vie mortelle.

Quand le Seigneur veut châtier son peuple, « nous ne verrons, s'écrie le prophète Isaïe, que les ténèbres des tribulations, sans qu'il paraisse aucune lumière dans une obscurité si profonde [3]. »

« Toutes les adversités et toutes les amertumes humaines, reprend saint Augustin [4], sont figurées

1. Com. in Is., II, 15. — 2. Moral., XIV, 8. — 3. Is., V, 30. — 4. In ps. CXXXVIII, 16.

par les ténèbres. » Et cependant cette nuit sombre de notre existence terrestre a aussi ses lueurs qui sont les prospérités de ce monde.

« Mais ces ténèbres et ces lueurs passagères nous viennent également de Dieu. Et si un saint acquiescement à la volonté divine nous rend indifférents aux biens et aux maux de ce monde, c'est alors que nous nous écrions avec le prophète-roi : Comme sont pour moi les ténèbres qui me viennent de Dieu, ainsi est la lumière qu'il m'envoie, *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* [1].

« Considérons dans Job un grand exemple de cette indifférence.

« Sa vie passe tour à tour de la lumière aux ténèbres, des ténèbres à la lumière. D'abord riche et heureux, il tombe dans une misère profonde ; puis il revient à l'abondance. Quelle est la parole de ce saint homme : « Dieu m'a donné, Dieu m'a enlevé. Que m'importent les ténèbres, que m'importe la lumière ! Que son divin nom soit béni [2] ! »

1. Ps. CXXXVIII, 12. — 2. Job., I, 21.

## V

Pareillement la sainte Écriture désigne par les ténèbres l'ignorance de notre esprit. De même que Dieu n'a pas créé les ténèbres, il n'avait pas fait l'homme ignorant, mais l'ignorance est en nous la suite et la peine du péché.

C'est alors que Dieu a posé dans l'esprit humain les ténèbres, et la nuit s'est faite, et le saint homme Job a pu dire : « Les voies de l'homme lui demeurent cachées à lui-même, et les ténèbres l'environnent [1]. »

« Il ignore naturellement sa fin, dit saint Grégoire, bien qu'il sache que cette vie passagère doive le conduire à sa fin. Il aspire vers les choses d'en haut. Il connaît ses intimes désirs, il ne sait pas en définir l'objet. Il demeure même incertain, alors qu'il s'efforce de bien faire ; car l'arrêt du Souverain Juge échappe à ses prévisions. Suivant l'ex-

1. Job., III, 23.

pression de Salomon [1], la voie de l'homme lui paraît droite et l'issue le conduit à la mort ; et c'est pour cela que les âmes les plus saintes tremblent à la pensée du jugement.

« L'homme oublie facilement le passé. Il ignore l'avenir, et connaît à peine le présent. De toutes parts, et pour toutes choses, ténèbres et nuit profonde autour de lui.

« Oh ! ajoute le même saint docteur, que cette obscurité est bien faite pour exciter nos larmes ! Mais plus nous gémissons sur nos ténèbres, plus nous sentons croître en nous le désir de la lumière. Et souvent cette lumière jaillit de notre repentir, de nos gémissements et de nos pleurs [2]. »

Lumière, lumière divine, c'est en méditant les ténèbres que j'aspire plus ardemment vers toi.

Les ténèbres sont le péché, et la lumière divine est la grâce. Les ténèbres sont l'affliction, et la lumière divine est la joie. Les ténèbres sont l'ignorance, et la lumière divine est la claire vue des choses d'en haut. Seigneur, avec la foi chrétienne, vous m'avez donné l'espérance. Ma devise sera celle de Job : « Après les ténèbres qui m'envelop-

1. Prov., XIV, 12. — 2. Moral., V, 7.

pent, j'espérerai la lumière. *Post tenebras spero lucem*[1]. »

VI

« Le Seigneur, dit le roi-prophète, s'est caché dans les ténèbres. *Posuit tenebras latibulum suum*[2]. »

« Quelles ténèbres, reprend saint Augustin ? Celles de la foi, où nous marchons tant que nous vivons en ce monde, espérant ce que nous ne voyons pas, attendant avec impatience ce que nous ne possédons pas. Dieu se cache dans les sacrements de son Église. Il se cache dans les écrits des prophètes, qui ressemblent à des nuées ténébreuses. Il se cache dans les paraboles et les discours obscurs. Il se cache dans la profondeur des mystères, qui ne sont connus que de Lui seul[3]. »

Mais ces ténèbres de la foi chrétienne ne ressemblent plus à celles dont nous parlions il n'y a

1. Job., XVII, 12. — 2. Ps. XVII, 12. — 3. In ps. XVII, 12; S. Hier. com. in Dan., c. II.

qu'un instant : ce sont des ténèbres lumineuses. « La nuit est devenue ma lumière au milieu de mes délices, » s'écrie le roi-prophète[1].

Écoutons saint Augustin : « Comment la nuit, dit-il, s'est-elle illuminée pour moi? C'est que Jésus-Christ est descendu dans cette nuit, c'est qu'il a pris une chair semblable à la mienne, et qu'ainsi il a illuminé ma nuit. Ma nuit est devenue ma lumière au milieu de mes délices. Quelles sont, en effet, mes délices, sinon Jésus-Christ même[2]? »

## VII

C'est aux pieds du tabernacle, c'est en présence du plus ténébreux mais aussi du plus aimable de nos mystères, que je me plais à repasser dans mon esprit cette parole de David : « Ma nuit est ma lumière au milieu de mes délices. » Nulle part de plus profondes ténèbres n'enveloppent la majesté divine, et la chair même de Jésus-Christ s'y

1. Ps. CXXXVIII, 11. — 2. In ps. CXXXVIII, 14.

dérobe à nos regards. La nuit, rien que la nuit! Mais, ô nuit! vous êtes ma lumière, parce que Celui que j'adore sous les voiles du sacrement me fait goûter d'ineffables délices. « Goûtez, dit le même prophète, et vous verrez combien le Seigneur est doux [1]. » Je goûte dans la nuit sombre, et les délices que je savoure me donnent comme une claire vue de la suavité du Seigneur!

Les délices de l'Eucharistie me font voir clair dans l'Eucharistie. Sa nuit devient ma lumière au milieu de mes délices. *Nox illuminatio mea in deliciis meis* [2].

1. Ps. XXXIII, 9. — 2. *Ibid.*

# L'ÉCLAIR

Le miracle. — Comment l'éclair revient vers Dieu. — Satan précipité du ciel. — L'éclair du dernier jugement.

## I

L'éclair sort de la nue. Il jette une clarté subite qui éblouit et qui effraye.

Que signifie l'éclair dans le langage de nos livres saints ?

Nous avons vu que les nuages figurent les prédicateurs du saint Évangile. Le nuage par lui-même est sombre et il semble ne renfermer que des brouillards ; mais, lorsque l'éclair en jaillit, on comprend que ses flancs obscurs recélaient la lumière. De même, les hommes que Dieu choisit pour prêcher l'Évangile paraissent infirmes et méprisables ; mais, parfois, Dieu permet qu'à l'en-

seignement de la vérité, soudain ils joignent l'éclat des œuvres.

La nature leur obéit, ils confirment la parole qu'ils prêchent par le splendide témoignage du miracle. Le miracle, c'est l'éclair qui sort de la nue.

C'est ainsi que saint Augustin explique cette parole du Psalmiste : « Vos éclairs, Seigneur, ont lui sur le monde. La terre les a vus et s'est troublée [1]. » Et cette autre : « Dieu a multiplié ses éclairs, et il a fait trembler ses ennemis [2]. »

« Jésus-Christ, continue ce même docteur, n'avait choisi ses disciples que parmi des hommes faibles, timides, sans sagesse et sans lettres, et qui étaient comme des nuages obscurs.

« Pierre n'était qu'un pauvre pêcheur, mais il prie, et les morts ressuscitent. Voilà l'éclair qui a jailli...

« A la vue de ces merveilles, à la vue de ces éclairs divins, la terre s'est troublée, les méchants ont frémi.

« Et aujourd'hui, l'univers entier, devenu chrétien au feu des éclairs, ne crie-t-il pas d'une voix unanime : Cela est ainsi ! Amen, Amen [3]. »

Saint Grégoire interprète dans le même sens ces

1. Ps. LXXVI, 19. — 2. Ps. XVII, 15. — 3. In ps. XCVI, 8.

paroles du saint homme Job : « Est-ce l'homme qui envoie les éclairs? Est-ce à lui qu'ils obéissent? Est-ce vers l'homme que les éclairs viennent en disant : Nous voilà[1] ! »

« L'éclair brille, nous dit-il, quand le miracle s'opère ; et il revient vers Dieu, quand l'auteur du miracle attribue l'œuvre à la puissance divine et non à sa propre vertu.

« Lorsque Pierre et Jean rencontrent sur le seuil du temple le boiteux qui leur demande l'aumône, Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce qui est en ma possession je te le donne. Au nom de Jésus-Christ, lève-toi, et marche. » A ces mots, le boiteux se lève, et se tient debout sur ses pieds affermis[2]. Voilà l'éclair qui a percé la nue.

« Mais voyez aussitôt comme l'éclair revient vers Dieu. Le peuple juif s'est ému à la vue de l'œuvre opérée sous ses yeux. O hommes d'Israël! reprend l'Apôtre, pourquoi nous admirer comme si c'était par notre propre vertu que nous eussions fait marcher ce boiteux. Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, a ainsi voulu glorifier devant vous son fils Jésus-

1. Job., XXXVIII, 35. — 2. Act., c. III.

Christ. L'éclair revient vers Dieu, et il dit : Me voilà [1]. »

## II

Heureuses les âmes qui, choisies par Dieu pour opérer ses plus grandes œuvres, savent s'humilier elles-mêmes avec le roi-prophète, et répètent avec lui : « Ce n'est point à nous, Seigneur, c'est à votre nom que la gloire est due. *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*[2]. »

Mais si l'orgueil s'empare de nous, si, au lieu de retourner vers Dieu pour bénir son saint nom, nous revenons à nous-mêmes avec une complaisance vaine, quelque purs, quelque grands, quelque élevés que nous soyons, nous tombons comme l'éclair, précipités des hauteurs du ciel.

Satan était semblable au plus brillant des astres, mais il se complaît dans sa beauté, il s'abandonne à un fol orgueil. Jésus-Christ compare sa chute à

1. S. Greg. Mag., Moral., lib. XXX in cap. XXXVIII Job. — 2. Ps. CXIII, 1.

celle de l'éclair : « Je voyais Satan, dit-il, comme un éclair précipité du ciel [1]. »

« En figurant ainsi à nos yeux la catastrophe de l'ange, nous dit le vénérable Bède, le Seigneur nous donnait d'utiles enseignements : d'abord, il nous avertissait, que, même dans sa chute, le démon peut se transformer en ange de lumière pour nous éblouir ; mais surtout, il nous apprenait que l'âme la plus sainte qui ne persévère pas est comme une clarté sans durée qu'un même instant voit briller et s'éteindre. Quoi de plus rapide que l'éclair ! En un instant il a franchi l'immensité de l'espace qui sépare le ciel des abîmes. « Telle la sainteté qui ne persévère pas : elle paraît une clarté céleste !... et elle n'est qu'un éclair qui se précipite et qui tombe [2]. »

## III

Rien de plus rapide que l'éclair, disions-nous. Et cependant il embrase et illumine l'immensité

1. Luc., X, 18. — 2. Bed. in *loc. cit.*

de l'horizon. C'est à cause de cela que Jésus-Christ a choisi ce symbole pour annoncer sa venue au dernier jour. Comme l'éclair jaillit de l'orient et paraît aux extrémités de l'occident, il sera ainsi de la venue du Fils de l'homme [1]. Il apparaîtra soudainement, il se manifestera partout, et rien de ce qui est caché ne pourra se dérober à sa vue.

L'éclair du dernier jour se répétera pour chacun de nous au moment de notre mort. Il nous environnera de sa clarté subite, il brillera de l'orient à l'occident de notre vie, et ne laissera dans l'ombre ni une seule de nos pensées, ni un seul de nos actes.

Comment, Seigneur, ne pas trembler quand vous nous visiterez au flamboyant rayon de cette lumière! Purifiez-moi d'avance par votre miséricorde, pour que l'éclair de votre justice ne révèle pas mes iniquités.

1. Mat. 24, 27,

# LE TONNERRE

Le tonnerre du Sinaï. — Les divins préceptes. — Les martyrs devant leurs juges. — Le tonnerre de l'Évangile. — Jésus-Christ comparé au tonnerre. — Les fils du tonnerre. — Le tonnerre et la pluie.

## I

Qui de nous, en entendant gronder le tonnerre, n'a pas songé à cette voix du Seigneur, dont il est dit au livre des Psaumes : « La voix du Seigneur a tonné dans sa vertu et sa magnificence. C'est elle qui brise les cèdres, c'est elle qui éteint les flammes, c'est elle qui ébranle les déserts[1]. » Et il semble effectivement que les retentissements du tonnerre ne sont à nos oreilles qu'un écho amoin-

1. Ps. XXVIII.

dri de cette parole divine dont un souffle ébranle la nature et suffirait pour la réduire en poudre. C'est au bruit du tonnerre que Dieu parle à son peuple par la bouche de Moïse ; et de même que dans un concert, l'harmonie des instruments se mêle avec la voix humaine, de même, sur le mont Sinaï, on dirait que le tonnerre et la voix de Moïse se confondent pour ne former qu'une seule parole, celle de Dieu, dictant les commandements à son peuple.

## II

Le tonnerre sort du nuage en même temps que l'éclair qui l'annonce. Dans le langage de la sainte Écriture, les nuages, nous l'avons déjà vu, signifient les prédicateurs de la parole Évangélique.

« Ces nuages, dit saint Augustin, dans leur course rapide autour du globe, nous jettent en passant l'éclair et le tonnerre... L'éclair, nous venons de le dire, c'est le miracle qui se joint à la prédication

de la parole; le tonnerre, c'est le retentissement du précepte à l'oreille du pécheur effrayé[1]. »

« La voix de ce tonnerre, s'écrie le Prophète, fait trembler vos ennemis, ô mon Dieu!... *A voce tonitrui tui formidabunt*[2]. »

« Et en effet, continue le même Père, voyez ce qu'était la parole des martyrs comparée à celle des empereurs. Ceux-ci dictaient des ordres à l'univers entier; mais, lorsque les martyrs se présentaient devant eux, le tonnerre fulminait par leur bouche les préceptes de la loi divine, et les empereurs tremblaient sur leurs trônes[3]. »

## III

Si Dieu, dans la loi ancienne, parlait aux hommes au milieu du tonnerre pour figurer la sévérité de ses divins préceptes, en sera-t-il ainsi de l'Évangile, où Jésus-Christ semble faire taire tous ses foudres, et n'employer que le langage de l'amour?

1. In ps. LXXVII, 20.—2. Ps. CIII, 7.—3. In ps. CIII, Serm. 2.

« Mais l'Évangile, dit saint Ambroise, a cependant aussi son tonnerre avec lequel il se propose de dompter et de vaincre toutes les passions humaines que ménageait la loi mosaïque.

« La loi, par exemple, maudissait la stérilité et permettait la polygamie : l'Évangile a fait entendre aux hommes son tonnerre, le tonnerre qui ordonne la pudicité sans tache.

« La loi disait : œil pour œil, dent pour dent. Elle enseignait à aimer ceux qui nous aiment, à haïr nos ennemis. Le tonnerre de l'Évangile, c'est celui de la charité parfaite : aimez-vous tous les uns les autres[1]. »

« Toutefois, reprend saint Grégoire, la prédication évangélique devient surtout semblable au tonnerre, lorsqu'elle inspire aux âmes une sainte terreur des jugements de Dieu.

« Au milieu de la vie dissipée et mondaine où nous oublions si facilement nos devoirs, où, uniquement préoccupés de nos intérêts et de nos plaisirs, nous nous laissons aller à une coupable indifférence, il est bon pour nous que le tonnerre de la sainte parole se fasse entendre à nos oreilles,

1. S. Amb. com. in cap. X Apocal.

qu'il secoue notre torpeur, et nous rappelle incessamment le souvenir de nos fins dernières. Mais c'est peu que nos oreilles soient frappées, si notre cœur demeure insensible, et vous seul, ô mon Dieu ! par votre divine grâce, faites pénétrer jusqu'en nous-mêmes la parole qui n'atteint que nos sens ; vous seul, suivant l'expression de l'apôtre [1], ouvrez les portes de cette parole qui annonce les mystères du Christ ; vous seul savez les chemins qui la conduisent jusqu'à notre cœur. Et c'est pour cela, continue saint Grégoire [2], que le saint homme Job a pu dire : Qui donc, excepté Dieu, sait diriger les voies du tonnerre? *Quis dedit viam tonitrui* [3] *?* »

## IV

C'est encore une pensée de saint Grégoire [4], que Jésus-Christ lui-même peut être figuré par le

1. Col., IV, 3. — 2. S. Greg. Mag., Moral., XXIX, 24. — 3. Job., XXXVIII, 25. — 4. S. Greg. Mag., *loc. cit.*

tonnerre, parce que, de même que le tonnerre résulte du choc des nuages qui se heurtent, ainsi l'Incarnation du Verbe est comme le point de rencontre de toutes les prophéties qui convergent pour annoncer sa venue.

Et en effet, celui dont le Prophète avait dit : « Il ne poussera aucune clameur : *Non clamabit* [1], » celui qui s'est tu devant ses bourreaux, saura prendre une voix de tonnerre pour réprimander les vendeurs du Temple, les Pharisiens et les Scribes ; et un jour qu'il parle à la foule, « celle-ci, dit l'Évangile, croit entendre le tonnerre qui gronde. *Turba dicebat tonitruum esse factum* [2].

O Jésus! je ne veux pas être du nombre de ceux à qui vous faites entendre votre tonnerre... Parlez-moi de votre voix la plus douce : j'obéirai avec bonheur!...

## V

Le saint Évangile rapporte que le Sauveur im-

1. Isai., XLII, 2. — 2. Joan., XII, 29.

posa à ses deux apôtres Jacques et Jean le nom de fils du tonnerre[1].

« Et en effet, ajoute saint Chrysostôme, ces deux apôtres devaient faire retentir jusqu'aux extrémités de l'univers les préceptes de sa divine parole[2]. »

Mais ce n'est pas seulement aux deux fils de Zébédée que ce beau nom appartient, et saint Ambroise l'applique à tous les vrais fidèles :

« Voulez-vous tous, dit-il, devenir les fils du tonnerre ?

« Le tonnerre part des hauteurs des cieux et non des abîmes de la terre. Vous aussi prenez votre élan, non de la terre, mais du cœur de Jésus-Christ, sur lequel vous vous serez reposés comme saint Jean.

« Le tonnerre ébranle le monde, mais lui-même est indifférent à tous les bruits du monde. Vous non plus, ne vous laissez jamais ébranler par les choses terrestres; mais plutôt sachez fouler la terre sous vos pieds, et faites-la trembler devant vous.

« Le tonnerre a choisi son séjour dans les

1. Marc., III, 17. — 2. Cat. aurea in *loc. cit.*

cieux, et il ne fait qu'effleurer la terre en la frappant. Vous non plus, ne permettez pas à la terre de posséder rien de vous-mêmes. Que votre chair domine votre esprit, qu'elle redoute son empire, et que, vaincue par lui, elle demeure soumise ; ainsi, vous participerez à la nature du tonnerre, et, devenus les imitateurs de votre divin Père Jésus-Christ, vous mériterez qu'il vous donne le même nom qu'à ses deux apôtres bien aimés, qu'il vous appelle les fils du tonnerre[1]. »

## VI

Le Roi-Prophète, en parlant du Seigneur, dit qu'il change les foudres en pluies[2]. « O consolante pensée ! le tonnerre gronde, et vous tremblez, ajoute saint Augustin ; mais la pluie succède, et vous vous réjouissez. Si le tonnerre de votre parole m'effraye, ô mon Dieu, c'est pour que mon cœur

1. S. Ambr., Com., lib. VI, in Evang. Luc., cap. xi. — 2. Ps. CXXXIV, 7.

s'ouvre aux pluies célestes de la grâce. Faites donc retentir vos foudres, car j'ai péché et vous êtes juste; mais qu'aux foudres de votre justice succèdent les pluies de votre miséricorde[1].»

1. In ps. CXXXIV, 13.

---

# LA TERRE

La terre créée après le ciel. —La terre glorifie le nom du Seigneur. — Le marche-pied de Dieu. — L'Église est la bonne terre. — Le corps de l'homme. — Les pécheurs. — Le sein de Marie. — L'Incarnation.

## I

« Au commencement, Dieu a créé le ciel et la terre. *In principio creavit Deus cœlum et terram*[1]. »

« De même que le ciel, dit saint Augustin, est le symbole des puissances invisibles et des créatures spirituelles, de même la partie inférieure du monde, les choses visibles et charnelles, nous sont désignées par la terre[2]. » Aussi Dieu crée

1. Gen., I, 1. — 2. De Gen. ad litt., lib. imp.

d'abord le ciel, et il ne crée la terre qu'en second lieu. *In principio creavit Deus cœlum et terram.*

## II

Mais la terre, aussi bien que le ciel, n'a été tirée du néant que pour raconter la gloire de Dieu, et tandis que les puissances invisibles des cieux célèbrent éternellement son nom, « le même nom, dit le Roi-Prophète, remplit d'admiration toute la terre. *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra*[1] ! »

O concert magnifique où le ciel et la terre se répondent et chantent leur hymne au Créateur, quel sera l'homme assez insensé pour refuser d'unir sa voix à votre universelle harmonie?

1. Ps. VIII, 2.

## III

Mais parce que le ciel est au-dessus de la terre, parce qu'il révèle avec plus de puissance la majesté divine, c'est lui, nous l'avons vu, qui, le plus habituellement, désigne dans nos saints livres le séjour du Très-Haut... Notre Père, qui êtes dans les cieux...

Et cependant, loin de nous la pensée que la terre échappe à sa divine présence. « Si je m'élève vers le ciel, s'écrie le Roi-Prophète, c'est là que je vous rencontre. Et si je descends dans les profondeurs de la terre, je vous y retrouve encore[1]. »

Écoutons le prophète Isaïe : « Le ciel, dit-il, est le trône de Dieu, et la terre est son marchepied. *Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum*[2]. »

La terre est le marchepied de Dieu. C'est pour cela que sur chaque créature il a gravé sa divine

1. Ps. CXXXVIII, 8. — 2. Is., LXVI, 1.

empreinte, et c'est pour cela aussi que chacune d'elles est un indice qui nous conduit à Dieu.

Je vous remercie, Seigneur, de vous être si clairement révélé à la terre en y posant vos pieds. De même que le pas tracé sur le sable fait deviner la personne aimée, de même dans chaque objet créé je ne chercherai plus et je n'aimerai plus que vos divins vestiges, et, suivant l'expression de David, c'est vous que j'adorerai partout sur cette terre, où s'est fixée l'empreinte de vos pieds : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus*[1].

Le ciel est le trône de Dieu et la terre est son marchepied. Le jour où s'est réalisée plus manifestement cette parole est celui où le Verbe divin, sans descendre de son trône céleste, s'est incarné dans le sein de Marie et est venu habiter parmi nous.

O terre de Bethléem, vous avez été le marchepied d'un Dieu naissant! Terre de Juda, vous avez été le sol choisi que ses pieds divins ont touché! Terre sacrée de nos Églises, vous êtes encore le marchepied jusqu'où s'abaisse au milieu de nous le Dieu de l'Eucharistie!

1. Ps. CXXXI, 7.

# IV

C'est à la terre que l'homme confie la semence, et les conditions de la terre déterminent habituellement ce que deviendra la semence elle-même. Si la terre est mauvaise, elle ne produit rien; si elle est bonne, elle rapporte des fruits au centuple.

Jésus-Christ dans son Évangile a employé cette parabole, et il compare à la bonne terre le cœur bon et parfait qui écoute la parole divine et qui la garde.

C'est pour cela que, suivant saint Grégoire, « la terre, dans le langage de nos livres saints, désigne souvent l'Église que Jésus-Christ a établie en ce monde, et qui, docile à la prédication de la parole de Dieu, rapporte au centuple les fruits des bonnes œuvres. *Quid terræ nomine nisi sancta Ecclesia designetur, quæ dum verba prædicationis suscipit, fructum boni operis reddit*[1]. »

1. Moral., XVII, 25.

## V

Dieu a formé l'homme du limon de la terre. Il a voulu déprimer ainsi son orgueil. Ce corps qui nous est si cher; ce corps dont la beauté nous charme, dont les intérêts nous absorbent, dont les convoitises nous entraînent, ce corps n'est qu'un peu de terre. La sainte Écriture nous rappelle souvent cette salutaire vérité. Terre et poussière, c'est ainsi qu'elle désigne l'homme. Souviens-toi, lui dit-elle, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière; et ailleurs : « Comment ose s'enorgueillir cette terre! *Quomodo superbit terra*[1]! »

Mais Dieu a soufflé la vie sur ce premier limon du corps humain, et « l'homme est devenu une âme vivante. *Factus est homo in animam viventem*[2]. »

L'âme a donc une origine et une nature toute céleste, et c'est par son corps seulement que l'homme demeure cloué à la terre. Mais « quand

1. Eccli., X, 9. — 2. Gen., II, 7.

l'âme, dit le sage, se laisse fléchir sous le poids de son habitation terrestre, elle se déprime[1] » et s'avilit, et c'est pour cela que dans nos saints livres la terre signifie principalement le pécheur.

## VI

C'est après que l'homme a péché que Dieu lui dit : « Tu es terre et tu retourneras en terre. » Et « c'est du pécheur pénitent, reprend saint Augustin, que le roi David parle en ces termes : « La terre s'est troublée, parce que vous l'avez ébranlée. Guérissez-la, Seigneur, puisqu'elle s'est émue devant vous[2]. » Hélas ! les péchés de l'homme ont-ils, en effet, d'autre principe que son attachement à la terre et à toutes les choses de la terre ? Terre nous-mêmes, nous nous inclinons vers ce qui est terrestre et nous péchons. Si nous n'aimons pas assez Dieu, c'est que nous aimons trop ce qu'il a créé ici-bas. Si nous n'aimons pas le ciel, c'est que nous aimons la terre. Et saint Paul semble résumer ainsi

1. Sag., IX, 15. — 2. Ps. LIX, 4.

tous les enseignements de la morale chrétienne : Cherchez ce qui est haut, goûtez ce qui est en haut, et non pas ce qui est sur la terre[1]. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* »

Mais comment parviendrais-je, Seigneur, à me détacher des choses terrestres, à soulever le fardeau qui m'oppresse et à m'élever ? C'est vous-même qui me l'avez appris : « Quand je serai élevé au-dessus de terre, me dites-vous, j'attirerai tout à moi[2]. » C'est la croix qui détache du monde, c'est par la croix qu'on arrive au ciel. Attirez-moi, Seigneur. *Trahe me post te.* Attirez-moi d'abord vers votre croix sainte pour m'élever jusqu'à vous, jusqu'au ciel où vous régnez. Attirez-moi et je vous suivrai. *Trahe me post te*[3].

## VII

De même que le corps du premier Adam a été formé du limon de la terre, de même aussi la

1. Coloss., III, 1. — 2. Joan., XII, 32. — 3. Cant., I, 3.

chair divine que le Sauveur a prise dans le sein de Marie.

Le sein de cette Vierge dont le Verbe *n'a pas eu horreur,* pour me servir d'une expression de l'Église [1], appartenait lui-même au limon du premier homme, et c'est en ce sens que saint Augustin interprète cette parole du Psalmiste : « La vérité est sortie de la terre, et la justice a regardé du haut du ciel. *Veritas de terra orta est, et justitia de cœlo prospexit* [2]. »

« Qu'est-ce que la vérité, dit-il, sinon le Fils de Dieu? Et qu'est-ce que la terre d'où elle est sortie, sinon la chair de la sainte Vierge? Pour que la justice regardât du haut du ciel, c'est-à-dire pour que les hommes fussent justifiés par la grâce divine, il a fallu que la vérité sortît de la terre, que le Christ naquît de Marie. Et comment, en effet, nous eût-il justifiés de nos péchés, s'il n'eût offert pour nous le sacrifice de sa passion et de sa croix? Et comment eût-il accompli ce sacrifice s'il ne fût pas mort? Et comment serait-il mort s'il n'eût pris une chair semblable à la nôtre? Et comment enfin se fût-il revêtu de cette chair mortelle si la vé-

1. In Hym. SS. Amb. et Aug. — 2. Ps. LXXXIV, 12.

rité ne fût sortie de la terre. *Veritas de terra orta est*[1] ? »

## VIII

La chair de Jésus-Christ sortie de cette terre qui est Marie est d'une même nature avec elle. Terre elle-même en tant qu'elle forme le corps de Jésus-Christ, elle s'unit en une même personne à sa divine nature, et c'est en ce sens, qu'avec saint Augustin[2] nous pouvons dire qu'il est permis à l'homme d'adorer cette terre qui est Dieu.

O mystère ineffable ! mais mystère plein de sagesse et de bonté, mystère fécond en grands enseignements. « De même, dit saint Théophile, qu'il convient au grand artiste de ne pas employer toujours à ses œuvres les métaux les plus précieux, mais qu'avec un peu de boue que ses mains ont pétrie, il sait mieux faire admirer son talent ; de même l'artiste divin, qui est le Verbe, n'a voulu emprunter aucun élément précieux pour se créer un

1. In ps. LXXXIV, 13. — 2. In ps. XCVIII, 9.

corps céleste. La boue dont il a fait son corps lui a suffi pour manifester la magnificence de son art[1]. »

C'est par la vertu de ce mystère que Jésus-Christ, résumant tout en Lui, a uni les points extrêmes : Dieu et le monde.

C'est ce mystère qui nous a fait sonder les profondeurs de l'abaissement d'un Dieu. Et c'est lui en même temps qui a élevé la nature créée à une sublimité sans pareille, quand un Dieu se revêtant d'un peu de terre l'a divinisée en lui-même.

Mais surtout c'est l'Incarnation qui apprend à l'homme sa grandeur... Sorti du sein de la terre, il végète à sa surface pendant quelques instants, et il retourne ensuite à la terre qui devient son tombeau.

Toutefois, de ce même limon qui est le nôtre, Dieu a voulu prendre un corps. Il ne l'a pris que pour s'unir à nous par les liens d'une fraternité étroite. Il ne s'est fait homme que pour que nous devinssions des dieux. Il n'est descendu jusqu'à nous que pour nous élever jusqu'à Lui. O prodige de bonté ! La gloire qui environne au ciel le corps de Jésus-Christ rejaillira donc sur nos

1. Ephes. synod.

corps, et l'humble terre d'où ils viennent participera éternellement à d'incommensurables grandeurs.

Ainsi, Seigneur, en méditant devant vous sur cette vile terre que je foule à mes pieds, je me suis peu à peu élevé jusqu'à la contemplation de mes destinées éternelles. Je vous remercie, Seigneur, car c'est vous qui m'avez conduit de cette extrême bassesse à cette hauteur infinie, en les réunissant vous-même dans votre adorable personne, et atteignant ainsi d'un terme à l'autre avec force et suavité[1].

1. Sag., VIII, 1.

# LES MONTAGNES

Près du ciel et au-dessus de la plaine. — Les faits divins sur la cime des montagnes. — L'Église. — Jésus-Christ. — Les anges, les prophètes, les apôtres. — Les montagnes et les collines. — La contemplation. — Le démon. — Les puissances du siècle. — Le tabernacle eucharistique.

## I

Levons nos yeux vers les montagnes. Leurs cimes dépassent souvent les nues, et lorsque nous les gravissons, il nous semble que nous prenons le chemin du ciel. Aussi à mesure que nous montons, nos cœurs s'élèvent, et nous aimons à répéter cette parole du Psalmiste : Les hauteurs des montagnes sont à Dieu. *Altitudines montium ipsius sunt*[1].

1. Ps. XCIV, 4.

Elles nous rapprochent du ciel, mais en même temps, élevées au-dessus des plaines, elles les dominent, et ce qui se passe à leur sommet frappe davantage l'attention des hommes.

Le Seigneur dit à Moïse : « Regarde, et agis d'après l'exemple qui t'a été montré sur la montagne[1]. »

## II

Il est remarquable que les faits les plus importants de la religion se passent sur les montagnes.

L'Arche s'arrête, après le déluge, sur une montagne d'Arménie. Jéhovah dicte ses lois à Moïse sur le mont Sinaï. Le prophète Élie doit gravir l'Horeb, pour entendre la voix du Seigneur. Dieu établit le siége de la royauté de David sur la montagne de Sion.

A peine Marie a-t-elle conçu son divin Fils dans ses chastes entrailles, qu'elle s'élève vers les

1. Exod., XXV, 40.

montagnes. Quand Jésus-Christ commence sa vie apostolique, c'est du haut d'une montagne qu'il parle pour la première fois à la foule. Il conduit sur le Thabor ses trois disciples les plus aimés, et c'est là qu'il se transfigure. Il prélude à sa passion en veillant et en priant sur la montagne des oliviers. Il meurt sur le Calvaire, et enfin, quand il est près de remonter dans le sein de son Père, il revoit une dernière fois ses apôtres sur une montagne de la Galilée, et de là il s'élève vers les cieux.

N'est-ce pas de toutes ces montagnes sanctifiées que nous pouvons dire avec David : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes, d'où le secours me viendra. *Levavi oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi*[1] ! »

## III

Déjà nous avons fait comprendre pourquoi les lieux élevés ont été préférablement choisis par

1. Ps. CXX, 1.

Dieu pour devenir le théâtre de ces divines scènes. Les lieux élevés rapprochent du ciel, et l'exemple qui s'y manifeste attire plus facilement les regards. Cette explication nous aidera à mieux saisir dans nos saints livres le langage symbolique des montagnes.

Ainsi Jésus-Christ compare son Église à une cité placée sur la montagne[1]. « C'est avec raison, dit saint Augustin, que l'Église est assimilée à une montagne, à cause de son élévation et de sa solidité [2]. »

Elle est la montagne véritable figurée par toutes celles que nous énumérions il n'y a qu'un instant; car, plus que toutes les autres, elle avoisine le ciel, et de sa cime l'exemple et la parole se répandent sur l'univers entier.

## IV

Cependant ce n'est pas l'Église seulement, c'est surtout Jésus-Christ qui est excellemment symbo-

1. Matth., V, 14. — 2. In ps. II, 5.

lisé par la montagne. C'est la pensée de tous les interprètes[1]. Ils appliquent au Sauveur cette vision de Daniel : « La pierre détachée sans le secours des mains devint une grande montagne qui couvrit toute la terre. » Et c'est également Jésus-Christ que saint Augustin[2] reconnaît dans cette parole du psaume[3] : « La montagne de Dieu est une montagne grasse et fertile, où il a plu à Dieu d'habiter. » Il est la montagne où les âmes s'affermissent et s'enrichissent des dons célestes.

Le saint Docteur[4] ajoute que si l'Église, dans nos saints livres, est souvent représentée comme une montagne, c'est que Jésus-Christ lui-même nous est figuré par ce symbole.

L'Église effectivement ne fait qu'un avec Jésus-Christ. Elle est une montagne elle-même, parce qu'elle est le corps du Christ. *Ipsa Ecclesia est mons... quia... corpus Christi.*

Mais c'est Jésus-Christ qui est le fondement de l'Église ; et, bâtie sur cette montagne divine, la cité ne peut demeurer cachée, parce que, suivant la pensée de saint Chrysostome, « Jésus-Christ ré-

1. Chrys. sup. Matth., op. imp.; Aug. de verb. Is. serm. XLV; Hieronym. com. in Dan., cap. III. — 2. Aug. in ps. LXVII, 22.— 3. Ps. LXVII, 16. — 4. Aug. de verb. Isaïæ, ser. XLV.

sume en lui-même l'apostolat et le sacerdoce qui manifestent l'Église à tous les regards[1]. »

## V

Saint Grégoire fait observer que dans le langage de l'Écriture, la montagne, prise au singulier, figure habituellement Jésus-Christ ou l'Église, tandis que les montagnes, lorsqu'elles sont nommées au pluriel, sont plutôt l'emblème des créatures les plus élevées dans l'ordre de la Religion, telles que les Anges, les Apôtres, les Prophètes, etc. C'est aussi la doctrine de saint Augustin[2], qui nous avertit de ne pas confondre la montagne qui est Jésus-Christ, avec les montagnes qui sont les saints et que le Roi-Prophète a en vue, dans ce passage du psaume : « Votre justice, Seigneur, est semblable aux montagnes de Dieu[3].

Le prophète Isaïe indique la même distinction

1. Chrys. sup. Matth. in op. imp. — 2. In ps. LXVII, 23. — 3. Ps. XXXV, 7.

lorsque, en annonçant la venue du Sauveur, « Aux derniers temps, dit-il, la montagne du Seigneur s'élèvera au-dessus de la cime des montagnes [1], » c'est-à-dire, reprend saint Jérôme, « Jésus-Christ, qui est la montagne par excellence, s'élèvera au-dessus des apôtres et des prophètes qui eux-mêmes sont des montagnes, parce qu'ils sont les imitateurs du Christ [2]. »

Et pareillement, interprétant ce texte du psaume : « Les montagnes environnent de toutes parts Jérusalem [3] : » — « Que signifient ces montagnes, nous dit saint Augustin, et ne sont-elles rien autre chose que des soulèvements de notre globe ? »

« Il y a d'autres montagnes très-élevées, ce sont les prédicateurs de la vérité divine, les Anges, les Apôtres, les Prophètes.

« Celles-ci entourent Jérusalem, et lui servent comme de rempart. Si vous lisez avec attention nos livres saints, vous rencontrez une foule de passages où il est question de ces belles montagnes, et nous ne pouvons vous les rappeler tous. C'est cependant pour nous un bonheur de vous

1. Isa., II, 2. — 2. Com. in Isa. proph., lib. I, cap. II. — 3. Ps. CXXIV, 1.

parler d'elles, suivant que le Seigneur nous l'inspire en suggérant à notre pensée quelques-uns des textes sacrés qui s'y rapportent. Ces montagnes sont celles dont il est écrit : qu'elles sont illuminées par Dieu [1]. Dieu les éclaire, pour que du haut de leurs cimes la lumière descende ensuite jusqu'au fond des vallées. Et c'est par elles effectivement que la divine parole nous arrive, quand elle nous vient par le ministère des prophètes ou des apôtres.

« Ces montagnes sont encore celles dont nous nous plaisons à chanter : J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où le secours me viendra. Mon secours vient du Seigneur [2]. Elles sont pour nous les figures des saints, c'est-à-dire, des créatures de Dieu, et dès lors ce n'est pas en elles que se termine notre espoir ; elles ne nous secourent qu'autant que Dieu leur vient d'abord en aide à elles-mêmes, et elles ne nous éclairent qu'autant que Dieu leur envoie d'abord sa lumière ; et c'est pour cela que le Psalmiste, après avoir dit : J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où le secours me viendra, s'empresse d'ajouter aussitôt : Mon secours vient du Seigneur qui a créé le ciel et la terre.

1. Ps. LXXV. 5. — 2. Ps. CXX. 1.

« David avait également en vue ces montagnes, lorsqu'il chantait : Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice [1]. Les montagnes sont plus élevées et les collines le sont moins. Les montagnes *voient*, les collines *croient*. Ceux qui voient reçoivent la paix, pour l'apporter à ceux qui croient, et ceux-ci reçoivent la justice, car le juste vit de la foi. Les anges voient, et ils nous annoncent ce qu'ils voient. L'apôtre Jean voyait lorsqu'il disait : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il voyait et il prêchait, et nous croyons à sa parole. Les collines reçoivent la justice, parce que les montagnes reçoivent la paix [2] ! »

## VI

Saint Grégoire voit dans les montagnes l'emblème des divines contemplations, et il explique ainsi les élévations que Dieu dispose dans notre

1. Ps. LXXI, 3. — 2. Aug. in ps. CXXIV, 4.

cœur, après qu'il nous a placés dans la vallée des larmes. « Plus, en effet, dit-il, le Seigneur nous tient abaissés dans la tristesse et dans l'humilité, plus il nous porte ensuite vers Lui sur les hauteurs de la contemplation[1]. »

Oh ! que cette pensée est consolante, et qu'il est doux de s'y arrêter. Nous ne pouvons, hélas ! nous comparer à ces hautes montagnes qui sont les anges, les saints, les prophètes, les apôtres. En nous, tout est vil et bas, et le péché nous fait descendre jusqu'aux profondeurs des abîmes. Mais, dans notre misère soyons humbles, Dieu disposera en nous d'admirables hauteurs. Il relèvera nos âmes, nos cœurs, nos esprits, et sur les cimes où il nous portera, nous bénirons le Seigneur qui, à son gré, fait surgir les montagnes et fait descendre les plaines au lieu qu'il a choisi.

## VII

Si les montagnes sont l'emblème des choses cé-

1. S. Greg. Mag. Moral., lib. XXX. cap. XIX.

lestes, des âmes saintes et élevées, elles nous font aussi penser à l'orgueil qui ne craint pas de menacer Dieu et de dire avec fierté : Je monterai ! je m'élèverai au-dessus de son trône, je deviendrai semblable au Très-Haut...

Saint Augustin enseigne expressément que, dans le langage de l'Écriture, « il y a de bonnes et de mauvaises montagnes. Les bonnes qui signifient la grandeur spirituelle, les mauvaises qui désignent l'enflure de l'orgueil. *Sunt montes boni, sunt montes mali : montes boni, magnitudo spiritalis; montes mali, tumor superbiæ*[1]. »

La montagne prise en mauvaise part, si l'Écriture la nomme au singulier, est souvent, dit saint Grégoire[2], la figure du démon.

Dans la prophétie d'Isaïe contre Babylone, qui représente le prince des démons, il est ordonné au prophète de lever l'étendard contre la montagne ténébreuse[3]; et de même par la bouche de Jérémie : « Je vais à toi, ô montagne empoisonnée, dit le Seigneur, j'étendrai la main sur toi, et je ferai de toi une montagne consacrée par les flammes[4]. »

1. In ps. XCVII, 9. — 2. Moral., lib. XXXIII, cap. I. — 3. Isa., XIII, 2. — 4. Jer., LI, 25.

## VIII

Par suite, la sainte Écriture se sert du symbole des montagnes pour désigner toutes les âmes superbes qui imitent le démon. Ainsi ces puissants du siècle dont Satan est le chef ; « ainsi ces princes de l'hérésie qui s'élèvent, dit saint Augustin, comme de hautes montagnes, mais contre lesquelles le navire se dirigeant vers elles, pour toucher à la terre, vient se briser et faire naufrage[1]. »

C'est à elles, à ces montagnes d'orgueil, que s'appliquent tant de passages de nos saints livres :

« Les montagnes se sont troublées devant la face du Seigneur, elles se sont fondues comme la cire devant lui[2] ; » parce que, en effet, si élevées qu'elles soient, elles ne sauraient résister à Dieu.

De même ce texte du prophète Habacuc : « Les montagnes du siècle ont été brisées et les collines

1. In ps. XLV, 5. — 2. Ps. XLV, 4.

du monde se sont courbées sur le chemin de son éternité [1]. »

Écoutons l'interprétation de saint Jérôme : « Autres sont, nous dit-il, les montagnes et les collines que franchit l'époux des Cantiques, et dont il est écrit : J'ai levé les yeux vers les montagnes [2] ; autres les montagnes du siècle obscures et ténébreuses dont Jérémie nous avertit de ne pas laisser nos pieds s'engraisser sur leurs cimes [3].

« Quand le Sauveur est apparu, il a brisé les montagnes et il a courbé les collines. Jusqu'à sa venue elles levaient audacieusement la tête et rien ne pouvait les humilier, mais lui les a brisées et courbées sur le chemin de son éternité, c'est-à-dire quand son éternité a daignédescendre jusqu'à nous [4]. »

Oh ! que l'humilité vaut bien mieux que ces orgueilleuses montagnes !

Ne nous laissons pas séduire par elles. « Celui-là n'était pas séduit, ajoute encore saint Augustin, qui s'exprimait ainsi : J'ai confiance au Seigneur ! Pourquoi donc dites-vous à mon âme : émigre

1. Habacuc, III, 6. — 2. Com. in Habac., II, 3. — 3. Ps. CXX, 1. — 4. Jer., cap. XXXI.

vers les montagnes comme le passereau[1]. *Quomodo dicitis animæ meæ : transmigra in montem sicut passer[2].* »

## IX

Ainsi, Seigneur, il y a des montagnes que je dois fuir, et il y en a d'autres que je dois aimer et vers lesquelles mon âme doit aspirer avec ardeur.

Telle est assurément celle dont parlait le Roi-Prophète, lorsqu'il disait : « Qui montera sur la montagne de Dieu, et qui se tiendra dans son lieu saint[3] ? »

Et ailleurs : « Qui habitera, Seigneur, dans votre tabernacle et qui se reposera sur votre montagne sainte[4] ? »

Cette montagne qui se confond et avec le lieu saint et avec votre tabernacle, ô mon Dieu ! n'est-

1. Ps. X, 2. — 2. Aug. in ps. X, 1. — 3. Ps. XXIII, 3. — 4. Ps. XIV, 1.

ce pas le ciel, d'abord, et ici-bas l'autel eucharistique, montagne de myrrhe et colline d'encens [1], où le divin sacrifice se joint à la prière ardente ; montagne où vous préparez le festin des élus, le festin des mets délicieux et de la pure vendange? Que me faut-il pour m'élever jusqu'à elle? L'innocence, la pureté du cœur, une justice immaculée !... Donnez-moi donc des ailes comme à la colombe, ô mon Dieu, et je volerai vers la montagne et je ne me reposerai qu'au sommet avec vous et près de vous [2].

1. Cant., IV, 6. — 2. Ps. LIV, 7.

# LES VALLÉES

Richesses des vallées. — Comment l'Église s'est formée des eaux qui s'écoulent des vallées. — La vallée de larmes. — L'humilité, la grâce et les vertus. — Les vallées abondent en froment.

## I

Celui qui descendant de la montagne pénètre dans la vallée y admire tout aussitôt la richesse et la fertilité du sol. Les cimes qui environnent les vallées déversent incessamment sur elles une eau bienfaisante. Les fleuves s'y creusent un lit, les sources y abondent, et, ainsi arrosée, la terre se couvre de moissons et se tapisse de gazons toujours verts. La Providence est bonne et n'oublie aucune chose créée. Aux montagnes elle donne leur majestueuse élévation; aux vallées, leur fé-

condité. Mais telle est la misère de l'homme que, dès que la terre lui paraît belle, il s'y attache et oublie Dieu; et c'est pour cela que, dans la sainte Écriture, la fertilité des vallées est quelquefois l'emblème des biens terrestres dans l'amour desquels on se complaît.

« Pourquoi vous glorifiez-vous dans vos vallées, ô enfants d'Ammon? s'écrie le prophète Jérémie. L'abondance de votre vallée s'est écoulée comme l'eau, ô fille délicate qui mettiez votre confiance dans vos trésors[1]!... »

## II

On lit au troisième livre des Rois que Benadad, roi de Syrie, ayant été vaincu par les Israélites, ses serviteurs l'engagèrent à changer son plan de campagne et à attaquer le peuple d'Israël, non plus sur les hauteurs, mais dans la plaine. Car leur Dieu, ajoutèrent-ils, est le Dieu des montagnes, et non celui des vallées[2].

1. Jer., XLIX, 4. — 2. 3 Reg., XX, 28.

Interprétant cette dernière parole, « la vallée, nous dit saint Ambroise, c'est l'hérésie, c'est la gentilité ; car le vrai Dieu est le Dieu des montagnes et non le Dieu des vallées. De même qu'aux premiers jours du monde toutes les eaux qui étaient sous le ciel se sont réunies en une seule mer, coulant de toutes les vallées, ainsi le peuple catholique s'est formé de tous les affluents de la gentilité et de l'hérésie.

« Les vallées, ajoute le saint Docteur, ce sont les cirques, les théâtres, les forum, tous ces lieux de scandale et de dispute. Les eaux se sont écoulées des vallées pour se réunir en une seule mer, quand la foi de l'Église s'est accrue de la conquête de ceux qui se plaisaient à assister aux combats du cirque[1]. »

## III

Nous disions, en parlant des montagnes, que leurs hautes cimes nous faisaient souvenir du

1. S. Amb., Hexam., lib. III, cap. 1.

ciel... Les vallées, au contraire, nous figurent ce bas monde. Hélas! il n'est pas seulement une vallée, mais, ainsi que s'exprime David, une vallée de larmes.

Depuis la chute d'Adam, que de torrents de larmes y ont coulé! Que de souffrances! que de chagrins amers! que de lamentables angoisses!... Mais ce qui doit surtout faire couler nos larmes, ce sont nos fautes... Que la terre soit pour nous une vallée où coulent les larmes de notre repentir. Dieu viendra nous y visiter, et dans notre cœur pénitent il disposera lui-même les degrés qui nous feront remonter vers lui.

## IV

Mais les vallées comparées aux montagnes expriment principalement l'humilité et les âmes humbles, et c'est pour cela que le saint précurseur annonçant à l'avance l'œuvre que vient accomplir Jésus-Christ s'exprime en ces termes : « Toute

vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera humiliée[1]. »

« Que désignent ici les vallées, reprend saint Grégoire, sinon les humbles ? et que désignent les montagnes et les collines, sinon les orgueilleux ? A la venue du Sauveur, les vallées ont été comblées, et les montagnes ainsi que les collines ont été abaissées, parce que, suivant sa propre parole : Celui qui s'exalte sera humilié, celui qui s'humilie sera élevé[2]. » La vallée s'est comblée quand la gentilité croyant au divin Médiateur a reçu la plénitude de la grâce, et la montagne s'est abaissée, lorsque, en punition de sa perfidie et de ses erreurs, la Judée a perdu ce qui la rendait si fière[3]. »

Aimable vertu de l'humilité ! Oh ! qu'en effet, plus que toute autre, elle a les secrets de la grâce qui jaillit du cœur de Dieu !

« Seigneur, s'écrie David, vous conduisez les fontaines dans les vallées et vous faites couler les eaux entre les montagnes[4]. »

« Les eaux s'écoulent des montagnes, reprend saint Grégoire, car les vérités divines abandon-

1. Luc., III, 5. — 2. XL homil. in Evang., lib. I, hom. XX, 3. — 3. Luc., XIV, 11, et XVIII, 14. — 4. Ps. CIII, 10.

nent les esprits superbes; mais l'eau coule dans les vallées, parce que les humbles reçoivent volontiers la prédication de l'Évangile[1]. » Et sur cette même parole du Psalmiste, « on peut dire, ajoute saint Augustin, que les vallées sont les humilités de la terre. *Valles humilitates terrarum*. Ne méprisez pas ces humilités, c'est d'elles que jaillissent les sources[2]. »

Le même docteur dit encore : « Une âme sainte peut être à la fois une montagne et une vallée : une montagne par l'élévation de l'esprit, une vallée par l'humilité du cœur. Écoutez l'apôtre saint Paul, cette montagne sublime : J'ai travaillé plus que tous les autres dans le ministère de l'Évangile[3]; mais pour que les eaux s'écoulent, la montagne se fait vallée. J'ai travaillé, non pas moi seul, continue le même apôtre, mais la grâce de Dieu avec moi[4]. Non pas moi seul : c'est la vallée qui parle : mais la grâce de Dieu avec moi : de la vallée a jailli la source[5]. »

L'humilité a les sources de la grâce. Comment n'aurait-elle pas ses fleurs et ses fruits ?

1. XL hom. in Ev., lib. I, hom. XX. — 2. In ps. CIII, serm. II, 10. — 3. I Cor., XV, 19. — 4. *Ibid.* — 5. In ps. CIII, serm. II, 10.

C'est au fond des vallées que fleurit le lis par excellence, Jésus-Christ, et c'est aussi au fond des vallées que nous trouvons cet autre lis, qui est en même temps la plus pure des vierges et la plus humble servante du Seigneur.

« Toute âme juste qui est humble ressemble à une vallée, dit saint Bernard. Si nous gardons l'humilité, nous germerons comme le lis et nous fleurirons éternellement devant Dieu[1]. »

Les vallées de l'humilité ont des fleurs, elles ont aussi des fruits : « Les vallées abondent en froment[2], » c'est la parole du Psalmiste. Car, ajoute saint Augustin : « Les humbles rapportent beaucoup de fruit, et la sainte épouse des Cantiques[3] quitte les embrassements de son époux et descend dans son jardin pour y admirer les fruits des vallées[4]. »

## V

Les vallées abondent en froment. Saint Gré-

1. In Cant., serm. XLVIII. — 2. Ps. LXIV, 14. — 3. Cant., VI, 10. — 4. In ps. LXIV sub fine.

goire l'explique ainsi. « C'est, dit-il, que ceux qui sont doux, simples et méprisés du monde, reçoivent avec abondance l'aliment de la vérité[1]. »

Mais n'y a-t-il pas un autre aliment céleste que celui de la divine parole ? Oui, le froment des élus, le corps sacré du Sauveur, la divine Eucharistie. Les humbles seuls la reçoivent dignement. Dieu résiste aux superbes, et il se donne tout entier aux humbles. Il ne se nourrit que parmi les lis, et il n'engraisse que les vallées.

Faites, Seigneur, faites de mon âme une vallée profonde, et elle recevra avec abondance le divin froment des élus.

1. XL homil. in Evang., lib. I, homil. XX.

# LES PIERRES

Le poids du péché. — La dureté de l'âme du pécheur. — Comment Dieu brise la pierre. — Comment il l'amollit. — Le scandale. — La parole de Dieu. — Jésus-Christ, la pierre fondamentale de l'Église. — L'apôtre Pierre. — Les pierres vivantes du sanctuaire. — Les pierres dispersées. — Pourquoi craindre?

## I

Mon œil fait à peine attention à la petite pierre qui roule sous mes pieds. Elle n'a ni éclat ni valeur. Elle se perd à la surface du sol. Et cependant cette pierre est un symbole, et l'un des plus féconds que Dieu ait présentés à nos regards.

O homme, ne négligez rien parmi les œuvres du Très-Haut!... La pierre obscure du chemin a un langage pour votre esprit, comme l'étoile du firmament.

## II

Dans le cantique de victoire que Moïse chante après le passage de la mer Rouge, il exprime cette pensée que les soldats de Pharaon sont descendus au fond de l'abîme comme la pierre. *Descenderunt in profundum quasi lapis* [1].

Pourquoi les ennemis de Dieu sont-ils comparés à la pierre?

« C'est, répond Origène, que les pécheurs aiment les lieux bas, et qu'ils se plaisent aux profondeurs des eaux amères, image des voluptés charnelles. Ils sont, ajoute-t-il, de la nature des pierres, qui tombent par leur propre poids. *Peccatores graves sunt*. Et ils demeurent immobiles au fond des eaux, où ils se plongent, tandis que les saints et les justes, dégagés de ce fardeau du péché, non-seulement surnagent, mais encore marchent intrépidement sur les eaux, à l'exemple du divin Sauveur [2]. »

1. Exod., XV, 5. — 2. Orig., in Exod. hom. VI.

Combien de fois, ô mon Dieu, entraîné moi-même par le poids du péché, je me suis senti rouler dans l'abîme comme la pierre; mais alors, à l'exemple de votre apôtre, j'ai crié vers vous, et j'ai dit : Sauvez-moi, Seigneur, sauvez-moi[1]! et vous m'avez tendu la main, et, allégé par votre divine grâce, j'ai pu de nouveau fouler sans crainte les flots tumultueux du monde.

## III

La dureté de la pierre est, comme la lourdeur du poids qui l'entraîne, une figure que nos saints livres appliquent très-souvent aux pécheurs : « Ils ont endurci contre moi leurs faces plus dures que la pierre, » dit le prophète Jérémie[2]. Et Job : « le cœur de Léviathan est devenu dur comme la pierre[3]. »

C'est dans le même sens que Jésus-Christ, voulant signifier l'endurcissement de l'impie qui de-

1. Matth., VIII, 25. — 2. Jer., V, 3. — 3. Job., XLI, 15.

meure sourd à la parole divine, propose la parabole de la semence dont une partie tombe sur la pierre et n'y peut germer, parce qu'elle se dessèche et meurt [1].

## IV

Mais la sainte Écriture applique également aux pécheurs cette image de la dureté de la pierre, afin de nous faire comprendre que nulle force humaine ne résiste à la puissance de Dieu. « La parole du Seigneur, dit le prophète Jérémie, est comme le marteau qui écrase la pierre [2]. »

Cependant, au lieu de la briser, souvent la miséricorde divine se plaît à la transformer : « Dieu est assez puissant, dit le Sauveur, pour faire sortir de ces pierres des enfants d'Abraham [3]. »

Écoutons, sur cette parole du saint Évangile, la belle pensée de saint Chrysostome : « La pierre, à cause de sa dureté, dit-il, sait garder la forme que la main de l'artiste lui impose, et de même les na-

1. Luc., VIII. — 2. Jer., XXIII, 29. — 3. Matth., III, 9.

tions infidèles, longtemps endurcies comme la pierre qu'elles adoraient, lorsqu'elles ont été converties à Jésus-Christ, sont demeurées fermes dans la foi.

« Mais en même temps, ajoute le saint docteur, elles se sont amollies, sous l'impression du divin amour. Elles ont appris à bénir Dieu, et elles sont devenues ces pierres, qui chantent les louanges du Seigneur, tandis que les pharisiens se taisent ou murmurent[1]. »

Dieu, par la bouche du prophète Ezéchiel, exprime ailleurs cette même pensée de miséricorde à l'égard des pécheurs endurcis : « Je leur enlèverai leur cœur de pierre et je leur donnerai à la place un cœur de chair, afin qu'ils obéissent à mes préceptes, et qu'ils se dirigent suivant mes lois[2]. »

Vous nous avertissez vous-même, ô mon Dieu! que le cœur dur aura une fin mauvaise[3]. Prenez pitié, Seigneur, de la dureté du mien. Brisez-le par une contrition sincère, rendez-le tendre pour vous aimer.

1. S. Chrys. in Op. imperf. sup. Matth.— 2. Ezech., XXXVI, 26. — 3. Eccli., III, 27.

## V

La pierre, où nos pieds se heurtent, peut aisément devenir pour nous l'occasion d'une chute.

Il en est ainsi du scandale qu'on définit habituellement : une parole ou un fait coupable qui est de nature à occasionner la ruine spirituelle du prochain. C'est pour cela que dans la sainte Écriture la pierre est le symbole du scandale ; souvent même elle unit ces deux mots, et elle dit « la pierre du scandale, *Petra scandali*[1]. »

« Malheur, dit Jésus-Christ, à celui par qui le scandale arrive, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né[2]. » Et ailleurs : « Malheur au monde à cause de ses scandales[3]. »

Faut-il donc s'étonner que, pour nous garantir d'un si grand péril, Dieu ait voulu confier une mission spéciale à ses anges?

1. Rom., IX, 33; I Petr., II, 8. — 2. Matth., XVIII, 7. — 3. *Ibid.*

C'est à chacun de nous que le Roi-Prophète s'adresse dans cette parole des psaumes : « Dieu vous a recommandé à ses anges pour qu'ils vous gardent dans toutes vos voies; ils vous porteront dans leurs mains, afin que vos pieds ne se heurtent pas contre la pierre. *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum* [1]. »

O anges du ciel, je vis au milieu du monde, où les scandales m'entourent; veillez sur moi et gardez-moi, c'est le Seigneur lui-même qui l'ordonne. Vous dont les yeux contemplent la face du Très-Haut, abaissez cependant vos regards jusqu'à mes pieds, et en même temps que vous soutenez le monde que Dieu a lancé dans l'espace, portez-moi entre vos mains, pour que mes pieds ne se heurtent jamais à la pierre du scandale.

## VI

Si je m'appuie sur la pierre solide, elle m'affermit et me soutient. C'est à cause de cela que le Roi-

1. Ps. XC, 12.

Prophète, racontant les miséricordes de son Dieu, s'exprime ainsi : « Il m'a tiré du fond de la misère, il m'a fait sortir de ma fange et il a posé mes pieds sur la pierre. *Statuit super petram pedes meos* [1]. » C'est pareillement pour cela que Jésus-Christ, dans son Évangile, conseille à l'architecte prudent de fonder son édifice, non sur le sable mouvant qu'emporteront les flots, mais sur la pierre solide qui résistera à la tempête [2].

Que signifie donc cette pierre sur laquelle on se pose soi-même avec sécurité, et qui garantit l'édifice contre les flots et l'orage ?

Se servant de la même parabole, Jésus-Christ nous l'explique clairement en ces termes : « Celui, dit-il, qui écoute la parole et qui la garde, sera comparé au sage qui fonde sa maison sur la pierre [3]. »

Mon Dieu, cela est bien vrai. Que sont toutes les paroles humaines? un souffle les emporte! Et qu'est-ce que la sagesse des hommes ? « Je perdrai, dit l'Apôtre, la sagesse des sages [4]. » Tout chancelle et tout périt. « Le ciel et la terre pas-

1. Ps. XXXIX, 3. — 2. Matth., VII, 24. — 3. 1 Cor., I, 19. — 4. Matth., XXIV, 35.

seront : Votre parole seule demeure éternellement[1]. » C'est votre parole qui est la pierre sur laquelle j'appuierai mes pas, et où je fonderai ma demeure pour toujours.

## VII

Mais tous les interprètes sont unanimes pour nous enseigner que la pierre est principalement le symbole de Jésus-Christ, suivant cette parole de saint Paul : « Or, Jésus-Christ était la pierre. *Petra autem erat Christus*[2]. »

« Chaque fois, dit saint Grégoire, que nous lisons dans nos livres saints, la pierre nommée au singulier, c'est Jésus-Christ qu'elle signifie[3]. »

Dans le texte que nous venons de citer, l'apôtre saint Paul nous fait clairement connaître que la pierre du désert frappée par Moïse n'était autre que Jésus-Christ lui-même.

« Nos pères, dit saint Paul, ont tous bu d'un

1. 1 Cor., X, 4. — 2. Moral., XXXI, 48. — 3. Matth., VII, 24.

même breuvage spirituel, car ils buvaient l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait : Or, cette pierre était Jésus-Christ[1]. »

« L'eau qui coulait de la pierre, ajoute saint Augustin, c'était la grâce que Jésus-Christ donne et qui étanche la soif de l'âme : et le bois de la verge qui frappait la pierre était le symbole de la croix. En effet Jésus crucifié est la source de la grâce[2]. »

Si le Sauveur est la pierre d'où l'eau coule, il est également celle dont parle le saint homme Job, et qui répand des ruisseaux d'huile[3].

« Effectivement, dit saint Grégoire, cette pierre divine verse l'huile à longs flots, quand le Seigneur lui-même répand son onction sainte sur l'âme des fidèles[4]. »

Et n'est-ce pas elle encore que le Roi-Prophète désigne en ces termes : « Le Seigneur a rassasié son peuple avec le miel de la pierre[5]. »

« Il l'a rassasié, reprend saint Augustin, avec la sagesse du Christ[6]. » Et je me plais à ajouter : avec le plus doux miel de Jésus-Christ : avec le miel de l'Eucharistie.

Jésus-Christ est la pierre sur laquelle Jacob se

1. I Cor., X, 4. — 2. De gen. ad litt., lib. imp. — 3. Job. XXIX, 6. — 4. Moral., XIX, 15. — 5. Ps. LXII, 6. — 6. Ps. LXXX, 22.

repose avant ses longues pérégrinations. Car, nous dit saint Ambroise, citant ici l'apôtre saint Paul, « quel fondement poser à nos œuvres, sinon celui qui a été posé, c'est-à-dire Jésus-Christ?

« Jésus-Christ est la pierre détachée de la montagne qui brise la statue symbolique des songes de Nabuchodonosor[1]. »

Il est la pierre qui, lancée par la main de David, va frapper le front de Goliath[2]. « Le géant, dit saint Ambroise, tombe renversé, non par le glaive, mais par la pierre, figure de Jésus-Christ[3]. » O divine pierre, vous êtes ma force et vous êtes mon arme invincible. Vous me soutenez dans mon infirmité et vous me faites triompher de mes ennemis. C'est en vous seul que j'ai confiance !...

## VIII

Mais Jésus-Christ est surtout la pierre fondamentale de son Église. Pierre vivante, car la mort

1. Dan., II, 35. — 2. I Reg., XVII, 49. — 3. S. Amb., serm. pro com. martyr.

ne l'atteint plus, pierre choisie de toute éternité, pierre précieuse d'une valeur infinie, pierre angulaire qui soutient l'édifice et qui unit étroitement les deux peuples : le peuple juif et la gentilité, pour ne former qu'une même Église.

C'est cette pierre du fondement que les architectes du monde réprouvent, mais c'est aussi contre elle qu'ils viennent se briser ; et alors, il est très-vrai de dire qu'elle leur devient une pierre d'achoppement et de scandale, suivant l'expression de l'apôtre saint Paul : « Nous vous prêchons Jésus crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils[1]. »

Pour moi, Seigneur, loin de rejeter cette pierre, je choisis ma demeure dans l'édifice qui est construit sur elle.

« La pierre, dit saint Augustin[2], offre un refuge à tous. Elle est le refuge du hérisson, *Petra refugium herinaceis*[3], et elle sert d'asile à la colombe, *columba mea in foraminibus petræ*[4]. »

Le hérisson, tout couvert d'épines, est l'image du pécheur. — Si j'ai péché, Seigneur Jésus, c'est en vous seul que je me réfugierai.

1. 1 Cor., I, 23.—2. In ps. CIII, serm. III, 18.—3. Ps. IX, 10. — 4. Cant., II, 14.

La colombe représente l'âme fidèle. Plus je serai docile à vos commandements, ô mon Dieu, et plus je trouverai mon bonheur et mon repos à me cacher et à m'ensevelir dans les plus profondes cavités de la pierre.

## IX

« Qui pense-t-on que soit le Fils de l'homme ? » dit un jour le divin Sauveur à ses apôtres réunis. Et ils répondirent : « Ceux-ci disent que vous êtes Jean-Baptiste ; ceux-là, Élie ; d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » — « Et vous-mêmes, repartit Jésus, qui pensez-vous que je sois ? »

Alors Pierre, s'avançant et prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Et le Sauveur répondit : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette

pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle [1]. »

« Chose admirable, reprend saint Jérôme, pour avoir confessé la foi de Jésus-Christ, qui est la pierre, Simon mérite de s'appeler *Pierre* [2]. »

« Ce que la vérité souveraine a décidé dans sa sagesse, ajoute saint Léon, demeure désormais immuable, et Pierre, persévérant dans cette solidité de la pierre qu'il a reçue, n'abandonne plus le gouvernement de l'Église [3]. »

Et ailleurs : « Tu es Pierre, dit Jésus-Christ à son apôtre, sans doute je demeure moi-même la pierre inviolable, la pierre angulaire qui unit ; mais toi aussi tu es Pierre, parce que tu deviens fort de ma propre force, et que la puissance qui m'appartient en propre, je te la transmets en participation. C'est maintenant sur ce fondement solide que je construirai mon temple éternel ; et la sublimité de mon Église, dont le faîte doit toucher les cieux, s'élèvera sur cette base de pierre. »

1. Matth., XVI, 18. — 2. Cat. aur. sup. Matth. — 3. Serm. de ann. Ass.

## X

Si l'apôtre choisi par Jésus-Christ est la pierre fondamentale, tous les fidèles qui n'ont avec lui qu'une même foi, sont appelés avec raison, par cet apôtre lui-même, les pierres vivantes qui se superposent pour former l'édifice du Christ, qui est l'Église[1].

Nos temples et nos maisons se construisent avec les pierres, et celles-ci doivent se soutenir, se supporter mutuellement, afin que de leur symétrique union naisse la beauté de l'édifice. « Frappante image, nous dit saint Grégoire, de la charité qui doit unir entre eux les fidèles, pierres vivantes de l'Église du Christ[2]. »

Mais malheur à nous, si, au lieu de répondre à une telle destinée, nous devenons semblables à ces pierres du sanctuaire dont Jérémie disait en pleurant qu'elles se sont dispersées à l'entrée des places

1. I Petr., II, 5. — 2. In Ezech., lib. II, hom. I.

publiques[1]. Les pierres se dispersent lorsqu'elles cessent de tenir à celle qui est la base, lorsqu'elles n'appartiennent plus au fondement immuable dont Jésus-Christ a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Église[2]. »

## XI

O Pierre ! ô fondement sacré ! c'est en vain que la tempête s'élève... Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre vous !...

Hommes de peu de foi, comment pourrions-nous craindre? Le Seigneur se lèvera et ses ennemis seront dissipés. Et lui-même brisera contre la pierre les espérances impies de la fille de Babylone[3].

1. Jerem., IV, 1. — 2. Matth., XVI, 18. — 3. Ps. CXXXVI, 9.

# LES
# PIERRES PRÉCIEUSES

Reflet de la sagesse divine sur nos âmes. — Un même esprit et ses différents dons. — Le rational du grand prêtre et les fondements de la Jérusalem céleste. — Les vertus sacerdotales. — Les patriarches. — Les apôtres. — Les neuf chœurs des anges. — La couronne de Jésus-Christ.

## I

Parmi les objets créés, il en est peu qui soient aussi estimés que les pierres précieuses. Taillées et façonnées par un ouvrier habile, elles projettent, aux rayons du soleil, leurs mille nuances diverses avec une incomparable splendeur. Et ce qui ajoute surtout à leur prix, c'est qu'elles ont une beauté durable. Les brillantes couleurs qu'elles étalent ne passent pas comme celles de la fleur. La rouille ne peut les atteindre et le feu ne les consume pas.

Leur éclat dépend de la lumière qui leur envoie ses rayons, et il ne s'éteint qu'avec elle.

C'est pour cela que dans nos saints livres les pierres précieuses nous sont représentées comme un symbole de la sagesse. « J'ai préféré la sagesse à tous les royaumes du monde, dit Salomon, je l'ai estimée au-dessus des pierres précieuses[1]. » Et de même le Roi-Prophète nous enseigne que l'accomplissement des lois du Seigneur est plus désirable que les pierres précieuses. *Judicia Domini desiderabilia super lapidem pretiosum multum*[2].

Et en effet, comme les pierres précieuses ne brillent qu'en réfléchissant la lumière, ainsi c'est en s'éclairant aux rayons de la sagesse divine que nos âmes deviennent sages. Et de même encore que les divers rayons lumineux produisent, dans telle ou telle pierre, les nuances variées du rubis, du saphir ou de l'émeraude, de même, nous dit l'Apôtre, « c'est le même Esprit divin que nous recevons, et ses dons sont différents. A celui-ci l'Esprit communique la sagesse, à cet autre la science, à un autre le don des prophéties ou des miracles[3]. »

1. Sag., VII, 9. — 2. Ps. XVIII, 11. — 3. 1 Cor., VII, 7.

## II

La sainte Écriture énumère, en deux endroits différents, douze pierres précieuses qu'elle nomme en leur assignant identiquement le même ordre. Ces pierres avaient pour objet d'orner le rational du grand prêtre de la loi mosaïque. Et saint Jean, au livre de l'Apocalypse, nous les représente comme servant de fondement aux murs de la Jérusalem céleste[1].

Saint Jérôme convient qu'il est difficile d'exposer en détail ce que signifie la couleur de chaque pierre, ainsi que l'ordre qui lui est assigné[2].

Nous nous bornerons donc, avec les pieux commentateurs, à une interprétation générale.

Sur le rational du grand prêtre, elles signifiaient les éminentes vertus qui émanent de la divine sagesse et qui devaient briller dans le cœur du pontife.

1. Apoc., XXI, 19 et 20. — 2. Transl. hom. Orig. in Ezech., hom. XIV.

Elles figuraient aussi les hommes qui, animés de l'Esprit de Dieu et unissant l'éclat de la sainteté à la stabilité dans le bien, étaient comme les pierres précieuses employées par le Seigneur pour fonder son édifice spirituel.

Dans l'ancienne loi, les patriarches, pères des douze tribus d'Israël, avaient été les pierres fondamentales du peuple choisi, et aussi leurs noms étaient-ils inscrits sur les douze pierres précieuses du rational d'Aaron.

Toutefois, ces patriarches n'étaient à leur tour qu'une imparfaite image des douze apôtres, qui allaient devenir les pères du peuple chrétien.

Voilà pourquoi le docteur saint Grégoire nous montre Jésus-Christ, le véritable Aaron, le pontife unique de la loi nouvelle, portant sur sa poitrine les noms de ces douze hommes qui, les premiers, ont prêché l'Évangile.

« Mais ces mêmes hommes, ajoute le saint docteur, n'ont-ils pas, par leur vertu et leur parole, affermi l'Église naissante, et dès lors n'est-il pas juste qu'ils soient aussi nommés comme les premiers fondements de la Jérusalem céleste[1]! »

1. Moral., XXVIII, 5.

Les apôtres sont donc figurés à la fois, et par les douze pierres précieuses qui ornent la poitrine du pontife, et par ces mêmes pierres posées à la base des murailles de la Cité sainte.

## III

Ce ne sont pas seulement les fondements de la Jérusalem céleste, mais ses murs et ses tours que l'apôtre saint Jean nous représente construits avec des pierres précieuses[1].

Et, en effet, la Cité du ciel se compose uniquement de la réunion des âmes saintes, toutes pénétrées de la sagesse de Dieu et rayonnantes de sa gloire.

Nous aussi, simples fidèles, nous sommes donc appelés à devenir semblables aux pierres précieuses. « Il ne nous suffit pas d'être des pierres vivantes superposées à Jésus-Christ, soyons encore des pierres précieuses, nous dit saint Am-

1. Apoc., XXI, 17.

broise, et par la pureté de notre doctrine, et par la sainteté de notre vie, et par l'obéissance à la loi de Dieu. C'est ainsi qu'il nous sera donné d'entrer nous-mêmes un jour dans la construction de la Jérusalem céleste[1]. »

O mon Dieu! que mon âme est dépourvue d'éclat et qu'elle est peu digne d'être assimilée aux pierres précieuses; mais c'est vous seul qui, en les taillant et en les façonnant, leur donnez un si beau lustre. Je me remets entre vos mains, Seigneur, faites-moi monter de vertus en vertus, et je m'élèverai de clarté en clarté[2].

## IV

Saint Grégoire, interprétant cette parole du Seigneur au prince des anges déchus : « Vous habitiez un paradis de délices et vos vêtements étaient enrichis de pierreries[3], » remarque que le prophète

1. Com. in Ep. I ad Cor., c. 3.—2. 2 Cor., III, 18.—3. Ezech., XXVIII, 13.

Ézéchiel distingue aussitôt neuf sortes de pierres précieuses qui représentent les neuf chœurs des anges.

« Et pourquoi, ajoute le saint docteur, pourquoi le prince des anges est-il enrichi de ces neuf pierres précieuses, sinon parce qu'il convenait que, pour faire ressortir sa propre splendeur, il fût paré de toute la beauté des esprits bienheureux[1] ? » Aujourd'hui, dépouillé par sa chute de ce précieux vêtement, il sent avec plus d'amertume les profondeurs de sa ruine.

Dieu aime tant nos âmes dans l'état de la grâce, que les neuf chœurs des anges se plaisent à les environner comme d'un vêtement de pierreries ; mais le péché nous dépouille comme le prince des anges déchus. Il nous réduit à la honteuse nudité d'Adam.

## V

Les pierres précieuses ornent la couronne des rois, et qui la mérite mieux que notre bien-aimé

1. Moral., XXXII, 23.

roi Jésus-Christ, Celui dont le Psalmiste a chanté : « Vous avez posé sur sa tête, ô mon Dieu ! une couronne de pierres précieuses [1] ! » Saint Augustin m'apprend que, pendant la vie mortelle du Sauveur, cette couronne n'était autre que ses propres disciples qui l'environnaient de leur foi et de leur amour [2]. Au ciel ce sont les anges et les saints : ils forment tous ensemble sa couronne de gloire.

Seigneur Jésus, exaucez mon désir : faites que je puisse moi-même être un jour au ciel la plus petite pierrerie de votre couronne.

1. Ps. XX, 4. — 2. In ps. XX, 4.

---

# L'OR ET L'ARGENT

L'or et l'argent sont à Dieu. — La cupidité de l'homme. — La pauvreté de Jésus-Christ. — Ce qu'on n'achète pas avec l'or et qui est plus précieux que l'or. — L'aumône. — Les biens spirituels. — L'argent. — Le feu purifie l'or. — L'or le plus pur. — L'Église. — Qu'il faut acheter l'or de Jésus-Christ.

## I

Dieu a orné la surface du sol avec les fraîches parures de la végétation; mais, dans les profondeurs de la terre, sa providence a aussi caché des trésors.

Là sont enfouis les métaux précieux, l'or et l'argent. Et quand le travail de l'homme a su les extraire de la mine, les purifier de toute souillure et les façonner avec art, quand ils sont devenus la monnaie frappée à l'effigie du prince, ils ac-

quièrent une valeur telle, qu'on peut les considérer à bon droit comme la principale représentation de la richesse.

C'est pour cela que le Seigneur lui-même nous adresse cette parole par la bouche du prophète Aggée : « L'or et l'argent m'appartiennent[1] ! »

Sans doute Dieu a voulu dans sa bonté nous laisser la possession de ces métaux, afin que, les échangeant contre les objets nécessaires à la vie, il nous fût plus facile de subvenir à notre existence; mais il prend soin de nous rappeler que l'or et l'argent sont à lui, pour qu'on n'oublie jamais que Dieu seul est le maître souverain de la fortune du monde entier, et que nous sommes simplement ici-bas ses économes et ses dépositaires.

## II

Hélas ! cet avertissement de Dieu est trop souvent méconnu par l'homme. L'or et l'argent de-

1. Agg., II, 9.

viennent l'objet de sa cupidité incessante. « Et la cupidité, dit l'Apôtre, est la racine de tous les maux[1]. »

Saint Augustin remarque très-justement à ce sujet que le Roi-Prophète nous représente les simulacres des nations comme fabriqués avec l'or et l'argent.

« Ce n'est pas, dit-il, que les nations ne se soient également sculpté des idoles avec le bois et avec la pierre, mais, en nommant une matière précieuse et qui est plus chère aux hommes, il a voulu les faire plus sûrement rougir du culte qu'ils lui rendaient[2]. » Malheur à nous si, de ce métal qui est l'œuvre et la propriété de Dieu, nous nous forgeons de nos propres mains une fausse divinité.

L'or est la plus commune divinité des hommes, il exerce sur eux un effroyable empire, et l'auteur de l'Ecclésiastique nous exhorte à ne pas nous traîner à sa suite : « Heureux, dit-il, l'homme qui ne s'en va pas à la suite de l'or. *Beatus homo qui post aurum non abiit*[3]. »

Marcher à la suite de l'or, n'est-ce pas en de-

1. I Tim., VI, 10. — 2. In ps. CXIII, serm. II, 1. — 3. Eccli., XXXI, 8.

venir l'esclave? « Ne soyez pas les esclaves de votre or, reprend saint Augustin, mais les maîtres. Possédez l'or, mais qu'il ne vous possède pas. C'est Dieu qui a fait l'or pour vous servir, et vous pour servir Dieu[1]. »

## III

Jésus-Christ, qui n'est descendu sur la terre que pour guérir tous les maux de notre âme, semble principalement avoir voulu nous prémunir contre l'amour de l'or et de l'argent.

« Ce n'est ni avec l'or ni avec l'argent qu'il nous a rachetés, » dit l'apôtre saint Pierre[2]. Il est né pauvre, il a vécu pauvre, il est mort pauvre. Sa première parole a été : « Heureux les pauvres[3]. » Il a recommandé à ses disciples une absolue pauvreté; mais, en revanche, il leur a donné des grâces qu'on n'achète pas avec l'or, et il leur a départi le pouvoir d'opérer des prodiges qui valent mieux que toutes les richesses.

1. In ps CXXIII, 10. — 2. 1 Petr., I, 18. — 3. Matth., V, 3.

« Je n'ai ni or ni argent, dit l'apôtre Pierre au boiteux qui mendiait aux portes du Temple ; mais ce que je possède, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche [1]. »

« Amassez donc plutôt des trésors pour le ciel, disait le Seigneur à ses disciples, là où le voleur n'approche pas et où le ver ne dévore pas, car, où est votre trésor c'est là aussi qu'est votre cœur [2]. » Seigneur Jésus, que cette parole est douce ! Où peut être mon cœur, sinon près de vous, avec vous, en vous? C'est donc vous qui êtes mon trésor. Malheur à moi si j'allais comparer l'or et l'argent à ce qui est divin. « Qu'y a-t-il pour moi sur la terre, et qu'y aura-t-il pour moi au ciel ? Vous seul, le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité [3]! »

## IV

Mais si l'or et l'argent sont pour nous la source de tant de maux spirituels, remercions le Seigneur

1. Act., III, 6. — 2. Luc., XII, 33 et 34. — 3. Ps. LXXII, 26.

qui en a fait ici-bas le moyen d'exercer la sainte vertu de l'aumône.

Interprétant la parole de Dieu que nous avons déjà citée : L'or et l'argent m'appartiennent, le Seigneur, dit saint Augustin, nous donne une admirable leçon de charité et de miséricorde en nous faisant comprendre que ce qu'il nous ordonne de distribuer aux pauvres lui appartient d'abord à lui-même.

« Et voyez, continue le saint docteur, comme Dieu nous prouve son droit de propriété absolue sur l'or et l'argent. Sa justice, en les répartissant avec une indifférence apparente entre les bons et les méchants, atteint merveilleusement son but à l'égard des uns et à l'égard des autres. Avec l'or et avec l'argent, il sauve les âmes miséricordieuses; avec l'or et avec l'argent, il torture les avares[1]. »

Soyons du nombre des âmes qu'il sauve! Oh! qu'en devenant l'aumône, notre or et notre argent nous enrichiront devant le Seigneur! Transformés par la charité, ils se changeront en une providence bienfaisante qui soulagera toutes les infortunes, et ils seront pour nous le prix du ciel! Avec cet or

1. S. Aug., serm. L de verb. Agg.

et cet argent que le Sauveur appelle la Mammone de l'iniquité, le chrétien se fait de chaque pauvre un ami qui lui ouvre les éternels tabernacles.

## V

Élevons-nous encore, et ne voyons plus dans les métaux précieux qu'un symbole des biens spirituels qui sont la richesse de l'âme.

« La sagesse vaut mieux que l'or le plus pur, nous disent nos livres saints, et on ne peut la lui comparer [1]. »

« Les lèvres d'où s'écoule la science sont comme un vase précieux enrichi d'or [2]. »

« Votre sainte loi, Seigneur, est mille fois préférable à l'or et à l'argent [3]. »

« La grâce de Dieu est très au-dessus de l'argent et de l'or [4]. »

« Le salut de notre âme est meilleur que l'or et l'argent [5]. »

1. Sap., VII, 9. — 2. Eccli., XX, 15. — 3. Ps. CXVIII, 72. — 4. Prov., XXII, 1. — 5. Eccli., III, 15.

« L'or, nous dit saint Grégoire[1], représente l'éclat de la sainteté, et c'est pour cela que le prophète Jérémie, déplorant l'état où le peuple juif est tombé à la suite de ses infidélités, s'écrie : Comment l'or s'est-il obscurci? *Quomodo obscuratum est aurum*[2]? »

« L'or, suivant saint Augustin, signifie la foi, *Aurum fides est*[3]. » C'est cet or, ainsi que l'argent et les pierres précieuses, que nous devons superposer au fondement qui est Jésus-Christ, non le bois, le foin et la paille qui deviennent la proie des flammes.

L'or désigne également la charité. Il est le premier présent déposé par les mages aux pieds de l'enfant Jésus, et l'Église l'interprète ainsi dans son hymne : « La charité offre l'or. *Aurum offert caritas.* »

Enfin, l'or désigne la splendeur de la Jérusalem céleste, suivant cette parole de saint Jean : « La Cité elle-même est d'or pur. *Ipsa civitas aurum mundum*[4]. »

1. Moral., XXXIV, 15.— 2. Jerem., IV, 1.— 3. In ps. XCVI, 7. — 4. Apoc., XXI, 18.

## VI

Bien que plusieurs des textes que nous venons de mentionner semblent confondre dans un même symbole l'or et l'argent, les interprètes font cependant cette distinction que l'or signifie plus généralement l'éclat de la vie chrétienne et de la divine sagesse, tandis que le symbole de l'argent s'applique plutôt à la parole de Dieu ; et les docteurs appuient communément leur interprétation sur ce verset du Psalmiste : « La parole du Seigneur est chaste, elle est comme l'argent éprouvé sept fois. *Eloquia Domini eloquia casta, argentum igne examinatum, purgatum septuplum*[1]. »

Ainsi, après avoir rappelé que le tabernacle de la loi ancienne, qui figurait l'Église, reposait sur des bases d'argent, saint Grégoire considère en elles une image des prédicateurs de l'Évangile. Et « de même, dit-il, que sur ces bases d'argent s'éle-

1. Ps. XI, 7.

vaient les quatre colonnes du tabernacle, de même nos quatre Évangiles s'appuient avec confiance sur l'éloquente parole des docteurs[1]. »

Saint Jérôme commente ainsi à son tour le texte du prophète Aggée : « L'or et l'argent sont à moi, dit le Seigneur. » — « Ne pensez pas que le Prophète ait en vue l'or et l'argent matériels, car non-seulement ces deux métaux, mais tous les autres appartiennent au Dieu créateur. Il s'agit de cet or spirituel qui brille dans le cœur des saints, à la lumière de Dieu, et de cet argent qui n'est autre que la parole des saintes Écritures[2]. »

Et saint Ambroise ajoute cette belle pensée : « C'est nous qui sommes les trésoriers de Dieu, et c'est à nous qu'il appartient d'examiner et d'éprouver le pur argent des livres inspirés, cette véritable monnaie du Seigneur, en ne permettant pas qu'elle soit faussée ou souillée par le mélange des choses terrestres[3]. »

1. Moral., XXVIII, 5. — 2. In Agg., cap. II. — 3. Com., lib. IX, in Ev. Luc., c. 20.

## VII

Quand l'or et l'argent sont extraits de la mine, ils n'ont encore ni beauté ni éclat, il faut que la flamme du creuset les épure. Et de même, si la rouille s'est attachée à ces précieux métaux, c'est également le feu qui les purifie.

Nos saints livres emploient souvent cette figure pour nous montrer que l'or de la vertu et de la sainteté doit passer par l'épreuve du feu, et que si la poussière du monde ou la rouille du temps l'ont souillé, il faut que la flamme de la tribulation et la flamme de l'amour divin lui rendent son premier lustre.

« Le Seigneur, dit le Sage, éprouvera ses saints comme l'or dans la fournaise [1]. »

Et le prophète Malachie nous montre d'avance le Sauveur sous l'image du feu qui fond les métaux, et qui purifiera les enfants de Lévi comme l'or et comme l'argent [2].

1. Sap., III, 6. — 2. Malach., III, 3.

O mon Dieu ! je ne craindrai donc pas l'épreuve, si elle doit me purifier comme l'or. Hélas ! mon or s'est souvent obscurci : la vanité et la dissipation du monde ont terni sa beauté. Brûlez-moi, Seigneur, mais purifiez-moi. Brûlez-moi par le feu de l'épreuve. Purifiez-moi au feu de votre amour.

## VIII

L'Épouse des saints cantiques, parlant à son bien-aimé, s'exprime en ces termes : « Sa tête est de l'or le plus parfait. *Caput ejus aurum optimum*[1]. »

Quel est le bien-aimé de l'Épouse, sinon Jésus-Christ lui-même ?

Nous disions, il n'y a qu'un instant, que l'or symbolise les biens spirituels et célestes.

L'or figure la sagesse, la science, la loi de Dieu, la grâce, le salut, la sainteté, la foi, la charité, la gloire de la Cité sainte.

Mais Jésus-Christ, à tous ces titres, ne mérite-

1. Cant., V, 11.

t-il pas d'être appelé l'or le plus parfait. *Aurum optimum !*

Il est la sagesse éternelle, il est la science des docteurs, il est le législateur divin, il est la source de la grâce, il est le salut de tous les hommes, il est le saint par excellence, il est l'auteur et le consommateur de notre foi, il est la charité elle-même, il est la gloire et la félicité de la Jérusalem céleste. Il est donc l'or le plus parfait. *Aurum optimum.*

Nous ne participons nous-mêmes à ces biens qu'autant que nous sommes les membres du corps mystique dont il est le chef, mais le chef influe sur les membres et les enrichit de sa nature. Réjouissons-nous en songeant que notre divin chef est de l'or le plus pur. *Caput ejus aurum optimum.*

## IX

Le corps mystique du Sauveur, c'est l'Église, et celle-ci n'a d'autre parure que l'or de Jésus-Christ. C'est pour cela qu'elle nous apparaît comme une reine, assise à la droite de son Époux, et vêtue

d'une robe d'or. *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato*[1].

Enfants de l'Église, n'ambitionnons nous-mêmes que l'or de Jésus-Christ. « Je te conseille de m'acheter l'or, disait le Seigneur à une âme, car tu ne sais pas à quel point tu es pauvre, misérable, aveugle et nue[2]. »

O mon Dieu ! n'est-ce point à moi que ce conseil s'adresse !... Je ne négligerai donc rien pour vous acheter votre or, qui est vous-même. Je l'achèterai au prix de mes sacrifices, au prix de mes œuvres et de mes prières. Et quand je l'aurai acquis, je posséderai avec lui tous les trésors de l'âme. « Si Dieu me livre son propre Fils, dit l'Apôtre, ne me donnera-t-il pas avec lui tous ses biens [3]? »

1. Ps. XLIV, 10. — 2. Apoc., III, 18. — 3. Rom., VIII, 32.

# LA SEMENCE

Nul ne récolte que ce qu'il sème. — L'homme est une semence divine. — La moisson est en proportion de la semence. — Les larmes de la semence précèdent la joie de la moisson. — La parole, semence de Dieu. — L'ivraie, semence du démon. — Jésus-Christ est la semence par excellence. — Le peuple chrétien sort de cette semence. — La semence de l'Eucharistie.

## I

Dieu, en créant les plantes, a renfermé en elles la semence qui doit les reproduire chacune suivant son espèce[1].

Cette reproduction des êtres par la semence est l'un des plus merveilleux mystères de la création. Mais elle est en même temps pour nous un symbole et un enseignement.

1. Gen., I, 12.

« Nul ne récolte que ce qu'il a semé [1]. » Cette parole de saint Paul est vraie dans le sens matériel, et Jésus-Christ lui-même nous avertit qu'on ne recueille pas les épines sur les raisins et les ronces sur les figues [2] ; mais elle est également vraie dans le sens spirituel et moral, et la sainte Écriture exprime souvent cette vérité :

« Celui qui sème la douleur, dit Job, récoltera la douleur [3]. »

« Celui qui sème l'iniquité, ajoute Salomon, ne recueillera que des maux. » Et ailleurs : « Celui qui sème la justice sera fidèlement récompensé [4]. »

Dans le même sens, l'apôtre saint Paul dit encore : « Celui qui sème dans la chair récoltera la corruption de la chair. Celui qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle [5]. »

Écoutons saint Ambroise développer cette même vérité. Après avoir admiré dans le brin d'herbe comment cette petite plante, docile à la parole de Dieu, se reproduit invariablement par la vertu de la semence qui est en elle : « Plaise à Dieu, ajoute le saint docteur, que nous sachions imiter cette

1. Galat., VI, 8. — 2. Matth., VII, 16. — 3. Job., IV, 8. — 4. Prov., XX, 8, et XI, 18. — 5. Galat., VI, 8.

herbe, et que notre semence soit identique à la nature qui nous est propre.

« Nous sommes du genre et de la race de Dieu, nous dit saint Paul, citant la parole du poëte païen[1]. Afin donc de nous conformer à cette origine céleste, semons, non pas dans la chair, mais dans l'esprit. Tu n'ignores pas, ô homme, à qui tu dois ressembler, toi que Dieu a créé à son image. Eh quoi! l'herbe reste fidèle à l'espèce qui est la sienne, et tu es infidèle à ta céleste origine! Le grain de froment jeté à la surface du sol ne dégénère pas, et toi tu dégénères! Aucune récolte n'ose mentir à la sincérité de sa semence, et toi tu violes la pureté de ton âme, la vigueur de ton esprit, la chasteté de ton corps[2]. »

Ah! Seigneur, je reconnais devant vous que j'ai été semé en ce monde par vos mains. J'obéirai donc à la loi créatrice, et, avec l'aide de votre sainte grâce, je m'efforcerai de devenir parfait comme vous êtes parfait vous-même, ô Père céleste, vous qui ne m'avez semé sur la terre que pour y reproduire votre image!

1. Act. XXVII, 28. — 2. S. Amb., Hexam., lib. III, cap. 7.

## II

Non-seulement l'homme récolte ce qu'il sème, mais il récolte aussi dans la même proportion qu'il sème.

« Celui qui sème peu, dit l'Apôtre, recueillera peu, et celui qui sème avec abondance recueillera avec abondance[1]. » Cette parole de saint Paul peut s'appliquer à toutes les œuvres du chrétien.

Plus nous ferons pour Dieu, et plus aussi il fera pour nous.

Hélas! quoi que nous fassions, nous aurons semé très-peu... Mais remarquons, avec saint Chrysostome, que « la récolte est toujours plus abondante que la semence. Même ayant peu semé pour Dieu, nous recevrons de sa bonté divine bien plus que nous n'aurons donné[2]. »

« Nous semons quelques pièces de monnaie dans la main du pauvre, nous dit saint Augustin, et nous recueillons la justice qui nous fait amis de

1. 2 Cor., IX, 6.—2. In Ep. II ad Cor., hom. XVIII.

Dieu. La récolte a dépassé la semence. Nous nous imposons un sacrifice léger, nous accomplissons un acte de vertu, et Dieu nous promet une éternité de gloire. La récolte a dépassé la semence[1]. »

Mais il n'en est pas ainsi des œuvres du péché et de celles qui sont faites suivant l'esprit du monde. C'est au monde que s'applique cette parole du prophète Aggée : « Vous avez beaucoup semé et vous avez peu recueilli. *Seminastis multum, intulistis parum*[2]. »

Pour arriver à une apparence de bonheur, pour obtenir ce qu'il appelle la gloire, l'homme du monde s'épuise en efforts. Il use son cœur, son esprit, sa vie, et il ne recueille, le plus souvent, que le désespoir ou l'oubli des hommes. Il jette une abondante semence à tous les vents du ciel, et il meurt les mains vides. *Seminastis multum, intulistis parum.*

## III

Avant de récolter, il faut semer, et David nous

1. Serm. LXI, de verb. Evang. — 2. Agg., I, 6.

avertit « qu'on ne recueille dans la joie, qu'après avoir semé dans les larmes. Ils allaient et ils pleuraient en jetant leurs semences; mais ils reviendront avec joie portant leurs gerbes dans leurs mains[1]. »

« Effectivement, dit saint Augustin, lorsque l'agriculteur s'avance avec sa charrue pour jeter la semence dans son champ, il ne redoute ni la pluie qui tombe, ni le vent froid qui souffle; les rigueurs de la saison ne l'effrayent pas, parce qu'il songe à la moisson. Et nous de même, malgré l'hiver de cette vie mortelle, nous devons semer en pleurant la semence que Dieu aime, celle de notre bonne volonté et de nos œuvres, en pensant aux joies de la moisson[2]. »

« Heureuses larmes, ajoute saint Ambroise, qui, en tombant sur le sillon, font fructifier la semence et accroissent pour l'avenir les espérances de la récolte[3]. »

1. Ps. CXXV, 5 et seq. — 2. S. Aug. in ps. CXXV, 13. — 3. S. Amb., lib. de Pœnit., XXVII.

## IV

« La semence est la parole de Dieu[1]. » — « Cette explication qui nous est donnée par la vérité elle-même, nous dit saint Grégoire, n'a plus besoin d'être commentée par notre esprit débile ; mais Jésus-Christ a voulu de sa propre bouche nous expliquer cette figure, afin de nous initier à l'intelligence de celles dont il n'a pas révélé le sens.

« Quand cette semence divine tombe sur une terre bien préparée, elle rapporte des fruits au centuple.

« Qu'est-ce qu'une parole qui tombe de la bouche des docteurs !... Et cependant elle va suffire pour produire dans nos âmes la science des vérités divines, la pratique des vertus chrétiennes et l'éternel bonheur[2]. »

Mais si Dieu a sa semence qui est sa parole, le démon a aussi la sienne. Et voilà ce que nous fait encore comprendre Jésus-Christ, lorsqu'après nous

1. Luc., VIII, 11. — 2. S. Greg. Mag., in Ezechiel., lib. I, hom. IV, 6.

avoir montré le père de famille, jetant le grain dans son champ, il nous montre l'homme ennemi venant à son tour y répandre l'ivraie[1].

« Toutefois, dit saint Chrysostome, la parabole évangélique nous fait voir que la prédication de l'erreur est postérieure à celle de la vérité : les faux prophètes ne viennent qu'après les prophètes, les faux apôtres qu'après les apôtres, l'antechrist qu'après Jésus-Christ.

« Et remarquons encore, ajoute le même Père, le soin que prend le démon d'imiter Jésus-Christ afin de tromper plus facilement les simples. Il choisit la semence de l'ivraie, parce qu'elle ressemble au bon grain, en sorte que c'est seulement lorsque la moisson a grandi, qu'on distingue le froment de l'ivraie, la semence de Dieu de celle du démon[2]. »

## V

De même que la semence est la parole de Dieu,

1. Matth., XIII. — 2. In Matth., hom. XLVI, al. XLVII.

de même le Verbe fait chair, qui est Jésus-Christ, est la semence par excellence.

Nos saints Livres l'appellent souvent la semence d'Abraham, la semence de David. C'est elle en qui seront bénies toutes les nations. C'est à elle qu'appartient le royaume qui n'aura pas de fin.

« Si Dieu, dit le prophète Isaïe, ne nous eût laissé cette semence, nous fussions devenus comme Sodome et comme Gomorrhe[1]. »

L'apôtre saint Paul cite cette parole du prophète dans son épître aux Romains[2], et en écrivant aux Galates, il l'interprète plus ouvertement lorsqu'il dit : « Les promesses ont été faites à Abraham, non pas à tous ceux de sa race comme s'il s'agissait de plusieurs, mais à un seul de sa race, qui est Jésus-Christ[3]. »

« C'est donc bien lui, dit le vénérable Bède, qui, de la semence des patriarches, a été semé dans les champs de ce monde[4]. »

C'est lui qui cache son humilité sous la figure du grain de sénevé, la plus petite des plantes.

C'est lui qui prédit d'avance sa passion en se comparant au grain de froment, lequel ne rap-

1. Isa., I, 9. — 2. Rom., IX, 29. — 3. Galat., III, 16. — 4. Hom. in Joan., XII.

porte son fruit qu'autant qu'il meurt dans le sillon. — « Il était, dit saint Augustin, le grain qui devait mourir et se multiplier : mourir par l'infidélité des Juifs, se multiplier par la foi des peuples[1]. »

Jésus-Christ est une semence, et, bien que par sa chair il descende d'Adam, d'Abraham et de David, il est néanmoins une semence pure et toute céleste.

« Qui peut faire sortir ce qui est pur d'une semence impure, disait le saint homme Job, sinon vous seul, ô mon Dieu[2] ! »

Saint Grégoire, interprétant cette parole, l'explique de l'incarnation du Sauveur, qui est demeuré pur dans sa chair, parce qu'il a été mis au monde par Marie sans que sa conception ait été souillée d'aucune tache[3].

## VI

Jésus-Christ est une semence pure ; il est aussi

1. In Joan., Ev., cap. XII, tract. LI, 8, 9. — 2. Job., XIV, 4. — 3. S. Greg., Mag., Moral., XI, 52.

une semence féconde : Le peuple chrétien vient d'elle, comme la plante sort de la semence.

Écoutons l'apôtre saint Pierre : « Nous sommes nés de nouveau, dit-il, non d'une semence corruptible, mais d'une semence incorruptible par le Verbe de Dieu[1] ! »

Il y a donc en nous deux hommes : l'un qui naît de la semence corruptible de l'Adam terrestre, l'autre qui renaît de la semence incorruptible de l'Adam céleste, qui est Jésus-Christ. Et notre chair elle-même participe à cette double origine.

En tant qu'elle appartient à la semence corruptible, elle est corruptible elle-même, vile, infirme et animale. En tant qu'elle prend une nouvelle naissance de la semence incorruptible, elle ressuscitera incorruptible, également glorieuse, puissante et spirituelle.

« Notre corps semé dans la corruption, dit saint Paul, ressuscitera incorruptible ; semé sans gloire, il ressuscitera glorieux ; semé infirme et sans vertu, il ressuscitera plein de vigueur ; semé comme un corps animal, il deviendra, par la résurrection, un corps tout spirituel[2]. »

1. 1 Petr., I, 23.— 2. 1 Cor., XV, 42-44.

## VII

O Jésus, ô divine semence, si vous ne m'eussiez été laissé, je serais bientôt devenu semblable à Sodome et à Gomorrhe[1]; mais vous ne cessez de vous répandre en moi, et par l'effusion de votre parole, et surtout dans le sacrement de votre amour. Germez en mon âme, ô divine semence, faites-moi grandir en vous et par vous. Comment ne pas devenir une plante toute céleste, quand la semence est l'Eucharistie !...

1. Isa., I, 9.

---

# LA RACINE

La cognée à la racine de l'arbre. — La racine de l'impie. — La racine du juste. — Les pensées cachées. — La cupidité et la charité. — Jésus-Christ racine de Jessé, racine de l'âme chrétienne. — L'antienne de l'Église : *O radix.*

## I

La semence et la racine ont souvent dans nos saints Livres la même signification symbolique. L'une et l'autre demeurent cachées sous terre, tandis que la plante s'élève au-dessus du sol et paraît aux regards. Mais de plus, la racine soutient l'arbre, et elle est comme le pied qui lui sert de base, suivant l'expression de saint Augustin[1].

C'est également par la racine que l'arbre absorbe les sucs de la terre qui l'alimentent. Si la racine

1. S. Aug. in ps. IX.

est desséchée, l'arbre meurt infailliblement, et si elle a été tranchée par le fer de la cognée, l'arbre tombe sans espoir de se relever jamais.

La sainte Écriture emploie souvent ce symbole pour nous donner d'utiles leçons.

## II

Lorsque le Sauveur est sur le point de commencer sa vie apostolique, son précurseur Jean-Baptiste, pour prémunir le peuple Juif contre l'irrévocable destinée qui l'attend s'il reste sourd à la parole d'un Dieu, l'avertit que la hache est déjà mise à la racine de l'arbre [1]. « A la racine, reprend saint Grégoire, et non aux branches. Car ce ne sont pas seulement les fils des méchants qui seront retranchés comme les branches de l'arbre, mais la génération tout entière, comme l'arbre sans fruit qu'on coupe à la racine pour le jeter au feu [2]. »

Souvent de même la sainte Écriture maudit l'impie jusque dans sa racine. « Comme la flamme

1. Luc., III, 9. — 2. Greg. in hom. XX in Evang.

dévore l'étoupe, dit le prophète Isaïe, qu'ainsi la racine du méchant soit réduite en cendre[1]. » Et le saint homme Job demande au Seigneur que cette même racine se dessèche sous terre, afin qu'au-dessus du sol la moisson soit anéantie[2].

Le même Patriarche dit ailleurs : « J'ai vu l'insensé qui semblait affermi sur de profondes racines, mais j'ai maudit son vain éclat[3]. » — « Effectivement, reprend saint Grégoire, le pécheur paraît affermi quand tout prospère autour de lui, lorsque l'adversité ne l'atteint pas, qu'il prévaut par sa tyrannie, et que ses crimes mêmes concourent à le rendre heureux. A cette vue les âmes faibles s'effrayent, et elles disent avec le Prophète : Mes pieds se sont ébranlés, quand j'ai vu cette paix du pécheur[4]. Mais les âmes plus fortes ne se troublent pas, parce qu'elles savent que cette vaine gloire n'aura qu'un temps, et qu'au jour du jugement de Dieu, la racine même de l'impie sera réduite en cendre[5]. »

1. Isa., V, 24. — 2. Job., XVIII, 16. — 3. *Ibid.*, V, 3. — 4. Ps. LXXII, 2 et 3. — 5. S. Greg., Moral., VI, 6.

## III

Au contraire, la sainte Écriture nous enseigne que « la racine du juste demeurera ferme et qu'elle germera de plus en plus[1]. »

Le saint homme Job observe que, « alors même que la racine de l'arbre aurait vieilli sous la terre, et que son tronc desséché serait mort, dès l'instant qu'elle aura senti l'approche de l'eau, l'arbre se ravivera et se couvrira de branches nouvelles[2]. »

Saint Grégoire applique cette figure au juste qui s'est enraciné dans le bien par la prédication de la parole divine.

« Il est écrit, dit-il, de la racine du juste qu'elle vieillit sous la terre et que son tronc desséché meurt, parce que le juste, au milieu des méchants, devient l'objet de leurs mépris, qu'il est sans force pour leur résister, et que souvent la vie même lui est enlevée avec violence.

« Mais l'Esprit-Saint ajoute, qu'à l'approche et

1. Prov., XII, 12. — 2. Job., XIV, 8 et 9.

au contact de l'eau la racine se ravive, parce que souvent aussi l'exemple des vertus du juste et le souvenir même de sa mort, fécondés par les eaux de la grâce, opèrent de nombreuses conversions, et font revivre èt refleurir la foi chrétienne dans beaucoup d'âmes qui l'avaient perdue [1]. »

## IV

Les racines demeurent cachées au-dessous de la plante qui se produit au dehors. Et saint Grégoire voit en elles la figure des pensées cachées de notre cœur, qui se manifestent par les œuvres. C'est en ce sens qu'il explique cette parole de Job déjà citée : « Que les racines de l'impie se dessèchent, pour que sa moisson soit anéantie [2]. » — « Et en effet, dit le saint docteur, c'est toujours par les pensées criminelles, que l'impie commence à flétrir son cœur. Quand la racine des pensées de notre cœur est desséchée, elle devient un germe de mort pour nos œuvres [3]. »

1. Moral., XIII, 5. — 2. Job., XVIII, 16. — 3. Moral., XIV, 20, et VIII, 48.

Mais la sainte Écriture nous explique clairement elle-même ce qu'elle entend par ces pensées cachées qui sont en nous la racine du mal et la racine du bien.

« La racine de tous nos maux, nous dit saint Paul, est la cupidité[1], et la racine de la sagesse est la crainte du Seigneur[2]. » — « Mais cette crainte elle-même, ajoute le Sage, n'est que le commencement de l'amour : *Timor Dei initium dilectionis*[3]. » La crainte qui aime Dieu, et l'amour qui craint Dieu, voilà la véritable charité. Et c'est en ce sens que saint Augustin a pu dire : « Que la racine du bien qui est en nous est la charité, comme la racine du mal est la cupidité[4]. »

Écoutons le même saint docteur : « La racine peut être considérée comme le pied qui soutient l'arbre. Mais l'âme ne vit pas, comme la plante, dans les espaces des choses corporelles. Elle obéit à l'impulsion de l'amour, qui la pousse incessamment là où elle trouve son bonheur. Si cet amour est criminel, il s'appelle la cupidité ; s'il est pur, il s'appelle la charité. La cupidité est donc la racine

1. I Tim., VI, 10. — 2. Eccli., I, 25. — 3. *Ibid.*, XXV, 16. — 4. In ps. IX, 15.

de nos maux, et la charité la racine de la véritable sagesse[1]. »

La bonne racine est celle qui, suivant le Roi-Prophète, est plantée dans la terre des vivants. Et voici la menace que le Seigneur fait à l'impie : « Il le chassera de son tabernacle, et arrachera sa racine de la terre des vivants[2]. »

Ah! je comprends, Seigneur, que la bonne racine est votre amour, et que celle de l'impie est son criminel attachement aux choses de la terre. Vous arrachez cette racine perverse de la terre des vivants, et vous chassez l'impie loin de votre tabernacle. Que deviendrai-je, Seigneur, si vous agissez ainsi envers moi? Comment vivrai-je loin de vous, loin de la terre des vivants, et loin du tabernacle où l'on apprend à vous aimer? Enracinez-moi, Seigneur, dans votre amour aux pieds du tabernacle eucharistique.

1. S. Aug. in ps. IX, 15.— 2. Ps. LI, 7.

## V

La racine demeure cachée. Et le Verbe divin, dans son incarnation, est aussi pour nous le Dieu caché. *Deus absconditus*[1].

La racine soutient l'arbre, et nous ne vivons que par Jésus-Christ. Faut-il donc être surpris que la sainte Écriture désigne souvent Jésus-Christ par l'emblème de la racine ? Il est appelé la racine de Jessé et de David, d'abord pour signifier son origine suivant la chair, et en second lieu pour exprimer, ajoute saint Thomas, « que s'il est né de ces saints personnages, c'est lui seul cependant qui les soutient et qui les fait vivre par sa grâce[2]. »

Le prophète Isaïe nous représente cette racine comme sortant d'une terre aride[3], « pour marquer, dit saint Jérôme, la virginité de Marie, et il ajoute qu'elle est sans beauté et sans gloire, en vue des ignominies de la passion[4]. » Jésus-Christ

1. Is. XLV, 15.—2. Com. D. Thomæ in Ep. ad Rom., cap. XV. — 3. Is. LIII, 2.— 4. In Is. proph. lib. XIV, cap. 53.

est la racine unique qui supporte et unit ensemble, pour n'en faire qu'une seule, les deux plantes du judaïsme et de la gentilité.

C'est en lui seul que tous les fidèles puisent la vie, et « les rameaux ne sont saints, dit saint Paul, que parce que la racine est sainte [1]. » Mais quelle grande et salutaire leçon nous donne ici le même apôtre, afin de nous tenir vis-à-vis de Jésus-Christ dans une humilité profonde ! « Si vous vous glorifiez, dit-il, c'est vous alors qui portez la racine, et non la racine qui vous porte [2]. »

Loin de moi, ô mon Dieu, cette pensée d'orgueil ! Faible et infirme par moi-même, je ne suis pas la racine et je ne puis devenir une plante agréable à vos yeux qu'autant que vous-même vous me soutiendrez. Je ne chercherai plus mon appui en dehors de vous, ô mon Dieu, soit dans ma nature périssable, soit dans la fragile opinion des hommes. Vous seul, soyez ma racine ! je ne puis vivre que par vous et en vous !

1. Rom., XI, 16. — 2. *Ibid.*, 18.

## VI

Peu de jours avant la fête de la Nativité du Sauveur, l'Église chante cette belle antienne : « O racine de Jessé... Viens pour nous délivrer, viens, et ne tarde pas[1]. »

L'Église exprime ainsi la doctrine que nous exposions tout à l'heure. Si Jésus-Christ est la racine unique, nous ne pouvons vivre de la vie de la grâce, et être délivrés de la mort du péché, qu'autant que cette racine, qui soutient tout, consent à s'implanter dans les profondeurs de notre misère. Quand nous nous sentons ébranlés par les violentes agitations du monde, quand le souffle impur des passions est sur le point de nous arracher du sol où notre enfance chrétienne avait germé, quand la base va manquer au développement de notre vie spirituelle, disons souvent avec l'Église : « O racine de Jessé, viens, et délivre-nous... viens, et ne tarde pas. »

1. Brev. Rom., 19 déc.

# L'ARBRE

## LE BOIS DE L'ARBRE

L'arbre est la figure de l'homme. — Le juste et le pécheur. — La parabole évangélique. — L'arbre demeure du côté où il tombe. — L'arbre élevé. — Zachée. — L'arbre de la science du bien et du mal. — La croix. — Le bois vert et le bois aride. — L'arbre de vie dans l'Église. — L'arbre de vie au tabernacle.

### I

Dieu a donné l'accroissement à la plante. Voici l'arbre qui s'élève ! Son tronc robuste est attaché au sol, mais sa cime se balance dans l'air, et la séve qui le pénètre lui communique la vie. Nous le verrons bientôt pousser au loin ses branches, puis se couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits. Saint Ambroise nous explique pourquoi l'arbre, dans nos saints Livres, est souvent la figure de l'homme : « Il convient, dit-il, de comparer la na-

ture raisonnable à l'arbre dont la vie imite la nôtre, qui aspire au ciel par son sommet, qui nous réjouit par sa beauté, qui étend ses branches comme de longs bras, qui se pare de son feuillage comme d'un vêtement, et qui doit porter des fruits savoureux[1]. »

## II

Suivant que l'arbre est bon ou mauvais, productif ou stérile, l'arbre signifie le juste ou le pécheur.

Le Roi-Prophète compare « l'homme juste et craignant Dieu à l'arbre planté sur le bord des eaux[2]. »

Le prophète Ézéchiel, pour distinguer la conduite de Dieu à l'égard des orgueilleux et des humbles, emploie ce même symbole.

« J'humilierai le bois superbe, dit-il au nom du Seigneur, et j'élèverai celui qui est humble[3]. »

1. S. Amb., Com. in Ev. Luc., lib. II, cap. 3. — 2. Ps. I, 3. — 3. Ezech., XVII, 24.

Mais cette figure se rencontre surtout dans le saint Évangile, qui nous la présente souvent. « L'homme est semblable à un arbre qui se fait connaître par ses fruits : si les fruits sont bons, c'est que l'arbre est bon lui-même ; s'ils sont mauvais, l'arbre est mauvais. Il mérite d'être arraché et jeté au feu [1]. »

Saint Augustin dit expressément à ce sujet que l'arbre désigne l'âme humaine [2] ; et ailleurs, qu'il figure la volonté bonne ou mauvaise, parce que c'est d'elle que procèdent nos œuvres comme les fruits viennent de l'arbre [3].

Oh ! que cette parabole évangélique est pour nous un salutaire enseignement ! Produire des œuvres bonnes, voilà donc notre unique affaire ici-bas. Arbres plantés par la main de Dieu, nous n'avons qu'à rapporter des fruits. Peu importe que l'arbre s'élève majestueusement jusqu'au ciel ou qu'il rampe à la surface de la terre. Bien agir ou agir mal, porter des fruits ou demeurer stérile, c'est pour l'homme toute la question.

1. Matth., III, 16. — 2. S. Aug., de serm. Domini. — 3. S. Aug. de nupt. et concup., lib. II.

## III

De même que la vie de l'arbre est un emblème de la vie humaine, de même la mort nous est figurée par sa chute. Et afin de nous faire comprendre que l'éternelle destinée de l'homme devient irrévocable à sa mort, il est écrit que du côté où l'arbre tombe, il demeure[1]. Hâtons-nous de faire le bien. La hache menaçante du souverain juge est à la racine de chacun de nous ; tels nous tomberons, tels nous serons jugés pour toujours.

## IV

L'arbre s'élève au-dessus de la terre, et si l'homme gravit jusqu'au sommet de cette élévation, il domine aisément la foule qui est à ses pied.

1. Eccle., XI. 3.

Comme Jésus se rendait à Jéricho environné d'une foule nombreuse, Zachée, qui était de petite taille, et que le peuple pressait de toute part, imagina de monter jusqu'à la cime d'un sycomore. De là, il put facilement contempler le Sauveur à son passage. Jésus leva les yeux vers lui, et lui dit : « Zachée, descends en toute hâte, car il faut aujourd'hui que je demeure dans ta maison. » Zachée descendit en effet, et il eut le bonheur de recevoir cet hôte divin [1].

Écoutons le docteur saint Ambroise : « Ce n'est pas sans raison, dit-il, que l'Évangile insiste sur la petite stature de Zachée. Zachée était petit, c'est-à-dire petit par la foi, petit par les mérites. Et, image de la gentilité, il avait un ardent désir de connaître Celui qui était venu parmi les siens et que les siens n'avaient pas reçu. Mais il n'est pas facile de contempler Jésus-Christ, nul ne le voit qui demeure attaché à la terre. Zachée est pressé par la foule, il faut qu'il s'élève au-dessus d'elle, il monte sur le sycomore. Il gravit à la cime de l'arbre pour que l'arbre produise de bons furits. C'est là qu'il voit Jésus et que Jésus l'aperçoit. Car, au

1. Luc., XIX.

milieu des fruits de ces œuvres nouvelles, Zachée a su s'élever par la sublimité de sa foi, de toute la hauteur d'un grand arbre[1]. » Mais après qu'il s'est élevé par la foi, par le désir, par les œuvres, il doit, dit un autre Père, descendre par l'humilité pour arriver jusqu'au Sauveur, et c'est seulement alors que celui-ci le reçoit dans sa maison.

O Jésus ! Comment monterai-je jamais assez haut pour contempler votre face adorable, et comment descendrai-je assez bas pour être à ma place en votre présence? Dirigez-moi vous-même, Seigneur, élevez mon cœur en l'éloignant de toutes les pensées charnelles ; abaissez mon esprit en déprimant ses pensées d'orgueil. Disposez-moi ainsi à vous recevoir dans ma maison.

## V

C'est aux pieds de l'arbre de la science du bien et du mal que s'accomplit la chute de l'homme.

1. S. Amb. com., lib. VIII, in Ev. Luc., cap. 19.

« Cet arbre, dit saint Augustin, n'était pas mauvais en soi, mais il fut appelé l'arbre de la science du bien et du mal, parce que si l'homme venait à en manger, cette transgression et le châtiment qui en serait la suite lui devaient faire comprendre la différence qui existe entre le bien de l'obéissance et le malheur de la rébellion[1]. »

Il était donc aux yeux de nos premiers parents comme la représentation du divin précepte. Adam désobéit, il tombe, et aussitôt, suivant le beau langage de l'Église, « Dieu choisit l'arbre pour payer la dette de l'arbre.

*Ipse lignum tunc notavit*
*Damna ligni ut solveret*[2]. »

Cet arbre est celui de la croix.

Nos saints livres multiplient les figures qui représentent et qui prophétisent le bois sauveur de la croix. C'est de lui qu'il est écrit : « Béni soit le bois par lequel la justice s'opère[3]. »

C'est lui qui, sous la forme de l'Arche, surnage

1. De Gen. ad litter., lib. VIII, 12. — 2. In off. temp. Pass. — 3. Sap., XIV, 7.

au-dessus du déluge et préserve les âmes qui doivent être sauvées.

C'est lui que Moïse jette dans les eaux amères, et dont le seul contact les rend douces.

C'est lui que désignent les Juifs déicides dans cette parole du prophète Jérémie : « Mettons du bois dans son pain, exterminons-le de la terre des vivants [1]. » — « Mettons du bois dans son pain... Attachons son corps à la croix, » reprend saint Jérôme. Jésus-Christ, en effet, a dit de lui-même : « Je suis le pain vivant [2]. »

C'est lui, enfin, dont le divin Législateur a écrit : « Maudit soit celui qui est suspendu au bois [3]. » L'apôtre saint Paul applique expressément cette parole à Jésus-Christ « qui s'est fait, dit-il, malédiction pour nous en mourant sur la croix [4]. »

A la vue de cette croix sainte, nous chanterons donc avec l'Église :

« O croix fidèle! ô arbre noble entre tous les autres! Nulle forêt n'en produit un semblable pour le feuillage, les fleurs et les fruits.

« Courbez vos branches, ô arbre élevé! faites

1. Jer., XI, 19. — 2. Joan., XXXV, 41 et 52. — 3. Gal., XII, 13. — 4. *Ibid.*, 13 et 14.

ployer votre roideur native et que votre tige soit douce, où s'étendront les membres du divin Roi!

« O heureux arbre! entre les bras duquel a été suspendu le prix du monde[1]. »

## VI

Jésus-Christ rapporte à lui-même cette plainte qu'il adressait peu de temps avant de mourir aux saintes femmes de Jérusalem : « Si on a fait ainsi à l'égard du bois vert, que ne fera-t-on pas du bois aride[2]? »

Le Sauveur se compare au bois vert et tous les hommes au bois aride, parce que, dit saint Grégoire, « Il possède seul la féconde puissance de la divinité, tandis que nous-mêmes nous sommes réduits à l'aride infirmité de notre nature[3]. » Si donc la justice divine frappe ainsi le bois vert et fertile, comment agira-t-elle à l'égard du bois desséché et qui ne produit aucun fruit?

Jésus-Christ est le bois toujours vert, l'arbre

1. Off. temp. Pass. — 2. Luc., XXIII, 31. — 3. Moral., XII, 4.

toujours fécond, l'arbre fruitier par excellence, et aussi, dans les saints Cantiques, il est écrit de l'Époux divin, « qu'il ressemble au pommier fécond entre les arbres stériles des forêts[1]. »

## VII

Mais les saints docteurs reconnaissent que Jésus-Christ est également figuré par l'arbre de vie du paradis terrestre.

Cet arbre a été transplanté du premier Éden dans l'Église, et c'est en lui que les hommes puisent la vie et la vie avec abondance.

L'arbre du paradis terrestre devait préserver de la mort nos premiers parents, et Jésus-Christ ne nous dit-il pas, en parlant de son propre corps : « Celui qui mangera ma chair vivra éternellement[2] ? » Et n'est-ce pas encore lui, dont saint Jean a écrit dans son Apocalypse : « Je donnerai au vainqueur de manger de l'arbre de vie dans le paradis de mon Dieu[3] ? »

1. Cant., II, 3. — 2. Joan., LV, 57. — 3. Apoc., II, 7.

O sainte Eucharistie ! O chair vivifiante du Sauveur ! c'est vous qui êtes le véritable arbre de la vie, planté au tabernacle qui est le paradis terrestre de l'Église. Nos premiers pères avaient reçu la défense de goûter à l'arbre de vie, et le Seigneur, au contraire, nous laissant approcher de l'arbre eucharistique, dit à chacun de nous : Prenez et mangez. *Accipite et manducate.* Divine Eucharistie, je me nourrirai donc de vous ici-bas : fortifié par vous, je lutterai plus facilement contre le monde, le démon et moi-même, et si j'ai le bonheur de vaincre, c'est vous encore, arbre de vie, ô pain des anges ! qui serez mon aliment dans le paradis de mon Dieu.

---

# LES BRANCHES

Filiation matérielle. — Postérité spirituelle. — Réprobation des juifs et vocation des gentils. — L'union avec Jésus-Christ. — La grâce. — Les branches jetées sous les pieds de Jésus-Christ.

## I

Les branches s'échappent du tronc et elles s'étendent au loin comme pour le prolonger. C'est d'elles que naîtront tour à tour les feuilles, les fleurs et les fruits ; mais elles n'ont elles-mêmes de fécondité et de vie, qu'autant que l'arbre est sain et la racine vigoureuse : telle racine, tel arbre et telles branches. Le livre de l'Ecclésiastique se sert de cette image pour nous rendre plus sensible l'influence de la conduite des parents sur l'avenir de leur postérité.

« Les petits-fils des impies, dit-il, ne multiplieront pas leurs branches[1]. » L'auteur sacré ajoute en un sens opposé: « La racine de la sagesse, qui est la crainte de Dieu, poussera des branches qui auront une longue vie. »

## II

Les paroles que nous venons de citer peuvent s'entendre de la filiation matérielle, mais plus habituellement, dans le langage de nos livres saints, les branches sont la figure de la postérité spirituelle.

Ainsi, la divine sagesse parlant d'elle-même, après s'être comparée au cèdre qui s'élève sur le Liban, s'exprime en ces termes : « J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, mes branches d'honneur et de gloire[2]. »

Saint Ambroise va nous expliquer ce qu'il faut entendre par ces branches. Interprétant la parabole évangélique où il est écrit que les oiseaux du

1. Eccli., XL, 15. — 2. Eccli., XXIV, 22.

ciel viennent se reposer sur les branches de l'arbre. « Cet arbre, nous dit le saint docteur, c'est l'éternelle sagesse. Sur lui et sur ses branches se reposent les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les puissances célestes, les anges et tous ceux qui par leurs œuvres saintes prennent leur vol vers les cieux. Les branches aussi bien que l'arbre leur servent d'asile, car le suc de l'arbre se prolonge en elles. Mais que sont-elles elles-mêmes? « C'est Pierre, c'est Paul, ce sont tous les hommes apostoliques dans le sein desquels nous nous réfugions, nous qui étions loin et qui par eux sommes devenus proches. Échappant comme le passereau au filet du chasseur, nous avons trouvé une demeure paisible sur les branches de la divine sagesse [1]. »

## III

Saint Paul a employé la comparaison des branches pour expliquer aux premiers fidèles la doctrine de la réprobation des Juifs et de la vocation des Gentils.

1. S. Amb. in Ev. Luc., VII. 13.

Il considère les Juifs réprouvés comme des branches rompues qui appartenaient primitivement à une race sainte, celle des premiers patriarches ; et il représente ensuite les Gentils comme les rejetons d'un olivier sauvage greffé sur un bon arbre, et qui recevront désormais le suc fécondant de sa racine.

Puis se servant de la même figure, l'Apôtre donne aux fidèles deux importantes leçons, que nous ne saurions trop méditer nous-mêmes.

Il les exhorte à ne pas se glorifier, parce que, n'étant que des rejetons greffés, ils doivent tout à la racine qui les soutient et les fait vivre[1]. Il ajoute que si les premières branches naturelles ont été brisées à cause de leur infidélité, ils doivent eux-mêmes se tenir fermes dans la foi ; car Dieu qui n'a point épargné les premières branches les épargnerait moins encore, eux qui ne sont que des rejetons sauvages[2].

1. Rom., XI, 18. — 2. *Ibid.*, 21.

## IV

Jésus-Christ a voulu choisir ce même symbole pour nous montrer combien il nous importe de demeurer unis à lui.

« Je suis la vigne, dit-il, et vous êtes les branches. De même que les branches ne peuvent rapporter aucun fruit par elles-mêmes, si elles ne tiennent à la vigne ; ainsi, vous ne le pouvez qu'autant que vous demeurerez en moi. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté au feu : comme la branche il se desséchera et brûlera[1]. »

En effet, reprend saint Augustin : « Les branches tiennent à la vigne, sans que pour cela elles lui rapportent rien, et c'est de la vigne, au contraire, qu'elles reçoivent la fécondité et la vie. Grande instruction pour nous, au sujet de la grâce de Dieu. Il est des hommes qui se complaisent en eux-mêmes, et prétendent n'avoir pas besoin du secours de Dieu pour bien faire.

1. Joan., XV, 5.

« C'est à Dieu, disent-ils, que nous devons d'être hommes, c'est à nous que nous devons d'être justes. La vérité divine les contredit et leur répond : La branche ne peut porter aucun fruit d'elle-même, si elle ne demeure attachée à la vigne.

« Mais de plus, afin de nous faire comprendre que sans la grâce nous ne pouvons vivre, et que la mort seule est en notre pouvoir, c'est expressément aux branches de la vigne que le Sauveur nous compare. Celles-ci, en effet, plus elles sont en honneur lorsqu'elles demeurent unies au cep, plus elles sont méprisables aussitôt qu'elles s'en détachent, en sorte que Dieu lui-même remarque, par la bouche du prophète Ezéchiel, que séparées de la vigne, elles ne servent plus à rien entre les mains de l'artisan [1]. Que la branche de la vigne choisisse donc, continue le même docteur : ou qu'elle demeure unie au cep, ou qu'elle soit jetée dans le feu. *Unum de duobus palmiti congruit : aut vitis, aut ignis.* Si elle n'appartient plus à la vigne, c'est au feu qu'elle appartient. Pour éviter le feu, qu'elle s'attache à la vigne [2]. »

1. Ezech., XV, 2. — 2. S. Aug. Tract. LXXXI in Joan.

## V

Lorsque Jésus fit son entrée à Jérusalem, nous lisons dans l'Évangile que la foule se précipita au-devant de lui, et plusieurs coupaient les branches des arbres et les jetaient sous ses pieds[1].

Parmi les interprétations des docteurs, il en est une à laquelle je m'arrête, parce qu'elle va me devenir un très-profitable enseignement.

Saint Ambroise considère les rameaux qu'on enlève aux arbres et qu'on jette sur la route où passe Jésus-Christ, comme figurant les dépouilles de la vaine gloire des gentils que Jésus-Christ foule sous ses pieds[2].

O Jésus ! vous entrez souvent dans mon âme, comme autrefois à Jérusalem ; mais je ne sais jamais décorer le chemin qui vous conduit vers moi. La parure de branchages que vous me de-

1. Matth., XXI, 8. — 2. Amb., com., lib. IX, in Ev. Luc., cap. XIX.

mandez, c'est le sacrifice des vanités de ma vie. Seigneur, tranchez vous-même ces branches que j'aimerai à jeter devant vos pas. Ornez vos voies avec tout ce que je vous offre, avec tout ce que je vous abandonne, et disposez ainsi mon âme à vous recevoir triomphalement.

---

# LES FEUILLES

L'espérance du printemps. — Les vertus morales sans la foi. — Les paroles. — Paroles de Dieu. — Paroles de l'homme. — Fragilité de la vie. — La chute des feuilles. — L'ombre dangereuse. — La bonne ombre. — La foi. — La chair de Jésus-Christ. — L'ombre du tabernacle.

## I

Quand l'hiver est passé, les arbres commencent à se couvrir de feuillage. Les feuilles sont leur première parure et les premiers efforts du printemps. Elles annoncent les fleurs et les fruits. Mais il ne faut pas que cette espérance soit déçue. Les feuilles ne suffisent pas à l'arbre, et Jésus-Christ rencontrant sur la route un figuier qui ne lui présente que des feuilles alors qu'il lui demande des fruits,

maudit cet arbre et le condamne à demeurer stérile[1].

## II

Saint Ambroise compare les feuilles aux vertus morales dépourvues de la foi, qui est le fruit le plus précieux de l'âme. « Ces vertus ont comme les feuilles vertes une apparence d'éclat, mais toutes seules elles ne servent à rien. Les vertus sans la foi ne sont que des feuilles. *Virtutes sine fide folia sunt*[2]. Combien parmi les gentils possèdent la miséricorde, la sobriété ; combien parmi les juifs la chasteté, l'assiduité à lire les saintes lectures ! Ces vertus sont des feuilles sans fruit, parce que la foi leur manque. Elles sont à la merci de tous les vents n'ayant aucune base solide. Voilà les feuilles que le Sauveur a trouvées dans le figuier stérile.

« Toutefois, ajoute le saint docteur, ce sont les feuilles qui protégent les fruits contre les ardeurs

1. Marc., XI, 14. — 2. Enarr. in ps. I David.

du soleil et contre le froid. Ainsi une vie droite et honnête garde et conserve la foi chrétienne. Une vie coupable la met en péril. Que les feuilles ne soient pas sans fruits, mais que les fruits ne soient pas sans leur abri de feuillage[1]. »

## III

Dans la pensée des saints docteurs, de même que les fruits signifient les œuvres, de même les feuilles représentent les paroles.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, nous montre l'arbre de vie planté au milieu de la Jérusalem céleste, « et ses feuilles, nous dit-il, sont destinées à guérir les nations[2]. » L'arbre de vie est Jésus-Christ même, ses feuilles sont sa parole qui guérit en effet toutes les âmes.

Saint Augustin exprime la même pensée, lorsque, appliquant au divin Sauveur cette autre comparaison empruntée au Psalmiste : « Il sera sem-

1. Enarr. in Ps. I David. — 2. Apoc., XXII, 2.

blable à l'arbre planté sur le bord des eaux, et ses feuilles ne tomberont pas, » — « elles ne tomberont pas, reprend le saint docteur, car la parole de Dieu demeure éternellement [1]. »

Mais il n'en est pas ainsi de ces feuilles périssables qui ne représentent que les paroles humaines. « Celles-ci, nous dit saint Ambroise, figurent la vaine jactance et l'inutile loquacité des hommes, qui parlent beaucoup et n'agissent pas. Les peuples se laissent tromper à leurs discours. On espère en eux, et c'est une espérance qui ne se réalise jamais [2]. »

Ces feuilles, suivant le même Père, ne sont plus alors qu'une parure de mensonge, « et peut-être est-ce pour cette raison, ajoute-t-il, que nos premiers parents, après la chute, couvrirent leur nudité sous un habit de feuillage [3]. »

## IV

La fraîche verdure des feuilles est un des char-

1. In ps. 1, 3. — 2. Com., lib. XII, in Ev. Luc., cap. 13. — 3. Com. lib. X, in Ev. Luc., cap. 22.

mes de la nature, mais cette fraîcheur passe vite, les feuilles se dessèchent, et c'est pour cela que la sainte Écriture nous les présente comme un nouveau symbole de notre infirmité.

« Toute chair, dit-elle, vieillit comme la feuille qui a verdi sur l'arbre[1]. » Quand le soleil a brûlé les feuilles et lorsque le vent les ébranle, elles tombent..... La chute des feuilles est l'image dont se sert le prophète Isaïe pour exprimer la chute des pécheurs, sous l'impulsion de la colère de Dieu. « Tous, dit-il, nous sommes devenus impies, et tous nous sommes tombés comme la feuille[2]. »

Hélas ! rien de plus fragile qu'une feuille, puisque le moindre vent la soulève et l'emporte. Aussi le saint homme Job se compare-t-il à elle dans son adversité, adressant cette plainte au Seigeur : « Eh quoi ! vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte[3]. » — « L'homme, ajoute saint Grégoire, est en effet comme une feuille qui au Paradis est tombée de l'arbre, une feuille qu'agitent toutes les tentations et que soulèvent tous les désirs. La colère, l'amour des plaisirs, l'avarice, l'orgueil l'ébranlent tour à

1. Eccli., XIV, 18. — 2. Is., LXIV, 6. — 3. Job., XIII, 25.

tour. Il lui manque le poids de la vertu pour résister à tous ces souffles. »

Combien de fois moi-même ne me suis-je pas trouvé semblable à cette feuille, et combien de fois peut-être n'ai-je pas reproché au Seigneur sa sévérité envers moi! Mais Dieu ne permettra jamais que je sois tenté au-dessus de mes forces. Comme il compte les cheveux de ma tête, il compte aussi les feuilles de l'arbre. O Dieu! cette feuille si frêle tombera bien vite si votre justice l'ébranle : soutenez plutôt sa faiblesse avec l'appui de votre miséricorde.

## V

Le vert feuillage de l'arbre étend autour de lui une ombre épaisse qui, en nous abritant contre les ardeurs du soleil, nous invite au repos. Et trop souvent, hélas! le repos nous amène aux criminels plaisirs.

C'est sous l'ombrage de l'arbre touffu que le prophète Jérémie nous montre l'infidèle Jéru-

salem se prostituant aux idoles impures, après avoir brisé le joug et avoir dit : « Je ne servirai pas[1]. » — « Et en effet, ajoute saint Jérôme, lorsque l'âme infidèle abandonne le service de Dieu, elle se livre aisément aux voluptés charnelles[2]. »

## VI

Mais s'il y a une ombre périlleuse où l'âme s'endort dans l'oubli de ses devoirs, vous-même, ô mon Dieu, ne nous prévenez-vous pas que vous nous servirez d'ombre dans les ardentes chaleurs de l'été? *Umbraculum ab æstu*[3]. Et n'est-ce pas cette ombre divine où se reposait l'épouse des Cantiques, lorsqu'elle disait : « Je me suis assise à l'ombre de celui que j'ai aimé[4]? »

« Oh ! que l'épouse a donc raison, dit ici saint Bernard, d'aimer à s'asseoir à cette ombre, puisque c'est celle de Jésus-Christ même. Elle seule

1. Jer., II, 20, et III, 6. — 2. Com. in Jer. Prophet., lib. I. cap. 3. — 3. Is., XXV, 4. — 4. Cant., II, 3.

la rafraîchira contre l'ardeur des passions coupables. Elle seule lui fera goûter les délices de la vertu.

« L'ombre de Jésus-Christ, ajoute le saint docteur, est d'abord la foi que nous avons en lui, car nous demeurons dans l'ombre, tant que nous marchons dans la foi. Mais cette ombre est aussi la chair même du Sauveur, et cette chair ne devient-elle pas pour moi comme un doux ombrage, lorsque je me nourris d'elle dans le divin mystère[1] ? »

O parole pleine de charmes, et combien j'aime à la recueillir, en présence de vos tabernacles !...

Déjà, être à vos pieds, Seigneur, vous adorer et vous prier, n'est-ce pas l'ombre, n'est-ce pas la paix, n'est-ce pas un calme infini pour mon âme ? Mais recevoir votre chair sacrée et m'abriter à l'ombre de vos ailes, c'est plus encore, Seigneur, c'est le repos avec les délices dont vous savez combler ceux qui sont tout à vous.

1. In Cant., XLVIII.

# LES FLEURS

Beauté et fragilité de la fleur.—Les fleurs du jardin de l'Église.— Fleurs et fruits. — Jésus la fleur du champ.

## I

Dieu qui a fait la nature si belle semble cependant avoir réservé pour les fleurs ses plus riches trésors de beauté. Quel éclat! quelle élégance! quelle variété de formes et de couleurs! Mais en même temps Dieu a voulu que la plus belle de ses créatures fût aussi la plus frêle.

Grave enseignement caché sous un charmant symbole! Pour nous avertir que tout passe, Dieu a semé des fleurs sous nos pieds.

Il est dit au livre de Job : « L'homme naît comme la fleur, il est vite foulé aux pieds[1]. »

1. Job., XIV, 2.

« Et en effet, ajoute saint Grégoire, il brille un moment dans sa chair, et il est foulé aux pieds lorsque la mort le réduit en pourriture[1]. » Le Roi-Prophète tient le même langage : « L'homme fleurit comme la fleur des champs[2]. »

« On peut comparer à la fleur toute splendeur humaine, reprend saint Augustin, richesse, puissance, honneur, beauté. Une maison, une famille entière s'épanouit comme la fleur. Combien dure cet éclat? Beaucoup d'années, dites-vous. Ce temps vous semble long, et il est court devant Dieu. L'éclat de l'homme passe comme la fleur du foin[3]. »

## II

Oui, les fleurs de nos champs ne durent qu'un jour, mais élevons-nous en contemplant celles qui, suivant le langage de l'Église, ont une éternelle floraison. « Le juste, dit-elle, fleurira éternellement devant le Seigneur[4]. »

1. Moral., XII, 50. — 2. Ps. CII, 15. — 3. In ps. CII, 22. — 4. In. off. Conf. non Pont.

Ces fleurs naissent dans le jardin de l'Église, sous les rayons du soleil divin qui est Jésus-Christ, et rafraîchies par les rosées de la prédication divine et de la grâce.

C'est d'elles que l'épo u des saints Cantiques a pu dire : « Les fleurs ont apparu sur notre terre[1], » et c'est d'elles qu'il est écrit : « Fleurissez, ô fleurs, répandez votre parfum, poussez vos branches de grâce, et chantez vos cantiques au Seigneur, pour le bénir dans ses ouvrages[2]. »

Saint Ambroise va nous expliquer ce qu'il faut entendre par ces fleurs :

« Les arbres du jardin fermé de l'Église, nous dit-il, sont féconds en vertus de toute sorte. Là fleurissent ensemble la chasteté, la piété, le saint amour du silence. Là les violettes des confesseurs, les lis des vierges et les roses des martyrs[3]. »

Ainsi les fleurs symbolisent à la fois et les vertus chrétiennes et les âmes saintes elles-mêmes, qui se parent de ces vertus.

Saint Ambroise[4] voit encore dans les anges

1. Cant., II, 12. — 2. Eccli., XXXIX, 19. — 3. Com., lib. VI in Ev. Luc., cap. 12. — 4. *Ibid.*

comme autant de fleurs du ciel, car les couleurs brillantes de la fleur lui rappellent la beauté et la gloire des esprits bienheureux.

Les fleurs qui ornent un parterre s'y épanouissent en mille nuances diverses et « il en est ainsi, dit saint Grégoire, de celles qui naissent sur toute la surface de l'Église ; car chaque vertu a sa beauté propre, et les saints comme les anges diffèrent en clarté. Cependant toutes ces fleurs ont un même éclat céleste, et elles n'ont toutes qu'un même parfum. Elles répandent ensemble la bonne odeur de Jésus-Christ [1]. »

## III

Nous ne pouvons nommer les fleurs sans les fruits, car la sainte Écriture se plaît à unir souvent ces deux symboles.

Dans l'ordre de la nature, il y a des fleurs qui ne semblent créées que pour le plaisir des yeux et auxquelles on ne demande aucun fruit ; dans l'or-

1. Hom. in Ezech., lib. I, hom. 6.

dre de la grâce, c'est toujours le fruit qu'on cherche et qu'on aime dans la fleur. Nulle vertu chrétienne, en effet, nulle sainteté ne peut demeurer inactive, elle doit produire des œuvres saintes, et c'est pour cela que l'Époux des Cantiques tient ce langage à l'Épouse : « Voyons si les fleurs enfanteront leurs fruits. *Videamus si flores fructus parturient*[1]. »

Bien plus, ces fleurs de l'Église sont tellement fécondes que l'Esprit-Saint les prend déjà pour des fruits : « Mes fleurs sont des fruits, dit-il. *Flores mei fructus*[2]. »

Fleurs et fruits, vertus aimables, âmes saintes et angéliques, œuvres sublimes que la religion inspire, c'est vous qui êtes la gloire et l'ornement de l'Église.

C'est sur vous qu'elle s'appuie, c'est avec vous qu'elle se console, attendant sa parfaite union avec Jésus-Christ dans le ciel; et telle est, suivant saint Bernard[3], l'explication de cette parole de l'Épouse dans les saints Cantiques : « Soutenez-moi sur les fleurs et affermissez-moi avec les fruits, parce que je languis d'amour[4]. »

1. Cant., VII, 12.—2. Eccli., XXIV, 23.—3. In Cant., serm. LI. — 4. Cant., II, 5.

Ainsi que l'Église, chaque âme chrétienne doit avoir ses fleurs et ses fruits, c'est-à-dire des vertus qui produisent des œuvres!...

O mon Dieu, que mon sol est aride! Je me souviens cependant qu'aux premières années de mon enfance, des fleurs y avaient apparu : la candeur, la simplicité, la foi naïve, la piété que j'avais reçue de ma mère. Mais le souffle des tentations les a bientôt flétries, et elles sont demeurées stériles.

O mon Dieu! faites refleurir mon âme, et que ce soit pour porter des fruits.

## IV

L'Époux divin dit en parlant de lui-même : « Je suis la fleur du champ. *Ego flos campi*[1]. »

Jésus est en effet la fleur par excellence. C'est ainsi que le prophète Isaïe l'avait annoncé au monde : « Une tige naîtra de la racine de Jessé, et de cette racine une fleur[2]. »

1. Cant., II, 1. — 2. Is., XI, 1.

« Tous les commentateurs chrétiens, dit saint Jérôme, sont unanimes pour enseigner que la tige qui sort de la racine de Jessé est Marie, et que la fleur qui naît de la tige est Jésus-Christ[1]. » Sur cette fleur se repose la plénitude des dons de l'Esprit-Saint, parce que c'est en lui qu'habite la plénitude de la Divinité.

Jésus-Christ est une fleur divine, car il est la splendeur de son Père.

« Il est la fleur du champ. *Ego flos campi*[2]. » Saint Bernard remarque qu'il y a cette différence entre la fleur des jardins et celle des champs, que la première a besoin de l'art et de la culture des hommes, tandis que les champs produisent naturellement et d'eux-mêmes les fleurs qui les décorent.

« Voulez-vous savoir, continue ce docteur, quel est ce champ que la charrue n'a pas sillonné, que le hoyau n'a pas bêché, que le fumier n'a pas engraissé, et qui s'embellit d'une si noble fleur?

« Le patriarche Isaac vous l'apprend : Voici, dit-il bénissant Jacob, voici que l'odeur de mon fils est semblable à un champ fertile que le Sei-

1. In Isa., lib. IV. — 2. Cant. II, 1.

gneur a béni[1]. La fleur du champ ne s'était pas encore parée de sa beauté, et déjà elle jetait son parfum[2]. »

Jésus-Christ est la fleur du champ, car il sort, sans culture, du champ béni par le Seigneur, tandis que les âmes saintes qui ont besoin de la culture de la grâce sont appelées les fleurs des jardins.

« Ou plutôt, reprend saint Ambroise, c'est Jésus-Christ seul qui fleurit en nous. *Floret Christus in nobis*[3]. » C'est son parfum que répandent les saints, c'est sa beauté qui embellit les anges.

## V

O Jésus ! ô fleur divine ! de toutes parts je respire vos parfums. Je les respire dans votre sainte parole que j'écoute, dans vos sacrements que je reçois, dans vos souffrances que je médite ; je les

1. Gen., XXVII, 27. — 2. In Cant., serm. XLVII. — 3. Amb., Com., lib. I, in Ev. Luc., cap. I.

respire dans la pureté de votre Mère, dans les vertus de vos saints, dans les œuvres de votre Église. Entraînez-moi, ô fleur divine, à l'odeur de vos parfums, et je courrai avec amour dans la voie de vos commandements. *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum* [3].

1. Cant., I, 3.

# LE LIS

La fleur que Jésus-Christ a nommée. — Beauté du lis. — Abandon à la Providence. — Gloire des élus au jour de la résurrection. — La pureté. — Jésus-Christ, le lis par excellence. — Les âmes saintes. — L'Église. — Marie. — Jésus se nourrit parmi les lis. — Marie et Marthe. — L'Eucharistie.

## I

Le lis est, parmi les fleurs, celle que la sainte Écriture préfère.

Elle place souvent, sous nos yeux, ce pur et brillant symbole, et Jésus-Christ lui-même ne dédaigne pas de nous le citer comme exemple dans le saint Évangile.

« Considérez les lis des champs [1], » nous dit-il. Saint Ambroise les contemple, et il s'écrie :

1. Matth., VI, 28.

« Quelle éclatante blancheur dans la corolle du lis! Cette fleur s'élève sur sa tige droite, environnée de feuillage, exprimant à son sommet la forme d'une coupe, et recélant dans son calice l'or pur qu'elle semble ne cacher qu'afin de le préserver de toute injure. Quand vous avez brisé un lis, vainement essayerez-vous de le reproduire, nulle main d'artiste ne sera assez habile pour accomplir cette œuvre, nul ne saura suffisamment imiter la nature pour refaire à nouveau la belle fleur dont le Seigneur a dit : « Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme un lis[1]. »

Puis, reprenant l'enseignement que Jésus-Christ nous donne à ce propos dans le saint Évangile : « Il choisit l'exemple d'une fleur, continue le même Père, l'exemple d'un être sans raison que Dieu se plaît à vêtir et à parer magnifiquement, afin de nous mieux faire comprendre que la créature raisonnable qui est l'homme, pourra, sans présomption, espérer autant qu'une fleur de sa bonté infinie[2]. »

1. Luc., XII, 27. Amb., Hexam., lib. III, cap. 8. — 2. Com., lib. VII, in Ev. Luc., cap. 12.

## II

Mais si les lis nous enseignent à nous confier ici-bas à la Providence divine, saint Ambroise nous montre encore qu'ils nous révèlent, par une brillante image, une partie des splendeurs que Dieu réserve à ses élus au jour de la résurrection de la chair.

« Le monde nous adresse souvent cette question : Comment les morts ressusciteront-ils? De quel corps seront-ils vêtus?

« Jésus-Christ compare le lis à Salomon revêtu de toute sa gloire, et c'est au lis qu'il donne la préférence.

« Si les lis dépassent en beauté tout l'éclat de la gloire humaine, comment une miséricorde semblable ne serait-elle pas faite aux élus, eux dont le Seigneur a dit : « Qu'ils seraient pareils aux anges du ciel[1]! »

1. Marc. XII, 25. Ambr., *ibid.*

## III

Ce qui distingue le lis, c'est sa blancheur immaculée, aussi est-il le symbole de la plus belle vertu chrétienne, le symbole de la pureté. « O vierge de Jésus-Christ! dit ici le pieux auteur de *la Vigne mystique*, vois comme ta fleur l'emporte sur toutes les autres, elle que le Seigneur a nommée entre toutes et qu'il a environnée d'une grâce singulière [1]. »

Nous avons déjà observé que les fleurs sont habituellement l'emblème des vertus chrétiennes, mais nulle vertu n'est vraiment parfaite, si elle ne s'embellit de la pureté.

Et c'est à cause de cela que l'auteur de l'Ecclésiastique, s'adressant à toutes ces fleurs célestes, s'exprime ainsi : « O fleurs! fleurissez comme le lis [2]. »

N'est-ce pas la même pensée que saint Bernard

1. S. Bern., Vit. Myst. Tract. de Pass. Dom., cap. XXVII. — 2. Eccli., XXXIX, 19.

exprime en ces termes : « Autant de vertus, autant de lis. *Quot virtutes, tot lilia.* »

## IV

Le lis de la pureté !... Nous aimons à le contempler d'abord en celui qui est la pureté même et la candeur de l'éternelle lumière.....

Jésus ne se contente pas de s'appeler *la fleur du champ*, il ajoute : « Je suis le lis de la vallée. » *Ego flos campi et lilium convallium*[1].

C'est ce lis divin que nous fait considérer saint Bernard. « Voyez du milieu de la fleur s'élever comme autant de sceptres d'or qu'environne la fleur elle-même. Celle-ci est d'une blancheur sans égale et disposée en forme de couronne. Ne reconnaissez-vous pas l'or de la divinité du Sauveur, avec la couronne de pureté qui convient à sa nature humaine ? C'est Jésus-Christ portant le diadème dont sa mère l'a couronné[2]. »

Jésus-Christ est un lis !...

1. Cant., II, 1. — 2. In Cant., serm. XLVII.

Saint Bernard développe encore cette pensée : « En lui, et autour de lui, tout est lis, et c'est pour cela qu'il prend lui-même ce nom : sa conception et sa naissance, sa vie, ses miracles, sa parole, sa mort, sa résurrection, son ascension, rien qui ne rappelle en lui la blancheur et le parfum des lis. La virginité de sa mère, l'innocence de sa vie, la pureté de son cœur, la droiture de sa parole... autant de lis dont les hommes ont pu contempler l'éclatante blancheur.

« Et pour nous qui n'avons pas vu Jésus-Christ de nos propres yeux, les mystères de sa vie et de sa mort nous ont, du moins, laissé le parfum des lis, celui de la foi, qui nous réjouit et nous console [1].»

## V

Jésus-Christ est semblable au lis, et on ne peut être aimé de lui, si on ne participe à la nature des

1. In Cant., serm. XLVII.

lis. « Comme le lis entre les épines, nous dit-il, ainsi est celle que j'aime parmi les filles de Sion [1]. »

L'âme sainte est un lis, mais un lis entouré d'épines.

« Et en effet, reprend saint Bernard, quelle est l'âme unie à une chair mortelle qui ne demeure au milieu des épines, qui n'ait à souffrir les peines, les tentations et l'aiguillon des souffrances? Et, dès lors, quelle vigilance devra être celle du lis? La moindre épine le blesse! O lis! ô blanche fleur tendre et délicate entre toutes, prends garde, le monde est rempli d'épines [2]! »

## VI

Mais l'Épouse et la Bien-aimée de Jésus-Christ, c'est, avant tout l'Église. « Et aussi, est-il juste, nous dit à son tour saint Ambroise, de comparer l'Église à un lis.

« Les vertus sublimes et les œuvres parfaites des saints l'environnent d'un éclat pur, semblable à

1. Cant., II, 2. — 2. In Cant., serm. XLVIII.

celui de cette fleur. Et les épines l'entourent de toutes parts, circonvenue qu'elle est, et par les doctrines de l'hérésie et par les sollicitudes inséparables du siècle qu'elle traverse[1]. »

## VII

Comment parler des lis sans nommer Marie? Elle est la gloire de Jérusalem, elle est l'honneur du peuple chrétien, elle est la plus pure des vierges. Elle a été l'âme la plus aimée du Sauveur, celle que le lis divin avait principalement en vue, lorsqu'il disait : « Comme le lis entre les épines, ainsi est ma bien-aimée entre toutes les filles de Sion[2]. »

Marie est parmi les épines, celles des souffrances qu'elle est venue partager avec son divin Fils; mais, du moins, l'épine du péché ne l'atteint pas, car elle est seule immaculée, et le péché ne l'a point souillée.

O Marie! ô lis pur et sans tache, toutes les grâces

1. Amb., com., lib. VII, in Ev. Luc., cap. xii. — 2. Cant., II, 2.

nous viennent par vous. Obtenez-nous de votre divin Fils celle qui nous rendra plus semblables et à lui et à vous-même, la grâce de la vertu dont le lis est l'image, la grâce de la pureté.

## VIII

Quand l'âme fidèle dans les saints cantiques s'écrie avec amour : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, » elle ajoute : « A lui, qui se nourrit parmi les lis[1]. »

Saint Bernard interprète admirablement cette parole. Il nous représente d'abord le Verbe éternel régnant au-dessus des astres et daignant ici-bas, dans son incarnation, venir habiter parmi les lis. « Il est au plus haut des cieux le Maître et le Seigneur souverain. Et descendant parmi les lis, il se fait notre époux bien-aimé[2]. »

Mais le pieux docteur se demande quels sont les lis parmi lesquels Jésus-Christ se plaît à habiter et dont il est écrit qu'il se nourrit au milieu d'eux.

1. Cant., VI, 2. — 2. In Cant., serm. LXXI.

« Un jour, dit-il, durant sa vie mortelle, le Sauveur voulut bien s'asseoir à la table des deux sœurs Marie et Marthe. Oh! si en ce moment solennel un ange ou un prophète fût entré dans la salle du festin, admirant cette familiarité d'un Dieu avec ces âmes simples et pures, bien que revêtues d'un corps mortel, n'aurait-il pas pu dire, qu'il avait vu le Seigneur se nourrir parmi les lis? *Pascitur inter lilia*[1] !... »

Seigneur, vous venez souvent à moi ; et dans le sacrement de votre amour vous disposez le divin banquet où vous-même vous êtes, à la fois, et le convive et le festin. Mais mon âme est-elle assez pure pour vous recevoir parmi les lis?... Créez en moi, Seigneur, les vertus que je n'ai pas. Rendez-moi semblable aux deux sœurs dont l'hospitalité vous a plu : ardent à vous aimer et à vous prier comme Marie, actif et charitable pour vous servir comme Marthe. Avec l'aide de votre divine grâce, je veux essayer d'imiter ces deux lis, afin de vous mieux accueillir quand vous daignerez m'admettre à la table eucharistique.

1. Bern. in Cant., serm., LXXI.

# LA ROSE

Beauté de la rose. — La couronne de l'impie. — Les *roses immortelles*. — Les épines de la rose. — Le sang et les plaies du Sauveur. — La rose mystique.

## I

Dieu, qui est la beauté infinie, s'est plu à embellir les œuvres de ses mains. Mais parmi les créatures, en est-il une qu'il ait, à cet égard, plus favorisée que la rose? Quand elle s'élance sur sa tige délicate, *balançant dans l'air sa couronne de* pourpre, elle pare tout un jardin et on dirait qu'elle en est la reine.

Hélas! plus les objets créés ont d'éclat pour nos yeux, plus il nous est facile de nous y attacher, de nous y complaire. Et, au lieu de servir à la gloire du Créateur, ces objets ne sont plus pour nous que le vain jouet de nos passions coupables. Il en est ainsi des roses, et c'est pour cela qu'au livre

de la Sagesse les impies tiennent entre eux ce langage : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. *Coronemus nos rosis antequam marcescant*[1]. » Les roses ne sont pour eux qu'une éphémère couronne.

## II

Il est vrai!... Ces roses de nos jardins ne durent qu'un jour; et, comme les autres fleurs, elles nous enseignent la fragilité de la chair et du monde. Mais déjà nous avons observé que les fleurs du jardin de l'Église ont un impérissable éclat, et nos saintes Écritures aiment souvent à les nommer, comme les symboles d'une beauté invisible. C'est à ces roses immortelles que la sagesse divine se compare elle-même : « Elle s'élève, dit-elle, comme les palmiers de Cadès et comme une plantation de rosiers en Jéricho[2]. »

Et s'adressant aux âmes fidèles qui suivent ses enseignements, elle les assimile aux roses et aux lis. « Fruits divins qui écoutez ma parole, fructifiez comme les roses, fleurissez comme les lis[3]. »

1. Sap., II, 8. — 2. Eccli., XXIV, 18. — 3. Eccli., XXXIX, 19.

## III

La rose a des épines. Ce symbole, qui trouve si souvent son application dans la vie, n'a point échappé à nos saints docteurs.

Saint Ambroise nous représente la rose, créée d'abord sans épines au paradis terrestre... « et alors la plus belle des fleurs s'épanouissait au printemps, sans menacer la main qui la voulait cueillir; mais bientôt les épines ont environné sa gracieuse corolle, et aujourd'hui, la rose est une trop vraie image de la vie présente, où les douceurs qu'on y éprouve ont toujours près d'elles l'épine du souci.

« Au milieu de nos plus brillants succès et dans nos jours les plus prospères, il est bon que nous nous souvenions du péché, qui, alors que notre vie était comme une fraîche fleur dans les délices du paradis, a fait croître autour d'elle les épines du châtiment. C'est en vain, ô homme, que tu étales la splendeur de ton nom, celle du pouvoir ou de la vertu : l'épine est toujours près de toi;

baisse tes yeux, regarde à tes pieds, tu ne germes qu'au-dessus des épines, et ton éclat sera de courte durée : ta fleur se flétrit avant l'âge[1]. »

Saint Grégoire applique le même symbole à l'Église de Jésus-Christ, où les méchants se mêlent aux bons et les pécheurs aux justes. « Ainsi, dit-il, la rose qui parfume croît avec les épines qui blessent[2]. »

Mon Dieu, écartez les épines de votre Église que vous aimez, et ne lui laissez que les parfums et la beauté de la rose.

## IV

De même que Jésus est semblable au lis parce qu'il est la candeur de l'éternelle lumière, de même il est assimilé à la rose à cause de sa passion.

Nous avons déjà vu que les Pères, en énumérant

1. Amb., Hexam., lib. III, cap. 9. — 2. Homil. in Evang., lib. II, hom. XXXVIII.

les fleurs de l'Église, n'oublient jamais les roses du martyre. Mais quel martyre égal à celui qu'a enduré pour nous le Roi des martyrs?

Dans son traité de *la Vigne mystique*, le pieux continuateur de saint Bernard compare Jésus-Christ à une rose rouge du sang de sa passion, éclatante du feu de son amour.

« Contemplez, nous dit-il, cette divine rose où la passion et l'amour se disputent pour lui donner son vif éclat et sa couleur pourprée. Celle-ci lui vient, sans nul doute, du sang qui coule des plaies du Sauveur. Mais le Sauveur ne souffre que parce qu'il aime. Comme durant une nuit froide la rose demeure fermée et s'entr'ouvre le matin aux premiers rayons du soleil, ainsi cette délicieuse fleur, qui est Jésus-Christ, a paru se fermer comme par le froid de la nuit, depuis le péché du premier homme; et lorsqu'est venue la plénitude du temps, elle s'est épanouie soudain au soleil de l'amour.

« Autant de plaies sur le corps du Sauveur, autant de roses!... Regardez ses pieds et ses mains, n'y voyez-vous pas des roses? Mais contemplez surtout la plaie de son cœur entr'ouvert!...

« Ici, c'est plus encore la couleur de la rose, à

cause de l'eau qui coule avec le sang quand la lance a percé son côté [1]. »

## V

Mais c'est principalement à Marie que l'Église se plaît à attribuer le symbole de la rose, et, dans ses litanies, elle l'appelle la Rose mystique. *Rosa mystica.*

Si vous considérez la beauté de la rose, qui mérite mieux d'être appelée ainsi, que celle qui est nommée belle entre toutes les créatures, *formosa mea* [2] ?

Et si les couleurs de la rose nous rappellent les martyrs et le sang de Jésus-Christ, ne vous font-elles pas songer à Marie au pied de la croix? Le sang de son fils coule sur elle avec une suprême abondance, et elle le reçoit avec amour!... Lis candide qui devient une rose sous l'effusion du sang divin!

Mais c'est ici que j'aime à penser, avec les saints

1. Vit. Myst., in Tract. de Pass. Dom., cap. XXXVII. — 2. Cant., II, 10.

docteurs, que c'est le péché qui a fait croître les épines sur la tige du rosier.

Marie est toute belle et sans tache. Marie n'a pas péché, elle est donc la rose sans épines.

O mystérieuse rose! mystère de grâce et de célestes charmes, vous êtes la parure de l'Église, soyez aussi la parure de mon cœur, et tandis que les impies se couronnent avec des roses qui se flétrissent, donnez-moi l'immortelle beauté qui seule sait plaire aux regards de Dieu.

---

# LES PARFUMS

La sainte Écriture est comme un vase de parfums. — Jésus-Christ est le parfum de Dieu. — Les âmes saintes sont le parfum de Jésus-Christ. — Bonne renommée des vertus des saints. — L'Église est le jardin des parfums. — Madeleine dans la maison de Simon le Lépreux. — Les parfums répandus sur les pieds et sur la tête du Sauveur. — La sépulture de Jésus-Christ. — Les parfums des saintes femmes. — Comment le cœur de l'homme est le tombeau du Sauveur.

## I

Nous n'avons pu parler des fleurs sans nommer souvent leurs parfums, mais ceux-ci ne sont pas les seuls que nous fasse respirer la sainte Écriture : elle est elle-même comme un vase d'albâtre d'où s'exhalent les plus doux parfums, soit qu'ils émanent du jardin de l'Épouse, soit que Madeleine les verse aux pieds du Sauveur, soit qu'ils embaument le corps de Jésus-Christ. Il convient donc d'expliquer plus longuement leur signification.

## II

De même que les parfums, en s'échappant de la substance qui les renferme, attestent sa présence et ont un charme qui attire, de même les plus saintes choses ont leurs parfums, douces et puissantes émanations qui les font connaître et attirent vers elles.

Interprétant cette parole de saint Paul : « Remercions Dieu de ce qu'il daigne manifester par nous en tout lieu le parfum de sa connaissance[1], » saint Ambroise observe que le parfum de Dieu est premièrement en Jésus-Christ; « car ainsi, dit-il, que l'objet qui ne se voit pas se révèle par son parfum, pareillement Dieu a voulu se faire connaître par son Christ, dont la parole nous a appris qu'il était lui-même le Dieu créateur et qu'il avait un fils unique[2]. »

Jésus-Christ est le parfum de Dieu. Oh! comme il a pris soin d'en embaumer l'univers entier par son adorable présence!

1. II Cor., II, 14 et 15. — 2. Com. in Ep. II ad Cor., cap. II.

Aussi est-ce de lui-même que parle la Sagesse divine lorsqu'elle dit : « J'ai épanché par les places publiques la douce senteur du cinnamome, et les aromes précieux du baume et le parfum de la myrrhe[1]. »

Jésus-Christ est le parfum de Dieu, heureuse l'âme qui le respire!... Sans contempler encore le Dieu invisible, elle devine sa présence! Heureuse l'âme qui court à l'odeur du divin parfum!

## III

Mais de même que Jésus-Christ fait connaître son divin Père, « pareillement, ajoute saint Ambroise, les apôtres du Sauveur l'ont lui-même révélé au monde par leurs miracles, leurs paroles et leurs vertus[2]. » Et c'est en ce sens qu'on peut vraiment dire avec l'apôtre saint Paul, « qu'ils sont, à l'égard de Dieu, la bonne odeur de Jésus-Christ, *Christi bonus odor sumus Deo*[3], » ou, pour parler avec saint Chrysostome, « ils sont comme l'encen-

1. Eccli., XXIV, 20. — 2. Com. in Ep. II ad Cor., cap. II. — 3. II Cor., II, 15.

soir royal exhalant les aromes célestes et les parfums spirituels, partout où ils prêchent le Sauveur du monde[1]. »

Non-seulement les apôtres, mais les saints, les élus, toutes les âmes fidèles de l'Église sont aussi le parfum de Jésus-Christ; « et voilà, reprend saint Augustin, ce qu'exprime le Roi-Prophète lorsqu'il nous représente les vêtements du divin Roi exhalant les senteurs de la myrrhe, de l'aloës et de l'ambre[2]. »

Qu'est-ce, en effet, que le vêtement du Roi, sinon l'Église?

L'Église est toute parfumée de la bonne odeur de Jésus-Christ, et c'est pour symboliser la diffusion de ce divin parfum dans les âmes, qu'elle mêle le baume à l'huile sainte et répand le saint Chrême sur les membres des fidèles.

## IV

Qui jamais eût pensé que la bonne odeur de Jésus-Christ pût apporter la mort comme la vie?

1. In Ep. II ad Cor., homil. v.— 2. In Ps. XLIV, 9, hom. XXII.

Mais l'apôtre saint Paul nous l'apprend : « Odeur de mort pour ceux qui meurent, odeur de vie pour ceux qui vivent[1]. »

Et l'expérience prouve effectivement que l'abus des grâces célestes nous plonge plus avant dans le mal. O monde, tu respires tous les jours les parfums de Jésus-Christ. Tu les respires par toutes les paroles qui t'apportent son nom divin. Tu les respires par les âmes saintes, qui te rendent témoin de leur piété aimable. Mais tu ne réponds que par l'indifférence et le mépris à tous ces parfums qui t'appellent. L'atmosphère où tu vis les change autour de toi en un mortel poison. L'odeur de Jésus-Christ n'est plus pour toi qu'une odeur de mort.

## V

Nous avons dit que les vertus des saints étaient comme les parfums de Jésus-Christ. Cela est surtout vrai en ce sens que leur bonne renommée,

1. II Cor. II, 16.

lorsqu'elle s'étend au loin, fait connaître et goûter davantage celui qui en a été parmi nous le plus parfait modèle.

C'est vainement que l'âme sainte se cache sous les voiles de son humilité. Cette humilité elle-même est un parfum qui attire vers le Dieu humble et caché.

Aussi ce que les saints docteurs symbolisent principalement par les parfums, c'est la renommée des vertus des saints.

Jésus-Christ ne veut pas seulement recueillir en nous les fruits des bonnes œuvres, il veut aussi moissonner les parfums. Il veut que nos vertus et nos œuvres répandent au loin ses divines louanges.

Lorsque l'Époux descend dans son jardin : « J'ai moissonné, dit-il, la myrrhe et les parfums[1]. » Le livre des Cantiques est tout embaumé des parfums du jardin de l'Épouse : c'est une terre féconde en parfums qui dépassent tous les aromates. Mais pourquoi ? C'est que le jardin de l'Épouse est l'Église, et de l'Église, en effet, s'échappe de toutes parts cette sainte renommée de vertu qui a porté si loin et si haut le nom béni du Sauveur.

1. Cant. V, 1.

## VI

Plusieurs fois dans le saint Évangile nous voyons Marie-Madeleine verser des parfums sur les pieds et sur la tête du Sauveur.

« C'est d'abord dans la maison du Pharisien Simon le Lépreux qu'une femme, dit l'Évangéliste, qui était connue dans la ville comme une pécheresse, vint humblement parfumer ses pieds [1]. »

« Heureuse femme ! s'écrie saint Ambroise, qui, ayant péché, sait du moins apporter le parfum de la pénitence[2]. » Mais le saint docteur ajoute que cette femme représente l'Église, qui a pris la forme de la pécheresse comme Jésus a pris la similitude du péché.

Le Pharisien Simon n'a aucun parfum à offrir à Jésus-Christ. Et quoi de plus opposé, en effet, à la vie et à la doctrine du Sauveur que l'orgueil et l'avarice des Pharisiens? Ceux-ci, loin d'attirer vers Jésus-Christ, en éloignent plutôt les âmes.

1. Luc., cap. VII. — 2. Com., lib. VI in Ev. Luc., cap. VII.

Comment auraient-ils des parfums? L'Église, au contraire, les possède tous. « Quand beaucoup de fleurs sont groupées ensemble, dit encore saint Ambroise, leur bouquet exhale à la fois une foule de délicieuses odeurs. Tel est le parfum de l'Église, car l'Esprit-Saint l'a ornée de tous ses dons [1]. »

## VII

Peu de jours avant la Passion, nous retrouvons Madeleine répandant de nouveau des parfums sur les pieds et sur la tête de Jésus-Christ [2].

C'est alors que les disciples se disent entre eux : « Pourquoi cette perte? Le parfum ne pouvait-il être vendu, et son prix donné aux pauvres [3]? » C'est aussi alors que la bonne odeur du parfum qui s'échappe du vase d'albâtre remplit toute la maison [4].

Voyons comment les saints docteurs expliquent cette double effusion de parfum sur les pieds et sur la tête de Jésus-Christ:

1. Com. lib. VI in Ev. Luc., cap. VII. — 2. Matth., XXVI. — 3. *Ibid.*, 8. — 4. Joan., XII, 3.

« Lorsque Madeleine n'était encore qu'une pauvre pécheresse, *nous dit saint* Ambroise, elle s'approchait seulement des pieds du divin Maître; mais, lorsqu'elle s'élève en mérites, elle ose parfumer la tête du Sauveur[1]. »

« Ou bien, ajoute saint Bernard, elle apporte aux pieds de Jésus-Christ les parfums de la pénitence, et elle fait couler sur sa tête ceux de la dévotion et de la reconnaissance[2]. »

« Nos bonnes œuvres, reprend de son côté Origène, lorsqu'elles sont faites pour la gloire de Dieu, deviennent des parfums d'agréable odeur; mais si elles ont en même temps pour but l'utilité du prochain ou des pauvres, comme l'aumône, elles sont le parfum des pieds de Jésus-Christ; tandis que si elles ont pour objet le service même de Dieu, comme la chasteté, le jeûne, la prière, elles deviennent semblables au parfum répandu sur sa tête[3]. »

A peine Madeleine a-t-elle brisé le vase d'albâtre, que les disciples murmurent, et se disent : « A quoi bon cette perte, le parfum ne pouvait-il être vendu et donné aux pauvres[4]! »

1. Com. lib. VI in Ev. Luc., cap. VII. — 2. Sermo in f. B. Mariæ Magdalenæ. — 3. In Matth., cap. XXVI. — 4. Matth., XXVI, 8.

Oh! que ces disciples sont loin de la pensée du Maître! L'âme qui aura su parfumer les pieds du Sauveur saura aussi prendre soin des pauvres. Mais avant l'aumône, le parfum; avant la charité envers les hommes, la piété envers Jésus-Christ.

Aussi le Sauveur exalte l'action de Madeleine, il annonce que, partout où son Évangile sera prêché, on célébrera avec des louanges ce qu'elle a fait pour lui[1]. Et afin que le symbole réponde à la vérité de la prédiction divine, l'Évangéliste ajoute « que l'odeur du parfum remplit toute la maison[2]. » — « Ce qui signifie, dit saint Augustin, que la renommée de ses vertus s'étend jusqu'aux limites du monde[3]. »

En effet, ô Madeleine, l'Évangile a pénétré jusqu'aux extrémités de l'univers, et partout votre amour si pur, si pénitent, si dévoué, si tendre, votre amour qui brise le vase pour que le parfum se répande tout entier, votre amour, ô Madeleine! a été l'une des suaves odeurs que l'Évangile a exhalées; et chaque fois que le pauvre pécheur est revenu aux pieds de Jésus-Christ, si ses yeux se sont mouillés de larmes, si son âme s'est brisée

1. Matth., XXVI, 13. — 2. Joan., XII, 3. — 3. Tract. L in Joan.

de douleur, s'il s'est offert, s'il s'est dévoué pour expier sa vie passée, c'est qu'il avait respiré vos parfums, ô Madeleine! et qu'il a voulu les répandre comme vous et après vous.

## VIII

La sainte Écriture nomme fréquemment la myrrhe et l'encens, et elle unit souvent ces deux parfums.

Les mages présentent à l'Enfant-Dieu l'encens et la myrrhe, avec l'or[1].

L'Époux des saints Cantiques va au-devant de son Épouse sur la montagne de myrrhe et la colline d'encens[2].

L'Épouse elle-même nous est représentée s'élevant vers le ciel comme une fumée de myrrhe et d'encens[3].

« La myrrhe, nous dit saint Grégoire, signifie la mortification, et l'encens est l'emblème du sacrifice qu'on offre à Dieu seul. Les mages présen-

1. Matth., II, 11. — 2. Cant., IV, 6. — 3. *Ibid.*, III, 6.

tent la myrrhe, qui témoigne que Jésus-Christ est homme. Ils présentent l'encens, qui atteste qu'il est Dieu [1]... »

Il convient que l'Église soit comparée à la montagne de myrrhe et à la colline d'encens, parce que la vertu des saints consiste principalement à mortifier leurs corps, pour que le vice ne les souille pas, et à offrir à Dieu le sacrifice d'un cœur aimant.

Enfin, ne soyons pas surpris que l'Église s'élève vers le ciel comme une fumée de myrrhe et d'encens. C'est la pénitence et l'amour qui nous ravissent au-dessus de la terre et nous unissent à Dieu.

## IX

Saint Jean, au livre de l'Apocalypse, nous enseigne expressément que les parfums sont les prières des saints [2].

Un ange se tient devant l'autel du Très-Haut ayant un encensoir d'or. On lui donne une grande

1. Hom. in Ezech., lib. II, hom. x, 23; XI, hom. in Ev., lib. I, hom. xi, 6. — 2. Apoc., V, 8.

quantité de parfums, afin qu'il offre les prières de tous les saints. Et la fumée de ces parfums, s'élevant de la main de l'ange, monte en la présence de Dieu.

Le roi-prophète disait dans le même sens : « Que ma prière, Seigneur, s'élève comme l'encens en votre présence[1]. »

La prière est le parfum de l'âme fidèle : bien que la fleur soit attachée au sol, ses parfums montent vers les cieux. Et de même, tant que l'âme sainte demeure attachée à la terre, c'est par la prière qu'elle s'élève. Ce qui se détache d'elle, c'est l'amour, la reconnaissance, le repentir, la louange. Elle a dans sa prière de merveilleux élans qui la portent jusqu'au trône de Dieu. Elle est tout à la fois sur la terre et au ciel.

La fleur se juge à son parfum : Dieu reconnaît les âmes à la prière. Celles qui ne prient pas méritent que le souverain Juge leur adresse un jour cette parole : « Je ne vous connais pas, *Non novi vos*[2]... » Mais Dieu discerne les saints au parfum de leurs prières. « Voici, dit-il, le parfum de mes véritables fils, et il est semblable au champ fécond : je me plairai à les bénir[3]. »

1. Ps. CXL, 2. — 2. Matth., VII, 23. — 3. Gen., XXVII, 27.

# X

Quand Jésus-Christ fut détaché de la croix, Joseph d'Arimathie se présenta devant Pilate pour obtenir son corps sacré; Nicodème se joignit à lui: il apportait cent livres de myrrhe et d'aloës mélangés qui devaient servir à l'ensevelissement[1]. Tous deux reçurent le corps du Sauveur, ils l'enveloppèrent avec des parfums, « ils le lièrent, dit saint Ambroise, non pas avec les nœuds de la perfidie, mais avec les liens sacrés de la foi, et ils mélangèrent des parfums de plusieurs sortes, parce que dans l'accomplissement de ce saint devoir, ils surent unir les suaves odeurs de plusieurs vertus admirables[2]. »

Les évangélistes racontent également qu'après la résurrection, les saintes femmes, qui avaient suivi Jésus-Christ, préparèrent et achetèrent des parfums pour embaumer son divin corps; mais lorsqu'elles arrivèrent au sépulcre, Jésus était déjà ressuscité.

1. Joan., cap. XIX, 38-40. — 2. Com., lib. X, in Ev. Luc., cap. XVIII.

Les parfums qu'apportent ces saintes femmes sont, suivant l'interprétation de saint Bernard, ceux de la piété et de la miséricorde. Le saint Docteur observe que ceux-ci ne devaient pas servir seulement à parfumer les pieds et la tête de Jésus-Christ, mais à l'embaumer tout entier. Et il se demande pourquoi le Sauveur, qui avait permis à Madeleine de verser des parfums sur ses pieds et sur sa tête, semble refuser ceux qu'elle destinait à tout son corps.

« C'est, répond le pieux docteur, qu'il faut distinguer deux corps en Jésus-Christ : celui qui était semblable au nôtre et qu'il a pris pour racheter l'univers, et son corps qui est l'Église. Il réserve pour ce corps mystique, qu'il a préféré à son corps mortel, les parfums des saintes femmes. Et voilà pourquoi l'Église, tout embaumée de piété et de miséricorde, sait si bien, comme saint Paul[1], pleurer avec ceux qui pleurent, s'attrister avec ceux qui sont tristes, et verser sur toutes nos blessures le parfum de la compassion[2]. »

1. Rom., XII, 15. — 2. Serm. in festo S. Mariæ Magdalenæ.

## XI

L'ensevelissement de votre corps sacré, ô mon Jésus, me fait souvenir que toutes les fois qu'il m'est donné de vous recevoir dans la sainte communion, mon cœur devient votre tombeau. Ai-je la myrrhe et l'aloès? Ai-je les parfums de Madeleine pour vous ensevelir dignement? Ah! par moi-même, je n'ai rien, Seigneur, mais j'irai dans votre propre jardin, j'y moissonnerai les parfums de la myrrhe, j'en ornerai mon cœur! Comme autrefois dans le sépulcre embaumé où s'est reposé votre corps divin après les souffrances du Calvaire, je veux que vous vous reposiez en moi au milieu des parfums.

---

# LES FRUITS

**Fruits des bonnes œuvres. — Fruits de l'Esprit-Saint. — Fruits de pénitence. — Œuvres du péché, fruits amers. — Les fruits anciens et les fruits nouveaux. — Récompense et châtiment. — Les fruits des mains et les fruits des lèvres. — Jésus-Christ, fruit par excellence. — Le fruit doux au gosier.**

## I

Toute la germination de la nature vient aboutir aux fruits.

La racine ne soutient l'arbre, l'arbre n'étend et ne développe ses branches, et celles-ci à leur tour ne se couvrent de feuillage et de fleurs que pour produire des fruits. Et comme Dieu, en nous créant et en nous comblant de ses grâces, a uniquement en vue la sainteté et la perfection de nos œuvres, celles-ci, dans la sainte Écriture, sont habituellement figurées par les fruits.

Pour la nature entière il y a un jour sacré et solennel, celui où dans nos campagnes les épis jaunes livrent leur blé mûr à la faucille des moissonneurs, et où les arbres de nos vergers nous donnent leurs fruits savoureux; mais ce jour est plus beau encore où une âme instruite de la parole divine, sanctifiée par les sacrements, répondant à la grâce par une fidélité docile, produit sous l'œil de Dieu le fruit céleste d'une bonne œuvre.

## II

L'apôtre saint Paul nous avertit souvent que c'est Dieu seul qui fructifie en nous; et sans lui, en effet, sans Jésus-Christ et sans sa grâce, nous ne pouvons produire aucun fruit.

C'est pour cela que les œuvres chrétiennes sont nommées par le même apôtre les fruits de la lumière, les fruits de l'Esprit-Saint[1]. Et il les appelle également fruits de sanctification[2], parce que la sainteté naît de l'âme sanctifiée par la

1. Galat., V, 22, et Eph., V, 9. — 2. Rom., VI, 22.

grâce, comme le fruit vient de l'arbre fécondé par la culture.

Lorsque Jean-Baptiste, dans la première prédication qu'il adresse aux Juifs, les exhorte à faire de dignes fruits de pénitence[1], saint Chrysostome observe que le précurseur ne leur demande pas encore les fruits de l'Esprit-Saint, mais seulement des fruits de pénitence, car ils n'ont point encore reçu le baptême de l'Esprit[2].

Et c'est dans le même sens que saint Ambroise recommande aux chrétiens de faire, s'ils le peuvent, des fruits de grâce, ou du moins, parce qu'ils le doivent, des fruits de pénitence. *Faciat fructum qui potest gratiæ, qui debet pœnitentiæ*[3].

Toutefois, n'oublions pas que la pénitence elle-même est un don qui nous vient de Dieu, suivant cette parole du prophète : « Convertissez-moi, et je me convertirai[4]. » Et stériles comme nous sommes sans le secours de la prière, demandons d'abord au Seigneur les fruits de la pénitence, espérant que notre âme en produira de meilleurs et de plus parfaits à mesure qu'elle sera plus fidèle aux grâces de l'Esprit-Saint.

1. Luc., III, 8. — 2. S. Chrys. de Bapt. Christi. — 3. Amb. com., lib. II, in Ev. Luc., cap. III. — 4. Jer., XXXI, 18.

## III

L'Église est l'opulent jardin où mûrissent les fruits célestes, et à qui appartiennent-ils de plein droit, sinon au Dieu qui les a fait naître?

Voilà pourquoi dans les saints Cantiques l'Épouse invite son divin époux Jésus-Christ à venir dans son jardin pour y cueillir ses fruits : « Je vous ai gardé, ô mon bien-aimé, lui dit-elle, les nouveaux et les anciens [1]. »

Les anciens fruits, au dire des Docteurs, ne sont autres que les œuvres des patriarches et des saints de l'ancienne loi, et les nouveaux figurent les œuvres des disciples de la loi nouvelle.

Mais ces œuvres ne sont à leur tour que l'exact accomplissement des divins préceptes renfermés dans les deux Testaments, et c'est pour cela que saint Ambroise, interprétant le même texte des Cantiques, fait tenir à l'Église ce langage : « Je garde entre mes mains les commandements de la loi ancienne et de la loi nouvelle.— Et seule, ajoute

1. Cant., VII, 13.

le saint docteur, l'Église peut parler ainsi, parce que la synagogue n'a su s'approprier ni la lettre de la loi nouvelle, ni l'esprit de la loi ancienne[1]. »

## IV

A ces fruits admirables qui supposent en nous une fécondité divine, l'apôtre saint Paul oppose les œuvres de la chair[2].

Le docteur saint Thomas d'Aquin fait remarquer que l'Apôtre nomme celles-ci des œuvres et non des fruits, parce que le péché est par lui-même stérile et infructueux. L'arbre ne porte du fruit qu'autant que sa nature est propre à en produire, et Dieu n'a pas créé la nature humaine pour pécher[3].

Saint Paul a donc raison, désignant ailleurs ces œuvres coupables, d'adresser aux Romains cette question : « Quel fruit avez-vous tiré des choses qui vous font maintenant rougir? *Quem fructum habuistis in illis, in quibus nunc erubescitis*[4]? »

1. Amb. in ps. CXVIII, 22. — 2. Galat., V. 19. — 3. In Ep. ad Rom. — 4. Rom., VI, 21.

C'est la divine Sagesse elle-même qui répond à l'impie : « Vos travaux sont sans fruit, et vos œuvres sont inutiles[1]. »

Il est vrai que dans son Évangile Jésus-Christ parle des fruits mauvais qui naissent du mauvais arbre; mais ce ne sont, hélas! que des fruits amers et empoisonnés, qui ne méritent pas ce nom, parce qu'au lieu de nourrir l'homme, ils lui communiquent la mort.

## V

Dans le langage de nos saints Livres, les fruits ne signifient pas seulement les œuvres, ils désignent aussi la récompense et la peine qui leur est due.

« Le Juge suprême, nous dit Isaïe, rendra à chacun selon le fruit de ses inventions[2]. » — « Ce fruit sera glorieux, ajoute le Sage, si nos œuvres ont été bonnes[3]. Et, au contraire, le prophète Jérémie, s'adressant au peuple infidèle, le menace,

1. Sap., III, 11. — 2. Isa., III, 10. — 3. Sap., III, 15.

de la part du Seigneur, d'attirer sur lui des maux qui seront le fruit de ses pensées perverses[1]. »

L'éternité s'avance pour chaque homme, étendant vers lui ses fruits de vie et ses fruits de mort. Le fruit du péché, c'est la mort; le fruit des actions saintes, c'est une vie qui ne finira jamais.

## VI

Le Seigneur avait ordonné à son peuple de lui offrir la dîme de tous ses fruits. Et le Sage nous donne également ce précepte : « Honore Dieu de ta substance, et donne-lui les premiers de tes fruits[2]. » Il en est deux surtout que nous devons au Seigneur : les fruits de nos mains, qui sont nos œuvres; et les fruits de nos lèvres, qui sont nos louanges. Et l'apôtre saint Paul recommande aux Hébreux ce double sacrifice en ces termes : « Offrons à Dieu l'hostie de louange, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres qui confessent son saint nom. N'oubliez pas non plus d'exercer la charité[3]. »

1. Jer., VI, 19. — 2. Prov., III, 9. — 3. Hebr., XIII, 15.

Oh ! que nous sommes lents à payer au Seigneur cette double dette qu'il a droit d'exiger : nos mains travaillent, et ce n'est pas pour lui ; nos lèvres s'ouvrent, et ce n'est pas pour le louer! Qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Dieu ! Je vous offre les fruits de mes mains et les fruits de mes lèvres. Cette offrande, il est vrai, ne peut vous plaire qu'autant qu'elle vous sera faite avec un cœur aimant. L'amour seul sait donner à ces fruits leur saveur ; mais je vous aime, ô mon Dieu ! Agréez mes œuvres et mes louanges, le fruit de mes mains et le fruit de mes lèvres...

## VII

Si l'Esprit-Saint a pu dire, en parlant des fleurs immortelles du jardin de l'Église : « Mes fleurs sont des fruits[1], » comment la plus belle de ces fleurs ne serait-elle pas aussi un fruit savoureux?

Jésus est la fleur du champ, et en même temps il est, par excellence, le fruit de la terre. C'est

1. Eccli., XXIV, 23.

lui, en effet, que le Roi-Prophète a en vue lorsqu'il dit : « Notre terre donnera son fruit. *Terra nostra dabit fructum suum*[1]. »

Déja nous avons cité la belle explication de saint Augustin[2], qui compare la terre d'où la vérité sort au sein de Marie où le Sauveur prend naissance; et en effet sainte Élisabeth, saluant cette Vierge sainte, lui adresse cette parole : « Béni est le fruit de vos entrailles[3]. »

« O fruit béni, en effet, reprend aussitôt saint Bernard : béni dans ses parfums, béni dans sa douce saveur, béni dans sa beauté.

« Celui-là pressentait d'avance les parfums du fruit, qui s'écriait : « Le parfum de mon fils est comme celui d'un champ que le Seigneur a béni[4]. »

« Et David n'en avait-il pas expérimenté la saveur, lorsqu'il disait aux hommes : « Goûtez vous-mêmes, et vous verrez combien le Seigneur est doux[5]? » O bon fruit, qui m'invite à le cueillir, qui se fait l'aliment de ceux qui ont faim et le breuvage des âmes qui ont soif de la justice ! »

Mais le saint docteur ajoute qu'à la saveur et aux parfums, ce fruit divin joint encore la beauté.

1. Ps. LXXXIV, 13. — 2. Voy. p. 195. — 3. Luc., I, 42. — 4. Gen., XXVII, 27. — 5. Ps. XXXIII, 2.

« Si le fruit de mort proposé à nos premiers parents n'était pas seulement agréable au goût, mais réjouissait encore les yeux, que dirons-nous de ce fruit vivifiant dont il est écrit[1] que les anges mêmes désirent le contempler? »

J'aime à me représenter l'humanité tout entière sortant des mains de Dieu, comme une plante qui doit germer et se développer d'âge en âge, jusqu'au jour où sa tige portera un fruit digne d'elle.

Les siècles succèdent aux siècles, les peuples aux peuples, la plante grandit et le fruit ne paraît pas! Elle grandit, et à travers les générations qui passent, elle produit tout ce que la terre admire : la gloire, le génie, la science, l'héroïsme des combats!... Mais le fruit ne paraît pas encore. Un jour enfin, la plante, dans un effort suprême, pousse un puissant rejeton ; la fille de Jessé et de David met au monde un petit enfant, et sa cousine Élisabeth la salue en ces termes : Le fruit de vos entrailles est béni!!! La terre a donné son fruit!...

1. I Petr., I, 12., Sup. *Missus est,* hom. III.

## VIII

Déjà nous avons contemplé au tabernacle eucharistique le nouvel arbre de vie que le Sauveur y a planté; et, avec l'Épouse des Cantiques, nous avons dit combien il était bon pour nous de nous asseoir à son ombre. Mais l'Épouse ajoute aussitôt : « Le fruit de cet arbre est doux à mon gosier. *Et fructus ejus dulcis gutturi meo*[1]. »

J'écoute encore le pieux saint Bernard : « Quel arbre plus aimable que celui qui donne à la fois et l'ombre pour se reposer et le fruit pour se nourrir! Les arbres des forêts offrent l'ombre sous leur feuillage, mais ils ne savent pas alimenter notre vie et produire pour nos âmes des fruits d'éternel salut. Auprès de Jésus-Christ seul, je trouve l'ombre et le fruit[2]. »

Divine Eucharistie, assis à l'ombre de vos tabernacles, j'étends les mains vers le doux fruit que

1. Cant., II, 3. — 2. In Cant., serm. XLVIII.

vous me présentez. O paix profonde! ô délices ineffables! mon âme reposée près de vous et rassasiée par vous, entonne l'hymne de la reconnaissance.

---

# LE BLÉ

Le champ de blé. — Le secours du ciel et le travail. — L'agriculture de Dieu et la germination des âmes. — Les ouvriers du champ. — La moisson. — La paille. — L'Eucharistie. — Figures et prophéties. — Le froment des élus.

## I

L'un des symboles que Jésus-Christ a le plus souvent nommés dans l'Évangile, et sous les voiles duquel il a caché de plus grands mystères, est à coup sûr celui du blé.

Écoutons d'abord saint Ambroise nous décrivant, en vue de ces mystères, la germination de ce grain précieux :

« La glèbe labourée reçoit le grain qui meurt et pourrit dans le sillon, et on dirait que la terre le reçoit et le réchauffe dans son sein maternel. Décom-

posé et transformé, le grain germe en une herbe verte qui réjouit la vue, et donne déjà l'espérance du fruit.

« Bientôt l'herbe ressemble au foin de la prairie, elle se lève et se dresse en épis. C'est alors que se forment les alvéoles qui recevront le grain et protégeront son enveloppe encore tendre contre les rigueurs du froid, les ardeurs de l'été, l'impétuosité du vent et de la pluie. En même temps l'épi se hérisse d'aiguillons nombreux qui le font ressembler à une forteresse armée, pour se défendre de la morsure des oiseaux et empêcher que le grain ne soit écrasé par les pieds des passants. Qui dira comment la Providence a su pourvoir aux besoins de l'homme? La terre ne manque jamais de rendre avec usure ce qu'elle a reçu, et elle est toujours fidèle, alors que si souvent les hommes se trompent et se fraudent entre eux[1]. »

Et plus loin le saint docteur ajoute : « Quelle beauté que celle d'un champ d'épis mûrs! quel parfum! quelle suavité! et aussi quelle joie pour le laboureur au jour de la récolte [2]. »

1. S. Amb., Hexam., III, 8. — 2. *Ibid.*

## II

Si nous demandons à l'agriculteur où il place, en premier lieu, l'espoir de sa moisson, il nous montre le ciel!...

Et en effet, pour que le grain qu'il a semé germe, s'élève et mûrisse, il faut que la pluie l'arrose en son temps et que le soleil l'échauffe! Mais la température du ciel ne supplée pas au travail de l'homme. Le blé exige une laborieuse culture, et celle-ci rappelle la sentence portée contre notre premier père : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front[1]! »

Admirable symbole que Dieu nous présente chaque année dans toute l'étendue de nos campagnes et qui s'applique à notre vie entière! Rien ne s'accomplit en ce monde sans le labeur de nos mains; mais rien non plus sans le soleil et la pluie, sans la grâce et le secours d'en haut.

1. Gen., III, 19.

## III

Élevons maintenant nos pensées vers les sublimes leçons que l'image familière de la culture du blé suggère à notre divin Maître.

Jésus-Christ, parlant de son Père : « Mon Père, dit-il, est agriculteur[1]. » Et l'apôtre saint Paul, s'adressant aux premiers chrétiens, les nomme l'agriculture de Dieu[2].

Le divin agriculteur sème son blé à pleines mains. La bonne semence est sa parole. Mais la parole elle-même s'identifie avec l'âme docile qui la reçoit, et celle-ci, à son tour, est assimilée au bon grain. « La bonne semence, dit encore Jésus-Christ, ce sont les fils du royaume[3]. » C'est afin de nous rendre plus sensibles l'accroissement et le développement spirituel des âmes, que le Sauveur emploie la figure de la germination du blé. « La terre qui a reçu la semence, nous dit-il, produit d'abord une herbe tendre, puis l'épi, puis

1. Joan., XV, 1. — 2. 1 Cor., III, 9. — 3. Matth., XIII, 38.

le froment plein dans l'épi, et après que le fruit s'est montré, l'homme met la main à la faucille, parce que le temps de la moisson est venu [1]. »

Saint Grégoire nous interprète ce beau texte: « La terre fructifie d'elle-même, parce que, sous l'action de la grâce prévenante, le cœur de l'homme a comme un attrait spontané qui le pousse à produire les fruits des bonnes œuvres. C'est d'abord l'herbe qui paraît, image de nos commencements spirituels, lesquels, ainsi que l'herbe tendre, n'ont encore aucune consistance. Puis vient l'épi, emblème d'une vertu qui progresse, et annonce pour un temps proche la maturité des bonnes œuvres. Enfin le froment plein fructifie dans l'épi, quand notre vertu, devenue robuste, sait accomplir les œuvres parfaites. Ainsi, à nos débuts spirituels, nous sommes pareils à l'herbe, nos progrès nous rendent semblables à l'épi, et nous commençons à être le froment plein lorsque nous entrons dans les voies de la perfection chrétienne [2]. »

1. Marc, IV, 28. — 2. Hom. in Ezech., lib. II, hom. III.

## IV

Mais, de même que l'agriculteur confie à ses ouvriers le soin de cultiver la terre, de l'ensemencer et de récolter sa moisson, de même Dieu envoie vers nous ses apôtres et ses docteurs pour répandre sa parole, pour la faire germer dans nos âmes et pour préparer la récolte.

« La moisson est abondante, nous dit Jésus-Christ, mais il y a peu d'ouvriers[1]. » Cette abondante moisson signifie la multitude des hommes que Dieu appelle dans sa miséricorde pour qu'ils deviennent un jour semblables aux épis mûrs qu'il placera dans ses greniers célestes. Mais pour cette immense récolte, qui est celle de l'univers entier, il y a peu d'apôtres.

Demandons au divin Père de famille de multiplier les ouvriers dans son champ.

## V

La moisson se prépare de loin, et quand le

1. Matth., IX, 37.

temps est venu, le moissonneur avec sa faucille coupe les épis et les recueille. « C'est le moment, nous dit saint Grégoire, où Dieu tranche avec la faux la vie temporelle du juste[1] qui est déjà mûr pour le ciel. »

Mais le jour du jugement suprême peut aussi être considéré comme celui de la moisson finale. « Alors, reprend saint Augustin, ce ne seront plus les apôtres, mais les anges, que Dieu enverra pour moissonner le monde entier, séparant les méchants et les bons, jetant au feu l'ivraie, et réservant les gerbes pleines pour en orner les granges du Père de famille[2]. »

## VI

L'époque de la moisson est également celle où le maître du champ sépare la paille du bon grain, et vanne celui-ci dans l'aire afin de le purifier.

« La paille, suivant saint Ambroise, signifie l'orgueilleuse jactance et la folle vanité des œuvres infructueuses[3]. » Mais plus habituellement les

1. Greg., Hom. in Ezech., lib. II, hom. 3. — 2. In Joan. Ev., cap. IV, tract. 16. — 3. Amb. Com., lib. II, in Ev. Luc., cap. III.

saints docteurs voient en elle une figure de l'hérésie et du schisme.

« Qu'y a-t-il entre le froment et la paille [1]? » s'écriait le prophète Jérémie. « Quel rapport, reprend saint Jérôme, entre le froment de l'Église et la paille de l'hérésie? C'est d'elle que Jean-Baptiste parle dans l'Évangile, disant que le Seigneur va purger son aire, et qu'il tient le van entre ses mains pour dissiper la paille agitée par tous les souffles [2].

« Ce n'est pas sans raison, ajoute ce Père, que les doctrines de l'hérésie sont assimilées à la paille. Effectivement, il n'y a rien en elles qui puisse servir de nourriture aux peuples. Les hérétiques font aux pécheurs de belles promesses et ils leur ouvrent le royaume du ciel. Soyez semblables à Dieu, leur disent-ils, et vous serez sans péché [3]. Vous possédez avec votre libre arbitre la science de la loi, qui vous suffit. Mais le Seigneur, comparant sa parole à celle des hérétiques, s'écrie [4] : Est-ce que ma parole n'est pas du feu pour consumer cette paille [5]? »

1. Jer., XXIII, 28.—2. Matth., III.—3. Ephes., IV.—4. Ezech., XIII. — 5. Hier., in Jer., lib. V, cap. XXIII.

Saint Augustin développe cette belle pensée que, parmi les hommes, ceux-là seuls seront considérés comme le bon grain et trouveront place dans le grenier céleste, que le divin agriculteur aura recueillis dans son aire qui est l'Église. Puis, s'adressant aux disciples schismatiques de Donat : « Quand bien même, leur dit-il, vous seriez le grain et non la paille, comme vous le prétendez, il me suffit que vous ne soyez pas dans l'aire : le grain en dehors de l'aire est dévoré par les oiseaux[1]. »

Et ailleurs : « L'aire renferme à la fois et la paille et le bon grain, mais le grain demeure, et la paille, soulevée en dehors par le vent, va s'attacher aux épines de la haie. » — « Toutefois, continue le saint docteur, le vent qui l'a chassée peut aussi la ramener dans l'aire. » Et il termine ainsi : « La paille de nos campagnes demeure fatalement ce qu'elle est; mais vous, que Dieu a faits libres, vous pouvez vous transformer : hier, vous étiez paille, et aujourd'hui vous redevenez semblables au froment. *Heri palea, hodie frumentum.* Rien n'est désespéré jusqu'au moment suprême où le Seigneur vannera sa moisson pour l'éternité tout entière[2]. »

1. Aug., in ps. CXLIX, 3. — 2. Aug., serm. CCLII, in die Pasch.

O mon Dieu ! je suis moi-même l'un des épis de votre champ, et qu'a-t-il manqué à mon âme? Ni la semence de votre parole, ni la chaleur de votre soleil, ni le zèle de vos apôtres ; mais tandis que votre Providence se charge à elle toute seule de faire mûrir les épis de nos champs, vous me demandez, à moi, la fidélité et le travail. Hélas ! le temps s'avance, et mon épi blanchit pour la moisson. Ne suis-je pas un épi vide ? Beaucoup de paille et peu de grain?

Ah ! donnez-moi, Seigneur, au jour de la récolte, de pouvoir répéter la belle parole du martyr saint Ignace : « Je suis le froment de Dieu, *frumentum Dei sum*. » Comme lui, je ne craindrai pas d'être broyé par la souffrance, si j'ai l'espoir de paraître devant vous comme un pain savoureux et pur. *Dentibus leonum molar, ut mundus panis inveniar*[1].

## VII

Le blé est bien plus encore que la figure de la

1. Act. Mart. S. Ignatii.

parole divine et la figure des âmes chrétiennes, il est l'un des symboles de la divine Eucharistie. C'est, en effet, d'abord sous l'apparence du pain que le Sauveur a voulu se cacher dans le sacrement de son amour.

Le docteur saint Thomas d'Aquin va nous développer les motifs qui ont engagé le Sauveur à choisir le pain de froment pour instituer l'Eucharistie : « Premièrement, dit-il, le pain de froment est par excellence l'aliment de l'homme, et il convenait que le corps le plus noble, celui de Jésus-Christ même, dès qu'il devenait notre nourriture, nous fût présenté sous l'apparence du plus noble des aliments.

« En deuxième lieu, la sainte Eucharistie, tout en nourrissant les fidèles, a également pour objet de les instruire. Et la germination du blé symbolise très-exactement les phases successives de notre développement spirituel. Tant que le froment demeure sur pied dans nos champs, il est l'emblème de la vie spirituelle qui commence ; quand, au jour de la moisson, on le sépare de l'ivraie et de la paille, il est l'image de l'âme qui progresse en se détachant de toutes les erreurs et de toutes les vanités de ce monde ; quand enfin on le place

dans le grenier, il signifie la justice parfaite que Dieu récompense dans le ciel.

« En troisième lieu, la sainte Eucharistie, qui renferme le corps du Sauveur, devait nous le représenter fidèlement. » Et ici le Docteur angélique nous fait apercevoir d'admirables relations entre le froment et ce corps divin :

« Couché dans la gerbe, le froment est la figure du corps de Jésus-Christ dans le sein de la très-sainte Vierge, car on peut appliquer à Marie cette parole de l'Époux des Cantiques à son Épouse : Ton sein est comme une gerbe de blé [1]. Quand le laboureur ensemence son champ, le grain de froment qu'il y sème rappelle la mort du Sauveur, prédite par lui-même en ces termes : Si le grain ne tombe et ne meurt en terre, il ne rapporte aucun fruit [2]. Enfin le froment transformé en pain représente le corps glorieux de Jésus-Christ, qui est au ciel l'aliment des anges et des saints, suivant cette parole du Psalmiste : L'homme est nourri du pain des anges [3]. *Panem angelorum manducavit homo* [4]. »

1. Cant., VII, 2. — 2. Joan., XII, 24. — 3. Ps. LXXVII, 25.— 4. S. Thom. Aqu., Opusc. XLV.

## VIII

Comment un si grand mystère, qui devait un jour se manifester dans l'Église, n'aurait-il pas été prédit et figuré dans l'ancienne loi? Aussi nos saints docteurs n'ont-ils qu'une voix pour appliquer au sacrement de l'autel chaque parole de nos saints livres où il est fait mention du blé.

C'est ainsi qu'à leurs yeux [1], le patriarche Joseph, qui amasse et qui réserve le blé en abondance pour nourrir le peuple, devient la figure de cet autre Joseph, époux de Marie et gardien de Jésus-Christ, qui veille avec tant d'amour sur le pain vivant descendu du ciel.

Ce même patriarche est également le type de tous les pasteurs de l'Église qui, dans la suite des siècles, garderont l'Eucharistie et la distribueront aux peuples: « serviteurs prudents et fidèles établis sur la famille pour donner à chacun sa mesure de froment en son temps [2]. »

1. S. Bern., serm. patroc. S. Joseph. — 2. Luc., XII, 42.

Écoutons les saints prophètes célébrer par avance le froment de l'Eucharistie :

« J'appellerai le froment, et je le multiplierai pour apaiser la faim de mon peuple [1], » s'écrie le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel. Mon âme a faim, Seigneur ! multipliez pour elle le froment eucharistique !

« Israël se convertira, et il se nourrira de froment [2] ! » ajoute le prophète Osée. Et, en effet, le froment eucharistique est l'aliment de l'âme convertie !...

« Celui qui cache le froment sera maudit [3], » nous dit à son tour Salomon. Malheur à moi, ô mon Dieu, si je cache l'Eucharistie, si je garde le silence sur un si doux mystère, ou si, semblable au serviteur infidèle, j'enfouis le don précieux que j'aurais dû faire fructifier.

Mais nul plus que David n'a connu et exprimé les charmes du symbole eucharistique : « Dieu, dit-il, a nourri son peuple de la graisse du froment, et il l'a rassasié [4]. » — « Quel froment, reprend saint Augustin, sinon celui qui a dit de lui-même : Je suis le pain vivant descendu du ciel [5] ?

1. Ezech., XXXVI, 29. — 2. Oseæ, II, 9. — 3. Prov., XI, 26. — 4. Ps. LXXX, 17. — 5. Joan., XXXV, 52.

Si Dieu nourrit ainsi nos âmes dans l'exil, que fera-t-il de plus pour nous rassasier dans la patrie[1] ? »

Le Psalmiste dit ailleurs : « Les vallées abonderont en froment, et elles chanteront un hymne[2]. » Quand l'Eucharistie est en nous, si humbles et si petits que nous soyons, comment ne pas chanter l'hymne de la louange et de l'amour ?

Et le même prophète ajoute, dans un autre psaume : « Dieu t'a donné la paix pour terme. Il te rassasie de la graisse du froment[3]. » Vous ne nous donnez la paix, Seigneur, qu'en nous donnant l'Eucharistie.

C'est donc avec raison, ô mon Dieu. que le prophète Zacharie s'écriait : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau en lui ? Le froment des élus[4]..... »

Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur?..... Là où il y a plus d'amour, il y a aussi plus de bonté. Jésus ayant aimé les siens, les a aimés jusqu'à ce point suprême d'instituer pour eux l'Eucharistie !... Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur? Le froment des élus...

1. In ps. CXLVII, 21. — 2. Ps. LXIV, 14. — 3. Ps. CXLVII, 14. — 4. Zach., IX, 17.

Et qu'y a-t-il de beau en lui ? Sous les voiles obscurs qui le dérobent à mes yeux, ma foi me révèle le plus beau des enfants des hommes. J'espère le voir un jour face à face dans le ciel. Là, contemplant sa beauté adorable, je répéterai avec les saints : Qu'y a-t-il de beau dans le Seigneur? Le froment des élus.

# LA VIGNE

Beauté de la vigne. — Le peuple juif. — Le cantique d'Isaïe. — L'Église. — L'âme fidèle. — La véritable vigne. — La vendange. — Le vin. — L'ivresse. — Le miracle de Cana. — Le sang de Jésus-Christ. — Les deux symboles eucharistiques.

## I

Les objets du monde extérieur qui, dans l'ordre de la nature, ont pour l'homme un plus grand prix, sont habituellement ceux qui, dans l'ordre de la grâce, présentent un symbolisme plus élevé, comme si Dieu voulait choisir ce qui nous attache davantage à la terre pour nous ravir au-dessus d'elle et nous mieux rappeler les choses célestes.

Quelle richesse et quelle fécondité dans la vigne, soit qu'elle s'attache comme une guirlande aux parois de la maison, soit qu'elle couronne la cime des arbres, soit que sur le penchant du coteau

elle réchauffe et mûrisse ses fruits aux rayons du soleil !

« Ces fruits, dit saint Ambroise, tout étincelants d'or et de pourpre, semblables à des pierres précieuses, brillent au loin comme les riches colliers de nos campagnes. Foulés sous le pressoir, ils produiront le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Et ainsi, ajoute ce Père, de même que les choses caduques de ce monde nous sont figurées par les fleurs, de même toutes les saintes joies que nous éprouvons ici-bas sont assimilées à la vigne[1]. »

## II

Quand Dieu, dans l'ancienne loi, voulut symboliser l'amour qu'il portait à son peuple, il l'appela la vigne choisie[2].

« La vigne du Dieu des armées, dit le prophète Isaïe, c'est la maison d'Israël[3]. » — « C'est elle qu'il

1. S. Amb., Hex., lib. III, cap. 10. — 2. Jer., II, 21. — 3. Isa., V, 7.

a transportée d'Égypte[1], » ajoute David. « Elle qu'il a plantée, continue Jérémie, pour qu'elle rapportât de bons fruits, hélas ! elle s'est changée en amertume[2]. »

La prédilection du Seigneur pour son peuple et l'ingratitude que celui-ci lui témoigne sont l'objet du cantique d'Isaïe :

« Mon bien-aimé avait planté une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'environna d'une haie. Il en enleva les pierres. Il y planta un plant choisi. Il bâtit une tour au milieu et il y fit un pressoir. Il attendait qu'elle portât des raisins, elle n'a porté que des fruits sauvages.

« Maintenant donc, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez les juges entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire à ma vigne et que je n'aie point fait ?

« Ai-je eu tort d'attendre d'elle de bons raisins lorsqu'elle n'en a produit que de mauvais ?

« Mais je vous montrerai maintenant ce que je vais faire à ma vigne. J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage. Je détruirai les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds. Je la ren-

1. Ps. LXXIX, 9. — 2. Jer., II, 21.

drai déserte, et elle ne sera ni taillée ni labourée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne point pleuvoir sur elle[1]. »

La vigne dont parle Isaïe a été plantée dans un lieu fertile. « Et, en effet, reprend saint Jérôme, quoi de plus fertile que la terre promise où Dieu conduit son peuple !

« La vigne est environnée d'une haie, car Dieu a envoyé ses anges pour venir en aide aux enfants de Juda. Les pierres enlevées de la vigne sont les idoles et tout ce qui pouvait nuire au culte du vrai Dieu. La tour bâtie au milieu de la vigne figure le temple, et le pressoir peut signifier l'autel. Car de même qu'on porte les raisins au pressoir pour les fouler et en exprimer le vin, de même l'autel recevait les fruits des peuples et dévorait les victimes.

« La vigne, longtemps attendue, n'a produit que de mauvais fruits, ou, suivant quelques interprètes, des épines, ces mêmes épines dont les Juifs ont couronné le Sauveur.

« Qu'ai-je dû faire à ma vigne, reprend le prophète, et que je n'aie pas fait? Jugez entre ma vigne et moi.

1. Isa., cap. V.

« Je lui enlèverai sa haie, » c'est-à-dire je lui retirerai le secours de mes anges.

« Ma vigne sera livrée à ses ennemis. Elle sera dévastée par eux, et elle deviendra soumise aux nations[1]. »

Qui ne reconnaît en cette figure la punition de Jérusalem et de Juda !

## III

Le Seigneur a, en effet, confié sa vigne à d'autres ouvriers, et entre leurs mains diligentes une vigne nouvelle a grandi et prospéré.

« Celle-ci, dit saint Ambroise, est l'image de l'Église. Le peuple chrétien s'élève comme une vigne verdoyante au-dessus du sol avili. Ce tendre rejeton, greffé sur la vieille vigne, a poussé sur le bois noueux de la croix. Et l'Esprit-Saint, l'inondant de sa grâce, a purifié la vigne! C'est elle que le colon diligent se plaît à bêcher, à arroser et à tailler[2]. »

1. In Isa. proph., lib. II, cap. 5. — 2. Com. lib. IX in Ev. Luc., cap. XX.

« Dieu lui-même, continue saint Bernard, taille la vigne de son Église, quand il prend dans ses mains le glaive à deux tranchants pour se venger des nations, pour exercer ses représailles contre les peuples, pour enchaîner les rois et les grands dans des liens de fer, et accomplir ainsi contre eux sa justice[1]. »

Et c'est aussi cette vigne de l'Église, dont les fleurs répandent au loin les parfums de Jésus-Christ, dont les fruits mûrs et abondants inspirent à saint Ambroise ce cantique de louange[2] :

« Seigneur, que ceux-là vous louent, qui voient votre Église étendre au loin ses branches chargées, et toutes les âmes fidèles l'environner comme des colliers précieux, faisant briller en elle la maturité de la prudence, la splendeur de la foi, l'éclat de la justice, la fécondité de la miséricorde. Qu'à cette vue tous répètent cette parole : « Votre Épouse, Seigneur, est comme une vigne féconde aux flancs de votre maison[3]. »

1. In Cant., serm. LVIII. — 2. Hexam., lib. III, cap. x. — 3. Ps. CXXVII, 3.

## IV

La vigne, qui figure l'Église, symbolise également cet autre objet de la prédilection divine : l'âme chrétienne. C'est elle que le pieux docteur saint Bernard a en vue lorsqu'il interprète en ces termes cette parole de l'Épouse des saints Cantiques : « L'hiver est passé. Le temps est venu d'émonder la vigne. » — « L'hiver est passé, nous dit-il, quand l'amour de Jésus-Christ succède dans notre cœur à une crainte sans amour. Il faut alors émonder la vigne.

« Qui parmi nous osera prétendre qu'il n'a à retrancher en sa vigne aucune branche superflue? Mais, croyez-moi, les branches qu'on a retranchées poussent encore. Il ne suffit pas de tailler une fois, il faut tailler souvent, et si cela est possible, toujours; car vous trouverez toujours à émonder en vous...

« La vertu, dans une âme, ne peut croître en même temps que les vices. Si vous voulez une

vertu forte et vigoureuse, ne laissez pas vos vices se développer. Élaguez toutes les branches inutiles, et les rejetons salubres pousseront mieux. Ce que vous enlevez à vos passions, vous le gagnerez au profit de votre âme. Encore une fois, taillez la vigne; taillez-en tout ce qui est mauvais, et votre vertu s'affermira[1]. »

Quand la vigne a été taillée, elle donne en son temps ses fleurs et ses fruits. Déjà nous avons expliqué ce que signifient les fleurs et les fruits par rapport à l'âme.

« Lorsque vous voyez les raisins mûrs pendre comme des guirlandes autour de nos campagnes, dit à ce propos saint Ambroise, comment ne pas songer, ô homme, que vous ne devez pas arriver au terme de la vie sans avoir produit des fruits mûrs? Les œuvres imparfaites ne conviennent pas à la plénitude des ans, et le fruit qui n'est pas mûr est amer. Mais l'âme juste, pour mûrir ses fruits, a droit de compter sur la grâce divine, qui la protége et contre les ardeurs du péché et contre le froid de la mort[2]. »

Hélas! mon âme est une vigne... et elle devrait

1. In Cant., serm. LVIII. — 2. Hexam., lib. III, cap. X.

porter de bons fruits. Cependant n'a-t-elle pas souvent mérité les menaces que le Seigneur adresse à la vigne infidèle...? « Qu'ai-je dû faire à ma vigne et que je n'aie pas fait[1] ? » Vous m'avez entouré de vos anges, ô mon Dieu! Ni la tour pour me défendre, ni le pressoir pour m'éprouver n'ont manqué à ma vigne; et, avec un soin paternel, vous avez écarté les pierres qui pouvaient lui nuire. Qu'avez-vous dû faire et que vous n'ayez pas fait? Mais je n'ai pas su garder ma vigne. Vous l'avez plantée, et vous n'avez rien recueilli.

Jetez sur moi, Seigneur, un regard de miséricorde ou plutôt venez vous-même vers moi, ô divin Fils du maître de la vigne. Venez dans le sacrement de votre amour: c'est en vous seul que je me confie, vous seul qui faites fleurir, vous seul qui faites fructifier.

## V

Jésus-Christ nous dit, en parlant de lui-même : « Je suis la véritable vigne. *Ego sum vitis vera*[2]. »

1. Isa., V, 4. — 2. Joan., XV, 1.

— « En effet, reprend saint Augustin, Jésus-Christ s'appelle la vraie vigne, en tant qu'il est le chef de l'Église, et il nous compare aux branches, parce que nous sommes ses membres. La vigne et les branches sont d'une nature semblable, et Dieu, qui est au-dessus de notre nature, a daigné se faire homme pour qu'en lui la nature humaine devînt cette vigne dont nous sommes les branches... Il s'appelle la vraie vigne, afin de se discerner de celle dont le prophète a pu dire : « Comment t'es-tu changée en amertume, ô vigne étrangère[1] ! » Celle-là n'est pas la vraie vigne qui produit des épines au lieu de fruits[2]. »

Déjà, en parlant des branches, nous avons observé que cette figure de la vigne que Jésus-Christ emploie est l'une de celles qui nous fait le mieux comprendre l'obligation où nous sommes de lui demeurer unis.

Réjouissons-nous d'appartenir à la vigne véritable qui elle-même a daigné nous dire : « Si vous demeurez en moi... tout ce que vous me demanderez vous sera accordé[3]. »

1. Jer., II, 21. — 2. In Joan. Ev., cap. XV, tract. 80. — 3. Joan., XV, 7.

## VI

Quand le raisin est mûr, on le cueille avec joie. C'est le moment de la vendange. « La vendange de l'Église, dit saint Ambroise, se fait aujourd'hui dans le monde entier, parce que le monde entier est devenu la vigne du Seigneur[1]. »

Puis le raisin foulé dans le pressoir produit le vin. Cette liqueur qui nous enivre est souvent, dans la sainte Écriture, le symbole des ivresses coupables qui dégradent le cœur de l'homme et qui l'éloignent de Dieu. Ainsi Moïse, dans son cantique, compare le vin de la vigne réprouvée de Sodome au fiel des dragons et au venin des aspics [2], parce que l'homme qui s'enivre de sa vie criminelle imite les œuvres de Satan.

Mais, dans le langage de l'Écriture, le vin procure aussi les saintes ivresses.

L'ivresse qui nous enlève au-dessus de nos sens

1. Hexam., lib. III, cap. x. — 2. Deut., XXXII, 32.

et qui fait dire à saint Ambroise que le vin figure la contemplation [1].

L'ivresse du divin amour que l'âme fidèle exprime en ces termes : « Ton cœur, ô mon céleste Époux, est meilleur pour moi que le vin. *Meliora sunt ubera tua vino* [2]. »

L'ivresse de la colère divine dont l'ange de l'Apocalypse menace l'adorateur de la bête : « Il boira du vin de la colère de Dieu [3]. »

L'ivresse de la componction, qui est le breuvage dont s'enivre l'âme pénitente du roi-prophète : « Vous nous avez abreuvés, Seigneur, du vin de la componction [4]. »

Quand les apôtres eurent reçu l'Esprit-Saint, les peuples pensèrent qu'ils étaient ivres. « Ils ne l'étaient pas, reprend saint Bernard, dans le sens que supposaient les foules incrédules. Ils étaient ivres, mais de ce vin nouveau que les outres vieillies ne méritaient pas de recevoir et ne pouvaient contenir; du vin que la véritable vigne avait versé sur eux du haut du ciel; du vin qui réjouit le cœur mais qui ne trouble pas les sens, qui fait germer les vierges et qui ne fait pas apostasier les sages [5]... »

1. Com. in cap. 6 Apoc. — 2. Cant., I, 1. — 3. Apoc., XIV, 10. — 4. Ps. LIX, 5. — 5. In Cant., serm. LXIII.

## VII

L'évangéliste saint Jean rapporte que, des noces s'étant faites à Cana en Galilée, Jésus y fut invité ainsi que ses disciples. Et comme le vin manquait, il ordonna aux serviteurs de remplir six urnes d'eau. Lorsque le maître d'hôtel goûta l'eau, il s'aperçut qu'elle avait été changée en vin [1].

Le changement de l'eau en vin à Cana signifie, suivant saint Chrysostome, la transformation des volontés humaines que Jésus-Christ allait opérer par sa grâce. « Il y a des hommes, nous dit le saint docteur, qui ressemblent à l'eau, froids, mous et sans consistance comme elle. Conduisons-les donc au Seigneur, pour qu'il communique à leur volonté la saveur et la vigueur du vin [2]. »

Mais le miracle de Cana allait être en même temps une figure de la transsubstantiation eucharistique. Qu'est-ce, en effet, que le vin de nos

1. Joan., cap. II. — 2. Hom. in Joan., XXII, al. 21.

vignes, quand on le compare au sang de Jésus-Christ, sinon une eau insipide comparée au vin généreux?

Le vin est le deuxième symbole sous lequel il a plu à Jésus-Christ de se cacher dans le sacrement de son amour.

Jésus-Christ n'est pas seulement la vraie vigne, mais, suivant l'expression d'Isaïe, il a voulu lui-même fouler dans le pressoir le vin de cette vigne céleste[1].

Ce vin est le sang qui a coulé de ses plaies divines et qu'il présente en breuvage aux fidèles : « Venez et buvez le vin que j'ai versé pour vous[2]. » Ah! c'est surtout ce vin précieux du Sauveur qui nous enivre d'amour pour lui.

« Le Roi m'a introduit dans son divin cellier, s'écrie l'Épouse, et il m'a enflammée d'amour[3]! »

## VIII

La sainte Écriture nomme souvent ensemble les

1. Isa., LXIII, 3. — 2. Prov., IX, 5. — 3. Cant., I, 4.

deux symboles eucharistiques : le froment et le vin.

Quand Isaac bénit Jacob, qui est la figure du Sauveur, il s'écrie : « Que Dieu t'accorde l'abondance du froment et du vin [1]. » Le véritable Jacob, qui est Jésus-Christ, a reçu, en effet, cette abondance de vin et de froment, et il l'a répandue sur nos autels.

Quand Moïse annonce à son peuple qu'il sera établi dans la terre promise, « Dieu l'y a fait entrer, dit-il, pour qu'il se nourrisse de la moelle du froment et qu'il y boive le sang le plus pur du raisin [2]. » Et dans l'Église effectivement, chaque jour le peuple chrétien se nourrit de la moelle du froment divin et s'y enivre du sang pur de la vigne véritable.

Lorsque Sennachérib veut persuader aux enfants de Juda d'abandonner Ézéchias et le culte du vrai Dieu : « Je vous conduirai, leur dit-il, dans une terre semblable à la vôtre : terre de froment et de vin, terre de pain et de vigne [3]. »

Promesse menteuse, ô mon Dieu ! Où trouver le pain qui fortifie et le vin qui réjouit, sinon

1. Gen., XXVII, 28. — 2. Deut., XXXII, 14. — 3. Isa., XXXVI, 17.

dans la terre de votre Église, au pied du tabernacle ?

Et enfin, quand le prophète Zacharie s'adresse à lui-même cette question : « Qu'y a-t-il de bon dans le Seigneur, et qu'y a-t-il de beau en lui? » il réunit dans sa réponse les deux symboles : « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges[1] ! » C'est qu'en effet l'Eucharistie n'est le froment des élus que parce qu'elle est en même temps le vin qui fait germer les vierges.

Sang précieux de mon Sauveur, coulez dans mes veines pour les purifier! C'est alors que l'Eucharistie me fera vivre de la vie véritable, et qu'elle sera pour moi l'avant-goût de l'éternel bonheur des élus.

1. Zach., IX, 17.

# L'OLIVIER

La colombe de l'arche et Jésus-Christ. — L'olivier, gloire d'Israël. — L'olivier franc et l'olivier sauvage. — L'onction de Jésus-Christ. — L'Esprit-Saint. — L'Église. — Les sacrements. — Les vierges sages et les vierges folles. — La douceur. — L'huile du Samaritain. — Le nom de Jésus. — La lampe du tabernacle. — Le froment, le vin et l'huile.

## I

Lorsque après le déluge la colombe revint vers l'arche, elle portait dans son bec une branche d'olivier, et le patriarche y vit un signe de l'apaisement de la colère de Dieu[1].

Effectivement, suivant saint Ambroise, l'olivier est l'emblème de la miséricorde, parce que l'huile qui provient de ses fruits, est un remède pour nos blessures[2]. Et, suivant saint Augustin, il désigne également la paix, parce que l'huile est le sym-

1. Gen., VIII, 11. — 2. S. Amb., Serm. fer. 6 in Parasceve.

bole de l'onction de la charité, et qu'il n'y a pas de paix sans amour[1].

La colombe apportait à Noé la miséricorde et la paix.

De même, quand le jour fut venu où le Sauveur des hommes allait, par ses souffrances et par sa mort, satisfaire à la justice de Dieu, le peuple, se portant au-devant de lui, jeta devant ses pas des branches d'olivier, le proclamant ainsi le roi de la paix, le Dieu de la miséricorde.

Ce fut au jardin des Olives qu'il voulut commencer l'œuvre sanglante de sa Passion. Et lorsqu'il réunit pour la dernière fois ses disciples, il choisit également la montagne des Oliviers. Il adressa à ses apôtres cette parole : « Que la paix soit avec vous. » Et il remonta vers les cieux.

Comme la colombe de l'arche, Jésus nous avait apporté la miséricorde et la paix.

## II

Quand, par la bouche du prophète Osée, le Sei-

1. In ps. CXXVII, 13.

gneur prédit au peuple d'Israël les destinées sublimes qui l'attendent, il lui annonce que sa gloire sera semblable à l'olivier. *Erit quasi oliva gloria ejus*[1].

L'abondance des fruits de l'olivier, mais surtout leur dignité et leur importance, au point de vue liturgique, motivent cette comparaison.

Lorsque le pontife consacre l'huile sainte qui doit servir à l'administration des sacrements de l'Église, il rappelle que, parmi les arbres créés par Dieu dès l'origine du monde, l'olivier occupe un rang très-insigne, parce que de ses fruits doit naître l'huile qui servira à l'onction des prêtres, des rois, des prophètes et des martyrs[2]. Or, la gloire d'Israël n'est-elle pas d'avoir donné le jour à celui qui a été le prêtre, le roi, le prophète, le martyr par excellence, à Jésus-Christ lui-même. La gloire d'Israël sera semblable à l'olivier !...

1. Oseæ, XIV, 7. — 2. Pontificale Romanum, in Cœna Domini.

## III

C'est Jésus-Christ d'abord qui reçoit l'onction sainte, et aussi dans les psaumes, parlant de lui-même, il nous dit : « Je suis comme un olivier chargé de fruits dans la maison de mon Dieu. *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei mei*[1]. »

L'apôtre saint Paul nous représente également le Sauveur sous la figure de l'olivier franc.

Toutes les nations de la terre, symbolisées par l'olivier sauvage, sont greffées sur l'olivier divin qui est Jésus-Christ. Et ainsi, continue le grand apôtre, elles participent au suc excellent de sa racine et à la saveur de ses fruits, c'est-à-dire à l'abondance de la divine grâce[2].

Nous sommes étroitement unis à Jésus-Christ par l'onction qu'il répand en nous, et le Roi-Psalmiste nous compare avec raison aux jeunes rejetons de l'olivier. *Filii tui, sicut novellæ olivarum*[3].

1. Ps. LI, 10. — 2. Rom., cap. XI. — 3. Ps. CXXVII, 3.

## IV

Cette onction convient tellement au Sauveur que « le nom de Christ lui est donné, nous dit saint Augustin, à cause de l'onction du chrême : *Christus a chrismate*[1]. »

Mais le saint docteur se demande aussitôt de quelle huile le Sauveur est sacré : « Évidemment, dit-il, d'une huile toute spirituelle. L'huile visible est le signe, l'huile invisible est dans le sacrement, l'huile spirituelle est tout intérieure.

« Celle-ci avait été visiblement figurée à l'avance par l'onction que le patriarche Jacob répandit sur la pierre où il s'était endormi, quand il eut la vision de l'échelle mystérieuse. L'onction de la pierre était le signe extérieur ; mais David n'a plus en vue que l'huile spirituelle elle-même dans ce verset du psaume qu'il applique à Jésus-Christ[2] : Votre Dieu vous a oint avec l'huile de la joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui ont part

1. In ps. XLIV, 19. — 2. Ps. XLIV, 8.

avec vous. *Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ, præ consortibus tuis*[1]. »

V

C'est l'Esprit-Saint lui-même qui communique à Jésus-Christ l'onction, et le Sauveur le proclame dans les termes les plus exprès lorsqu'il rapporte à sa personne cette prophétique parole d'Isaïe : « L'Esprit-Saint est sur moi, c'est pour cela qu'il m'a oint. *Spiritus Sanctus super me, propter quod unxit me*[2]. »

Voilà pourquoi saint Augustin enseigne que « l'Esprit-Saint est quelquefois symbolisé par l'huile. *Per oleum significatur Spiritus Sanctus*[3]. »

Il est l'huile des joies saintes qui calment nos douleurs, l'huile qui nourrit en nous les flammes de la charité, l'huile des divines grâces qui se répand sur nous avec effusion.

1. Aug. in ps. XLIV, 19.— 2. Luc., IV, 18.— 3. In ps CVIII, 26.

## VI

L'Église, comme son divin Chef, a reçu l'onction sainte, « et seule, nous dit saint Ambroise, elle possède cette huile divine dont la synagogue est privée. Elle la répand sur le front de ses enfants : sur les martyrs, pour les purifier de la poussière du siècle ; sur les confesseurs, pour qu'ils ne succombent pas aux labeurs qu'ils s'imposent et ne soient pas vaincus par les passions du monde[1]. »

Et, comme signe de l'onction intérieure dont elle est dépositaire, l'Église emploie l'huile visible dans l'administration des sacrements. Les onctions du baptême, celles de la confirmation, de l'ordre et de l'extrême-onction se font avec l'huile consacrée. Cette onction, qui vient de Jésus-Christ et descend jusqu'aux simples fidèles après avoir sacré les pontifes et les prêtres, ne nous rappelle-t-elle pas l'huile parfumée dont parle le Roi-Prophète et qui tombe de la tête et de la barbe d'Aaron aux franges traînantes de son vêtement[2] ?

1. Epist., lib. II, Marcell. Sorori. — 2. Ps. CXXXII, 2.

## VII

L'huile de la grâce qui descend jusqu'à nous est celle qui donne à nos œuvres leur vrai lustre et les fait luire, suivant la parole du Sauveur, pour qu'elles glorifient le Père céleste[1].

« Mais l'éclat que donne cette huile, ajoute saint Grégoire, est également celui de la gloire intérieure de l'âme, qui ne brille qu'aux yeux de Dieu et qui se laisse ignorer au dehors, selon ce qui est écrit[2]: La gloire de la fille de Sion est toute au dedans d'elle-même[3]. »

La parabole évangélique des vierges sages et des vierges folles nous fera mieux comprendre l'importance de cette huile.

La lampe des vierges folles est dépourvue d'huile. C'est d'abord parce qu'elles n'ont pas eu soin de vivifier par la charité et par les œuvres la lampe de leur foi; c'est ensuite parce que, au lieu de s'en tenir à l'éclat de la gloire intérieure que

1. Matth., V, 16. — 2. Ps. XLIV, 14. — 3. S. Greg. Mag., XL, hom. in Ev., lib. I, hom. XII, 1.

Dieu seul contemple, elles ont cherché à attirer sur elles les vaines louanges des hommes.

Quand l'Époux vient et que ce cri se fait entendre : « Allez au-devant de lui, » les vierges folles disent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent ; » et les vierges sages répondent : « Celle que nous possédons ne peut suffire à nous et à vous [1]. »

La réponse n'est que trop vraie, puisque nos propres œuvres et le témoignage qui nous vient de Dieu ne sont profitables qu'à nous-mêmes. « Mais allez, reprennent les vierges saintes, vers ceux qui vendent l'huile. »

Ces derniers, suivant la pensée de plusieurs Pères [2], sont les pauvres que nous soulageons par l'aumône; et en effet, nos œuvres de miséricorde, en rachetant nos fautes, sont une huile qui entretient notre lampe.

Toutefois, saint Grégoire et saint Augustin interprètent différemment le conseil des vierges sages [3].

C'est, suivant leur pensée, avec une sorte d'iro-

1. Matth., XXV, 8. — 2. Hieron. Chrysost. Orig. *Vid.* Cat. aur., in cap. XXV Matth. — 3 Aug. de Verb. Domini ; Greg. in hom. XII.

nie que celles-ci disent aux vierges folles : « Allez vers ceux qui vendent l'huile. » Vous avez dédaigné cette huile, qui est le témoignage d'une conscience pure, et cette gloire des œuvres, qui ne se rapporte qu'à Dieu. Allez vers ceux dont vous aimez les louanges, allez vers les flatteurs; ceux-ci auront toujours à votre disposition cette huile du mensonge, de la flatterie et de la gloire humaine, dont le Roi-Prophète a dit : « L'huile du pécheur n'engraissera pas mon front[1]. »

Seigneur Jésus, à vous seul je veux plaire, et ne veux orner ma lampe que pour vous; mais je ne puis l'orner sans vous. N'y laissez jamais défaillir votre huile sainte, afin que, le jour où vous m'appellerez, je sois prêt comme les vierges sages et que j'entre à leur suite au festin des noces, brûlant d'amour comme elles, ô mon céleste Époux!...

## VIII

L'huile, qui symbolise toutes les effusions de

1. Ps. CXL, 5.

l'Esprit-Saint, est aussi l'emblème de la douceur avec laquelle il se répand en nous : « Oh ! que votre Esprit, Seigneur, est plein de suavité en toutes choses ! » s'écrie l'auteur de *la Sagesse*[1].

Dieu disait à son peuple, par la bouche du prophète Isaïe : « Le fardeau d'Assur vous sera enlevé, ainsi que le joug qui pesait sur votre cou. Ce joug sera réduit en poudre par l'abondance de l'huile[2]. »

Que signifie cette huile abondante, sinon les douceurs divines que le Seigneur répandra sur son peuple ?

Jésus-Christ est venu lui-même accomplir la prophétie d'Isaïe. L'huile du Sauveur a coulé sur le monde, quand il a dit aux hommes : « Mon joug est doux et mon fardeau léger[3]. »

C'est également la douceur de la parole évangélique qui est exprimée par l'huile que le bon Samaritain verse avec amour sur les plaies du pauvre blessé. Il fait couler sur elles le vin et l'huile. « Le vin, dit saint Ambroise, signifie la sévérité du précepte ; mais cette sévérité est tout aussitôt tempérée par l'onction de l'Évangile[4]. »

1. Sap., XII, 1. — 2. Isa., IX, 27. — 3. Matth., XI, 30. — 4. Com., lib. VII, in Ev. Luc., cap. x.

O Jésus! ô bon Samaritain, vous voyez mes blessures profondes, venez à moi et guérissez-moi. Vous savez en quelle mesure j'ai besoin du vin et de l'huile; mais si j'osais mesurer moi-même l'un et l'autre, je vous dirais : Seigneur, beaucoup d'huile surtout!... beaucoup de cette huile que vous savez répandre, et qui seule peut adoucir et calmer tous mes maux.

## IX

Nous ne pouvons nommer Jésus-Christ sans nous rappeler l'huile divine qu'il a reçue, et celle aussi qu'il fait couler sur nous. Faut-il donc être surpris que, pour la sainte Épouse des Cantiques, le nom seul du Sauveur soit comme l'huile répandue. *Oleum effusum nomen tuum*[1].

Saint Bernard, commentant cette parole, observe d'abord que l'huile sert à éclairer, à nourrir et à guérir. « Or, tel est le nom de l'Époux, ajoute le pieux docteur, que si on le prêche, il

1. Cant. I, 2.

éclaire ; si on pense à lui, il nourrit ; si on l'invoque, il adoucit et il guérit.

« Si on le prêche, il éclaire. Et n'est-ce pas, en effet, à la lueur de ce saint nom que Dieu nous a tous appelés à son admirable *lumière*, *celle* en laquelle nous le contemplerons éternellement un jour ?

« Si on pense à ce nom béni, il nourrit. Et cette seule pensée, en effet, n'est-elle pas un accroissement de force ? Quel aliment nourrit mieux notre âme? Pour elle toute nourriture est sans saveur, si cette huile ne l'assaisonne. Ce que vous écrivez me paraît fade, si je n'y lis le nom de Jésus. Vos entretiens et vos disputes me semblent insipides, si le nom de Jésus ne résonne à mon oreille.

« Enfin ce nom divin est aussi un doux remède !... Si l'un de vous est dans la tristesse, que le nom de Jésus vienne en son cœur, et de son cœur passe sur ses lèvres. Devant la splendeur de ce nom, tous les nuages se dissipent, et la sérénité reparaît... Invoquez ce nom vivifiant !... Si près de la mort que vous soyez, vous vous sentirez renaître à la vie [1]. »

1. In Cant., serm. XV.

# X

Le Seigneur, parlant à Moïse pour organiser le culte que lui rendrait le peuple d'Israël, désignait expressément l'huile qui devait servir à l'entretien des lampes : *Hæc sunt quæ accipere debetis... Oleum ad luminaria concinnanda* [1].

L'Église a conservé cette prescription de la loi mosaïque, et devant chacun de nos tabernacles, une lampe demeure nuit et jour allumée, où l'huile entretient la flamme.

Qui de nous, en présence de l'Eucharistie, n'a pas jeté un regard sur cette huile et n'a aimé à méditer les leçons qu'elle nous donne !

Elle se consume doucement et lentement, et en brûlant elle nourrit la flamme.

O Dieu, la vie humaine fond comme l'huile et comme la cire. Et le plus souvent, elle alimente des flammes impures qui la dévorent. Je vous demande, Seigneur, que ma vie soit plutôt

1. Exod., XXV, 6.

semblable à l'huile des lampes de vos tabernacles, qu'elle se consume comme elle dans votre sanctuaire, qu'elle se consume au feu de votre amour !...

## XI

La sainte Écriture nomme souvent ensemble les trois derniers symboles que nous venons d'étudier...

« Les impies, dit le Roi-Psalmiste, se réjouissent en voyant multiplier pour eux les fruits du froment, du vin et de l'huile [1]. »

Mais à son tour le Seigneur, par la bouche du prophète Osée, console son peuple avec cette promesse : « Je vous donnerai avec abondance le froment, le vin et l'huile [2]. »

« Les hommes du siècle, reprend saint Augustin, ne s'attachent qu'aux biens de la terre, et, suivant l'expression du Psalmiste, ils ne demandent qu'à voir se multiplier dans leurs champs le froment, le vin et l'huile. Mais il y a aussi, conti-

1. Ps. IV, 8. — 2. Oseæ, II, 8.

nue le saint docteur, il y a le froment de Dieu, qui est le pain vivant descendu du ciel. Il y a le vin de Dieu, qui enivre les élus dans les délices de la maison céleste. Il y a enfin l'huile de Dieu, celle dont il est écrit[1] : Vous avez engraissé ma tête avec l'huile[2]. »

Que puis-je désirer sur la terre, ô mon Dieu ! je n'envie que vos biens célestes, et voici que vous me les nommez tous les trois !... Donnez-moi avec abondance le froment, le vin et l'huile !

1. Ps. XXII, 5. — 2. Aug., in ps. V, 9.

# LE CÈDRE

L'orgueil. — J'ai passé... le cèdre n'était plus. — La gloire du juste. — La parabole d'Ézéchiel. — Jésus-Christ. — Le Tabernacle.

## I

L'auteur inspiré du livre des Rois nous apprend que Salomon écrivit un traité sur toutes les plantes de la création, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des fentes de la muraille[1].

Le cèdre est désigné ici comme le plus élevé de tous les arbres; « et c'est pour cela, observe saint Grégoire, que souvent dans nos saints livres il représente l'orgueilleuse puissance des méchants[2]. » Mais le Seigneur se joue de cette puissance: il hu-

1. 3 Reg., IV, 33. — 2. Moral., lib. XXXII, cap. XV.

milie les superbes, il les disperse d'une seule pensée de son cœur; et voilà ce que le Roi-Prophète exprime en ces termes : « La voix du Seigneur brise les cèdres. *Vox Domini confringentis cedros*[1]. »

Quand l'homme de bien, humble, modeste, voit l'orgueilleux prospérer sur la terre, environné de richesses et d'honneurs, il se trouble et il est tenté de lui porter envie; mais la cime du cèdre a beau toucher les nues et son ombrage s'étendre au loin, combien cette gloire est éphémère!... « J'ai vu, dit encore le Psalmiste, j'ai vu l'impie élevé comme le cèdre... J'ai passé... Il n'était déjà plus[2]. »

Saint Augustin explique ainsi cette parole de David : « Tant que vos pensées charnelles vous portent à désirer une félicité terrestre, celle-ci vous semble la félicité véritable, mais pourquoi? C'est que vous demeurez en présence du cèdre, vous le contemplez. Vous n'avez point passé. Marchez donc devant vous, avancez et passez; à mesure que vous passerez, le cèdre s'éloignera, vous ne le verrez plus; Dieu seul sera devant vous. Courant alors, avec une foi vive, vers les biens spi-

1. Ps. XXVIII, 5. — 2. Ps. XXXVI, 35.

rituels, vous direz : J'ai passé... le cèdre n'était plus[1]. »

## II

« Mais si ce bel arbre est l'emblème de l'orgueil, il est aussi, reprend saint Grégoire, la figure de la grandeur et de la gloire céleste[2]. »

La divine sagesse, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, s'élève au-dessus de la sagesse humaine comme le cèdre qui couronne le Liban[3], et le Psalmiste ajoute : le juste grandit et s'étend comme le cèdre[4].

Les Pères[5] remarquent dans le cèdre trois qualités excellentes : d'abord, sa majestueuse hauteur qui domine les montagnes; puis, le parfum qu'il répand; puis enfin, cette propriété qu'il possède d'être moins sujet à la corruption. Le juste, qui par l'espérance se porte incessamment vers les biens éternels, ressemble au cèdre s'élevant ma-

1. In ps. XXXVI, sum. III, 14. — 2. Moral., lib. XXXII, cap. XV. — 3. Eccli., XXIV, 17. — 4. Ps. XCI, 13. — 5. Bern. in Cant., serm. XLVI ; S. Greg. XL hom. in Ev., lib. I, hom. XX.

jestueusement sur la montagne. Comme lui, il exhale des parfums, si par ses œuvres et ses vertus il répand en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ. Comme lui enfin, il échappe à la corruption, parce que, fermement fixé en Dieu par un solide amour, il ne se laisse corrompre par aucune affection terrestre.

## III

Le prophète Ezéchiel, parlant au nom du Seigneur, proposait aux juifs cette parabole. « Un aigle aux ailes étendues avait volé vers le Liban. Prenant entre ses serres la moelle d'un cèdre et arrachant quelques branches de cet arbre, il les avait transportées au pays de Chanaan. La graine tombée des branches avait été semée en terre, et était devenue une vigne féconde; mais la vigne s'était révoltée contre l'aigle, et Dieu l'avait punie de son ingratitude.

« Pour moi, ajoutait le Seigneur, je prendrai de la moelle du grand cèdre... Je couperai du haut de ses branches une greffe tendre, et je la planterai

sur une montagne élevée. Je la planterai sur la montagne d'Israël. Elle poussera un rejeton, portera des fruits et deviendra un grand cèdre. Tous les oiseaux habiteront sous ce cèdre, et tout ce qui vole fera son nid à l'ombre de ses branches[1]. »

Saint Jérôme[2], interprétant cette parabole, fait observer d'abord que le temple de Jérusalem, à cause de sa magnificence, est souvent comparé au Liban dans nos saintes Écritures.

Les cèdres du Liban sont les princes de Jérusalem.

L'aigle qui vole vers le Liban et arrache la moelle d'un cèdre, c'est le roi Nabuchodonosor qui s'avance vers Jérusalem, s'empare du roi Jéchonias et le réduit, ainsi que son peuple, en captivité.

Cependant le vainqueur ne veut pas interrompre entièrement l'autorité royale de Juda. A Jéchonias, il substitue le roi Sédécias, qu'il fait asseoir sur un simulacre de trône. Celui-ci, impatient du joug, s'adresse au Pharaon qui règne sur l'Égypte; mais ses efforts demeurent impuissants. Il est

1. Ezech., XVII. — 2. Com. in Ezech., lib. V, cap. XVII.

figuré par la vigne transplantée que Dieu punit de son ingratitude.

C'est alors que le Seigneur prend à son tour la moelle du grand cèdre. Il choisit dans la race de David celui qu'il établira éternellement roi sur la montagne de Sion, et quand le sceptre sera sorti de Juda, le désiré des nations sera envoyé au monde. Humble et caché d'abord comme le tendre rejeton du cèdre, il croîtra, il portera ses fruits jusqu'aux extrémités de la terre, il étendra son ombre, et les oiseaux du ciel viendront s'y abriter.

Le Sauveur, dans son Évangile, cachait sous d'autres voiles la même vérité prophétique, lorsqu'il comparait le royaume du ciel au grain de sénevé, qui devient un grand arbre où les oiseaux aiment à poser leur nid[1].

C'est donc Jésus-Christ lui-même qui est le cèdre par excellence, et l'âme fidèle des saints Cantiques le désigne ainsi quand elle dit : « Sa beauté est comme celle du Liban, et il se distingue parmi tous les hommes comme le cèdre entre tous les arbres. *Species ejus ut Libani, electus ut cedri*[2]. »

1. Matth., VIII, 20. — 2. Cant., V, 15.

## IV

Dieu ordonna à Moïse de fabriquer l'arche d'alliance avec des bois incorruptibles. Salomon choisit principalement le cèdre pour la construction du temple. Et lorsque l'Épouse des Cantiques invite l'Époux à venir habiter sous son toit, elle lui fait observer que sa maison est soutenue avec des solives de cèdre. *Tigna domorum nostrarum cedrina*[1].

Saint Bernard, expliquant cette dernière parole, nous rappelle que nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu, et il ajoute : « A mesure que vous élèverez votre édifice spirituel, si vous ne voulez pas qu'il s'ébranle et qu'il menace ruine, prenez soin de le soutenir sur des solives incorruptibles, c'est-à-dire sur la crainte de Dieu qui demeure éternellement; sur la patience, dont il est écrit que la patience des pauvres ne périt pas[2]; sur la persévérance, qui supporte aisément le

1. Cant., I, 17. — 2. Ps. IX, 19.

poids des plus lourdes constructions et leur permet de s'exhausser sans crainte jusqu'au ciel, suivant la parole du Sauveur : Celui-là seul qui persévérera sera sauvé[1]. Mais surtout n'oubliez pas, comme plus solide appui, l'amour de Dieu, qui ne défaille jamais et qui est aussi fort que la mort[2]. *Fortis ut mors dilectio*[3]. »

Nous sommes le temple du Seigneur, et nous devenons son tabernacle chaque fois que nous avons le bonheur de nous approcher du saint autel. Faites, Seigneur, que pour vous recevoir mon cœur ressemble au cèdre ; que, solidement enraciné en vous, il s'élève vers vous par l'espérance et se parfume au contact de vos vertus divines ! Rendez-le incorruptible par votre adorable présence !

1. Matth., XXIV, 13. — 2. Cant., VIII, 6. — 3. In Cant., serm. XLVI.

---

# LE ROSEAU

La faiblesse du roseau. — Jean-Baptiste n'était pas un roseau. — La plume de l'écrivain qui écrit vite. — Le roseau qui perce la main. — Jésus-Christ épargne le roseau à moitié brisé. — Le roseau entre les mains du Sauveur. — La verge de fer et le roseau d'or.

## I

Quoi de plus faible que le roseau! Il obéit à tous les vents du ciel, il subit tous les penchants qu'on lui impose, et si l'orage ne le brise pas, c'est à la triste condition qu'il ne résiste jamais et qu'il plie devant toutes les tempêtes.

Tel n'était pas le précurseur Jean-Baptiste, qui, pour conserver intactes la vérité et la justice, ne tremblait pas devant la mort; et aussi le Sauveur, voulant exalter devant les foules le mérite de ce grand homme : « Qu'êtes-vous allé voir dans le

désert, leur disait-il, est-ce un roseau agité par les vents[1]? »

« Jésus-Christ, continue saint Ambroise, nous défendait ainsi d'imiter ces hommes du monde qui, enflés d'un esprit charnel et vides des vertus intérieures, s'enorgueillissent des vaines gloires du siècle, et se laissant ballotter par toutes les tempêtes, ne sont que trop semblables aux roseaux agités par les vents, à ces roseaux qui se parent de leur collier de feuillage flottant comme une chevelure, et dont la tige rugueuse est couverte de nœuds; qui produisent en s'agitant un bruit vain et sonore; qui ne sont utiles à rien, qui blessent même quelquefois : vides au dedans, avec peu d'éclat au dehors.

« Hélas! nous ressemblons trop souvent aux roseaux, n'ayant comme eux aucune racine dans l'infirmité de notre nature. Au premier souffle d'un vent prospère on nous voit, poussés par un mouvement vague, frappant de droite et de gauche sur ceux qui nous approchent, impuissants à leur être utiles, très-facilement portés à leur nuire. Les roseaux aiment le cours des fleuves; et nous-

1. Matth., XI, 7.

mêmes, comme eux, nous n'aimons que les choses du monde qui passent et qui périssent[1]. »

II

Mais voici une autre pensée que le même symbole suggère au saint Docteur :

« Si, dit-il, vous arrachez le roseau de la terre qui le soutient, si vous le dépouillez de son feuillage superflu comme nous devons nous-mêmes nous dépouiller du vieil homme et de ses actes, si vous le placez entre les doigts de l'écrivain qui le dirige, le roseau transformé devient la plume que le Roi-Prophète désignait ainsi dans l'un de ses psaumes : Ma langue est comme la plume de l'écrivain qui écrit vite[2].

« Quelle est cette plume dans la pensée du Psalmiste, sinon Jésus-Christ lui-même qui imite le roseau dans l'infirmité de sa chair, mais qui avec sa chair infirme a magnifiquement exprimé toute la série des volontés de son Père?...

1. Com., lib. V, in Ev. Luc., cap. VII. — 2. Ps. XLIV, 2.

« O homme, continue saint Ambroise, sachez dans votre propre chair imiter ce roseau qui devient la plume de l'écrivain, et prenez soin de tremper cette plume non dans l'encre, mais dans l'esprit de Dieu, afin que vos écrits durent éternellement, suivant la belle parole de l'Apôtre aux Corinthiens[1] : C'est vous-mêmes qui êtes notre lettre, écrite non avec l'encre, mais avec l'esprit de Dieu[2]. »

## III

Le roseau signifie la faiblesse, et, quelle que soit l'orgueilleuse présomption des puissants et des heureux du siècle, ils ne sont jamais, pour qui se confie en eux, qu'un débile roseau; non-seulement un roseau qui fléchit et qui se brise, mais qui, une fois brisé, perce la main qui s'appuie sur lui[3].

Cette image, que nous empruntons à la sainte

1. 2 Cor., III, 2. — 2. Com., lib. V, in Ev. Luc., cap. VII. — 3. Isa., XXXVI, 6.

Écriture, est profondément vraie. Quel homme, par sa propre expérience, n'en a pas fait l'application cruelle?

Le monde m'avait apparu de loin, ô mon Dieu, avec une beauté et un charme que sa légèreté même et sa folie rendaient plus séduisants : c'était le roseau caressant le bord du fleuve avec son feuillage vert et ondoyant.

Bien vite je me suis aperçu que ses joies étaient éphémères, que ses plaisirs n'avaient pas de lendemain. C'était le roseau qui, à peine vert, commençait à se dessécher. Et cependant je l'aimais encore, je lui confiais toutes mes espérances, je lui demandais appui pour mon bonheur et mon avenir!... Hélas! quand j'ai eu recours à lui, comme le roseau il a fléchi d'abord, et ensuite il s'est brisé.

C'est alors que, rentrant en moi-même, j'ai compris la gravité de mon mal. Le monde avait dissipé mon esprit, il avait détourné mon cœur du vrai et pur amour; il voulait vous ravir mon âme, ô mon Dieu!... Le roseau en se brisant avait percé ma main.

## IV

L'homme est faible comme un roseau. Hélas! il est surtout un roseau indocile, car sa faiblesse se mesure principalement à ses fautes. Le plus souvent il plie sous l'impulsion d'une passion mauvaise, d'une tentation ou d'un caprice. Il plie pour offenser Dieu. Oh! que cette faiblesse est coupable! Comment Dieu n'aurait-il pas le droit de le briser? Mais c'est précisément ici que se manifeste à notre égard la merveilleuse bonté de Jésus-Christ. Il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs; il n'est pas venu pour les cèdres, mais pour les roseaux.

L'un des signes prophétiques par lesquels il s'annonce au monde est celui-ci : « Il n'achèvera pas de briser le roseau déjà froissé, *Arundinem quassatam non confringet*[1]. » Il s'applique à lui-même cette parole du prophète Isaïe.

Seigneur Jésus, que votre bonté est touchante!

1. Isa., XLII, 3; Matth., XII, 20.

Froissé et meurtri par mes propres fautes, je viens à vous sans crainte. Loin de me briser, vous guérissez mes plaies, et lorsque le vent orageux du mal m'incline jusqu'à terre, soutenu par vous, je relève mon front, pour vous louer et pour vous bénir.

## V

Dans le récit de la passion du Sauveur, nous lisons que les Juifs, en dérision de sa royauté, jetèrent sur ses épaules un lambeau de pourpre, entourèrent sa tête d'une couronne d'épines, et placèrent un roseau dans sa main[1]. « Ce roseau, nous dit saint Jérôme, rappelant ici l'interprétation de saint Ambroise, Jésus-Christ le tient entre ses doigts pour écrire le sacrilége des Juifs[2]. »

Mais dans la pensée de ce peuple impie, le roseau est un sceptre. Pourquoi un sceptre de roseau?

« C'est, répondent à la fois saint Ambroise[3] et

1. Matth., XXVII, 29. — 2. In Matth., loc. cit. in Cat. aurea. — 3. Com. in Ev. Luc., loc. cit.

saint Hilaire[1], que les nations étaient semblables au roseau agité par les vents : Jésus-Christ le prend en main pour affermir la faiblesse du monde dont le sceptre lui a été remis. »

## VI

Le roseau d'or, dont se sert l'ange de l'Apocalypse pour mesurer la Jérusalem céleste, inspire à saint Ambroise cette pensée, que si le Seigneur, pour imposer aux nations rebelles sa volonté suprême, doit souvent les conduire avec la verge de fer, il n'emploie que le roseau d'or à l'égard des habitants de la cité céleste[2].

Mais ce n'est pas seulement au ciel que Dieu se sert tour à tour de la verge et du roseau. Déjà ici-bas il désigne la verge de fer, lorsqu'il nous dit dans son Évangile : « La voie qui conduit à la vie est étroite et escarpée[3], » et il a en vue le roseau d'or lorsqu'il ajoute : « Apprenez que mon joug est doux et que mon fardeau est léger[4]. »

1. Matth., VII, 14. — 2. In Matth., loc. cit. in cat. aurea. — 3. Matth., XI, 30. — 4. In cap. XXI Apocalypsis.

O Jésus! je comprends que mes fautes ont mérité la verge de fer; mais mon infirmité la redoute, et votre miséricorde me fait espérer le roseau d'or : le roseau plein de suavité et de douceur, le roseau où brille votre infinie sagesse! Agissez avec moi, Seigneur, non comme un maître sévère, mais plutôt comme un père bon et tendre! Conduisez-moi avec le roseau d'or.

---

# LES RONCES ET LES ÉPINES

La punition du péché. — Le champ du paresseux. — La vigne coupable. — Les épines de la componction. — La haie d'épines. — Le péché. — Les fausses doctrines. — Que fait-on des épines et des ronces? — Les richesses et les sollicitudes du siècle. — La couronne d'épines. — Le blé et les épines.

## I

L'une des premières paroles que Dieu fit entendre à l'homme pécheur fut celle-ci : « La terre produira pour toi des épines et des ronces [1]. »

Non pas, reprend saint Augustin, que Dieu ne les eût point créées avant la chute, mais parce qu'elles allaient rendre plus douloureux et plus pénible le travail imposé à l'homme [2]. »

Désormais, avant de semer son champ, l'homme devra en arracher les épines et les ronces. Le paresseux craint ce labeur. « J'ai passé dans son champ, dit le Sage, et je l'ai vu couvert d'épines [3]. »

1. Gen., III, 18. — 2. De Gen. ad litteram, lib. III. — 3. Prov., XXIV, 31.

## II

De même, dans l'ordre spirituel. Là aussi, les épines et les ronces couvrent la surface du champ. L'âme laborieuse les arrache, et elle produit des fruits ; l'âme paresseuse les laisse croître, et elle demeure stérile.

Voici la menace que le prophète Isaïe adresse à la vigne infructueuse : « Les ronces et les épines s'élèveront au-dessus d'elle[1]. » — « Et pourquoi ? reprend saint Jérôme, afin que l'âme qui n'a pas senti Dieu par ses bienfaits, le comprenne par ses supplices, ou que du moins effrayée par le châtiment qui la menace, elle arrive à la pénitence[2]. »

## III

Oh ! que les châtiments du Seigneur nous sont bons ! Oh ! que les épines nous sont utiles !

1. Isa., V, 6. — 2. In Isa. proph., lib. II, cap. V.

Écoutons le Roi-Prophète : « Parce que le jour et la nuit votre main s'est appesantie sur moi, je me suis converti dans mon chagrin, quand j'ai senti la pointe aiguë de l'épine[1]. » — « C'est l'appesantissement de la main du Seigneur, continue saint Augustin, c'est le chagrin de l'humiliation qui m'a ramené vers Dieu. J'étais misérable, l'épine m'a piqué, et ma conscience a été touchée de componction[2]. »

L'épine nous fait souvent une salutaire blessure. Une haie d'épines nous sert de sauvegarde : « si elle n'environne pas les biens que nous possédons, il est à craindre qu'on nous les dérobe[3], » nous dit l'Ecclésiastique. Et le Seigneur, pour prémunir son peuple contre les dangers qui le menacent, ajoute par la bouche du prophète Osée : « J'entourerai vos voies avec une haie d'épines[4]. »

« En effet, reprend saint Jérôme, la divine Providence, par les maux qu'elle nous envoie, met un frein à nos désirs, et le joug des calamités nous contraint de revenir au service de Dieu. »

Pourquoi nous plaindre des épines? C'est parmi elles que le lis fleurit !

1. Ps. XXXI, 4. — 2. In ps. XXXI, Enarr. II, 15. — 3. Eccli, XXXVI, 27. — 4. Oseæ, II, 6.

## IV

Nous venons de voir que les épines, en tant qu'elles nous figurent les tribulations de la chair, sont la punition du péché et un préservatif contre lui. « Mais les épines qui blessent et qui déchirent notre âme, nous dit saint Grégoire, ne sont autres que le péché lui-même : tout péché est une épine. *Spina est omne peccatum*[1]. »

« Habituellement, reprend saint Chrysostome, la sainte Écriture donne au péché le nom d'épines, et c'est ainsi qu'il est écrit[2] que toute terre qui a reçu l'eau du ciel et qui ne produit que des épines et des ronces, est une terre réprouvée et bien près d'être maudite[3]. »

Le même docteur ajoute que dans le langage de nos saints livres, « l'épine signifie également toutes les doctrines fausses et impies qui nuisent à notre âme; et telles sont les ronces et les épines dont le Sauveur nous dit qu'on ne cueille sur elles ni les raisins, ni les figues[4] : les raisins qui représentent

1. Moral., lib. XX, cap. x. — 2. Hebr., VI, 8. — 3. In Ep. ad Hebr., cap. VI, hom. x. — 4. Matth., VII, 16.

le mystère du Christ et les joies des saints, les figues qui désignent la douceur évangélique et l'union de la charité[1].

## V

Que fait-on des épines et des ronces? On les arrache et on les brûle.

L'Esprit-Saint nous avertit que les méchants seront arrachés comme les épines et il ajoute par la bouche d'Isaïe, que « l'impiété s'allume elle-même comme un brasier pour dévorer les épines et les ronces[2]. »

## VI

Dans le saint Évangile, Jésus-Christ expliquant à ses disciples la parabole de la semence, s'exprime ainsi touchant les épines : « Ce qui tombe parmi elles, leur dit-il, marque ceux qui ont écouté la parole, mais en qui elle est ensuite étouffée par les sollicitudes des richesses et des plaisirs de la vie, de sorte qu'ils ne portent pas de fruits[3]. »

1. Chrys., hom. XXIV, sup. Matth. in op. imp. — 2. Isa., IX, 18. — 3. Luc., VIII, 15.

Saint Grégoire s'appuie sur ce texte du saint Évangile pour nous montrer comment Jésus-Christ a voulu nous donner lui-même l'exemple du langage figuré. « Qui de vous, nous dit ce saint docteur, eût ajouté confiance à mes discours, si j'eusse osé vous enseigner de moi-même que les épines signifient les richesses, lorsqu'il semble au contraire évident que les épines blessent et que les richesses sont un grand bien?

« Et cependant voici Jésus-Christ qui nous dit très-positivement que les richesses sont des épines, parce qu'elles déchirent l'âme de leurs pointes aiguës, et, en l'entraînant au péché, lui font souvent de sanglantes blessures[1]. »

## VII

Lorsque Pilate eut prononcé contre Jésus-Christ la sentence de mort, les Juifs tressèrent une couronne d'épines et la placèrent sur la tête du Sauveur, en disant : « Nous vous saluons, Roi des Juifs[2]. »

1. Hom. XV, in Evang. — 2. Matth., XXVII, 29.

« Cette couronne, reprend saint Ambroise, ne pouvait être dans l'intention des Juifs qu'une insulte et un outrage, mais en réalité ils ont couronné ses vertus[1]. »

Suivant le même docteur, les épines de la couronne du Christ ne sont autres que celles de notre propre cœur, celles qui étouffent la parole de Dieu, les sollicitudes de la vie et les œuvres du péché. « N'imitons pas les Juifs, poursuit-il, et ne perçons pas le front de Jésus-Christ avec nos fautes, qui le blesseraient plus profondément que les pointes acérées de nos buissons[2]. »

Saint Jérôme, qui adopte une interprétation semblable, ajoute : « Pressées sur la tête du Sauveur comme un diadème, ces épines sont devenues comme le trophée de sa victoire sur le péché[3]. »

## VIII

Le prophète Jérémie parlait ainsi aux Juifs in-

1. Serm. in fest. S. Cypriani martyris. — 2. *Ibid.* — 3. Hier., Cat. aurea, in cap. XXVII Matth.

fidèles : « Vous avez semé le blé et vous n'avez moissonné que des épines[1]. »

Le blé qu'avaient semé les Juifs leur venait du Seigneur, car le bon grain est sa parole ; mais les épines venaient de leur malice, car « ta perte vient de toi, ô Israël[2]! »

Je m'imagine parfois entendre aux pieds du tabernacle le Sauveur m'adresser une plainte à peu près semblable : « J'ai semé le blé, me dit-il, et je n'ai moissonné que des épines[3]. » J'ai semé dans ton cœur le blé de l'Eucharistie ; hélas ! qu'ai-je recueilli ? Des épines. Tu ne réponds à mon amour que par l'indifférence, à mes bienfaits que par l'ingratitude.

Seigneur Jésus, cela n'est que trop vrai, ma terre maudite n'a su jusqu'à présent porter que des épines et des ronces ; mais, à partir de ce jour, je veux les arracher, pour qu'il n'y en ait aucune qui étouffe votre divine semence et l'empêche de produire en moi les fruits que vous aimez.

1. Jerem., XII, 13. — 2. Oseæ, XIII, 9. — 3. Jerem., XII, 13.

# LES JARDINS

Le Paradis terrestre. — Le jardin de Gethsémani. — Le jardin de l'Église. — L'âme fidèle. — La charité. — Marie. — Le divin jardinier.

## I

Quand Dieu eut créé l'homme, et lorsque sur cette terre qui allait devenir son royaume, il voulut lui assigner une demeure, il le plaça dans un jardin[1].

Le Créateur avait réuni dans l'Éden toutes les magnificences de la nature. Partout les fleurs les plus brillantes, partout des arbres aussi beaux à voir que leurs fruits étaient savoureux. Un fleuve sortait de ce lieu de délices pour l'arroser et le rafraîchir.

Dieu n'avait pas voulu que l'homme fût seul pour jouir d'une demeure si riche, et il lui avait donné une compagne. Adam et Ève se prome-

1. Gen., I, 8.

naient sous les frais ombrages, au bord du fleuve, parmi ces belles plantes que la main divine s'était plu à parer avec tant de pompe, et Dieu lui-même ne dédaignait pas de s'y promener avec eux.

Hélas! au milieu des délices du paradis terrestre, nos premiers parents n'ont pas tardé à pécher. Dieu les a chassés de l'Éden, et aujourd'hui nos plus beaux jardins ne sont qu'une très-faible image du paradis terrestre.

## II

« Le péché, dit un Père, avait été commis dans un jardin, et c'est en un jardin qu'il s'expie[1]. »

Après que le divin Sauveur eut institué l'Eucharistie et adressé à ses apôtres le sublime discours de la Cène, il franchit avec eux le torrent de Cédron. Tout près était un jardin, où il pénètre accompagné de ses disciples. C'est là que Judas vient le surprendre.

1. Alcuin. Cat. aurea.

Jardin funèbre, bien différent de celui où le Créateur avait placé Adam, et qui ne produira que des épines pour couronner la tête de l'Homme-Dieu.

Mais en même temps, ô jardin salutaire et plus précieux pour nous que celui où le Créateur dispensait à nos premiers parents toutes les richesses de la nature, jardin fécond en fleurs et en fruits! Si les fleurs sont le symbole des vertus, si les fruits signifient les œuvres, quelles fleurs comparables à l'humilité, à la patience, à la charité d'un Dieu! Quels fruits plus savoureux pour nous que ses souffrances!

Ajoutons que le paradis terrestre ne possédait l'arbre de vie qu'en figure, tandis qu'il est en réalité au jardin de Gethsémani, étendant vers tous les hommes ses branches pour les abriter et ses fruits pour les nourrir.

En regard d'Adam et d'Ève, qui seuls avaient été mis en possession du paradis terrestre et dont la chute a suffi pour entraîner l'humanité tout entière, considérons l'Adam nouveau, Jésus-Christ, pénétrant seul, pour expier nos fautes, dans le jardin de l'expiation. Seul il prie, seul il pleure, seul il agonise pour nous : « Car il n'est personne,

dit le Prophète, qui lui vienne en aide[1]. » Mais au lieu qu'Adam et Ève sont vaincus dans l'Éden, Jésus-Christ est vainqueur à Gethsémani; et au lieu que nos premiers parents, chassés du paradis, ne laissent à leur postérité qu'une terre maudite et stérile, Jésus-Christ nous ouvre un jardin plus riche et plus fécond que le premier, celui de l'Église.

## III

« Ma Sœur et mon Épouse est comme un jardin fermé[2], » nous dit l'Époux des saints Cantiques. Quelle est cette Sœur et cette Épouse, sinon l'Église? « C'est en effet l'Église, reprend saint Augustin, qui possède en même temps les roses du martyre, les lis de la pureté, les lierres de l'union conjugale et les violettes de la viduité[3]. »

L'Église est un jardin! En expliquant cette autre parole des Cantiques qui s'applique à Jésus-Christ : « Je suis la fleur du champ[4], » nous disions avec saint Bernard : « Entre le champ et le

1. Isa., LXIII, 5. — 2. Cant., IV, 12. — — 3. Serm. CCCIV in solemnitate Laurentii martyris, III, 2. — 4. Cant. II, 1.

jardin, il y a cette différence que le champ n'a pas besoin d'être cultivé par l'art, tandis que la culture est indispensable au jardin[1]. » L'Église n'est un si beau jardin que parce qu'elle est admirablement cultivée. C'est Paul qui plante, c'est Apollo qui arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement.

Quel soin l'Église ne prend-elle pas de nos âmes! Si elles sont faibles et languissantes, l'Église les affermit; elle élague autour d'elle tout ce qui peut leur nuire.

Elle est le jardin unique où ces plantes immortelles grandissent et se développent.

Elle est aussi le jardin fermé. « Celui du paradis terrestre ne l'était pas, dit un pieux interprète; et Adam, qui en avait la garde, a très-mal rempli son office, le serpent y a pénétré[2]. »

Le jardin fermé de l'Église est gardé par Jésus-Christ lui-même contre les attaques de l'enfer. Ni l'incrédulité ne porte atteinte à la vérité de ses dogmes, ni les péchés des hommes à la pureté de sa morale. Sa discipline sacrée est comme une solide muraille que l'hérésie et l'infidélité ne franchissent pas.

1. In cant., serm. XLVII. — 2. Gilleberti abbatis in cantica, serm. XXXV.

## IV

Toute âme fidèle est la sœur et l'épouse de Jésus-Christ, elle peut donc aussi être comparée au jardin fermé.

« Les jardins, dit encore l'interprète que nous citions il n'y a qu'un instant, sont la réunion de beaucoup de plantes qui portent des fleurs et des fruits. Une seule plante, si belle qu'elle soit, n'est pas un jardin. Mais autant d'âmes fidèles, autant de jardins, parce que chacune est l'assemblage des vertus qui répandent le parfum de Jésus-Christ, et parce que l'Esprit-Saint produit en chacune d'elles la diversité de ses fruits merveilleux. » Et le pieux auteur ajoute : « Le saint amour qui sépare l'âme des affections terrestres est ici comme le mur du jardin, et une règle sévère en est comme l'avant-mur. Si vous voulez que votre cœur soit pour Jésus un jardin de délices, prenez garde qu'il demeure fermé[1]. »

1. Ejusdem serm. XXXVI.

## V

Mais, parmi ces jardins des âmes, il en est un surtout que le prophète Isaïe se plaît lui-même à nous dépeindre : « Si vous assistez les pauvres avec effusion de cœur et si vous consolez l'âme affligée... vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé[1] !... »

Jardin fécond de la charité, vous produisez surtout des baumes pour guérir toutes nos blessures.

## VI

Jardin de délices et jardin fermé ! qui l'a été plus que Marie ? Écoutons la parole de l'ange : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous[2] ; » et celle qu'ajoute Élisabeth : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Le fruit de vos entrailles est béni[3]. »

C'est le jardin de Marie qui a su par excellence produire la fleur divine et le fruit céleste, qui est Jésus-Christ !!! Mais la Vierge se trouble à la voix

1. Isa., VIII, 11. — 2. Luc., I, 28. — 3. Luc., I, 42.

de l'ange, elle s'humilie devant Élisabeth, et bien qu'immaculée dans sa conception, elle veille cependant avec prudence sur le trésor qu'elle possède !... Pureté, humilité, vigilance !... Marie est donc le jardin fermé !...

## VII

Jésus, après sa résurrection, apparut à Marie-Madeleine, et celle-ci, ne l'ayant pas reconnu, le prit d'abord pour un jardinier.

« Vous vous trompiez, Marie, reprend ici un commentateur, quand vous pensiez que celui qui se présentait devant vous n'était que le jardinier du pauvre et étroit jardin qui environnait le sépulcre. Jésus est le jardinier du monde, le jardinier de l'Église et des âmes[1]... »

Heureuse, Seigneur, l'âme que vous cultivez ; heureuse l'âme où vous entrez comme en un jardin bien-aimé... heureuse surtout celle où vous récoltez des fruits ! En échange de nos fruits passagers, vous nous promettez d'immortelles délices !...

1. Guerrici abbatis in Cant. hom. *Qui habitas in hortis.*

# LES PRAIRIES

Le tapis de verdure. — Beauté et fragilité de la chair. — L'éclat passager des pécheurs. —L'aumône due aux apôtres, en échange des biens spirituels qu'ils dispensent. — Les œuvres de l'Église. — Les âmes saintes. — Les prés fleuris de la sainte Écriture. — L'âme se dessèche comme le foin, si elle oublie le pain eucharistique.

## I

Quand Dieu eut fait sortir la terre de l'abîme des eaux qui l'enveloppaient, il dit tout aussitôt : « Que la terre produise l'herbe verte[1]. »

De même que pour orner la demeure des rois on commence par jeter sous leurs pieds un magnifique tapis, de même Dieu a voulu étendre, sous les pas de l'homme qui allait naître, ces prairies vertes et fleuries ; et depuis le jour de la création,

1. Gen., I, 11.

elles n'ont jamais cessé d'étaler à nos yeux ni leur gazon touffu, ni les mille petites fleurs qui l'émaillent.

Hélas ! cette verdure et ces fleurs ne durent cependant qu'un jour ; et c'est la leçon que nous donne d'abord saint Ambroise. A la vue des prairies, il se demande quel grand enseignement la divine sagesse nous a voulu donner en créant l'herbe qui verdit et qui se fane, et il répond, « qu'elle est l'image de la vie humaine et un frappant symbole de la condition de notre nature. Elle figure la beauté de la chair. L'éclat de cette beauté paraît sublime aux yeux charnels ; et, comme le gazon de nos prairies, elle n'est cependant qu'une petite herbe. Elle fleurit vite, et se flétrit plus vite encore. Elle présente toutes les apparences d'une végétation luxuriante et pleine de vie ; mais elle est sans durée et ne rapporte aucun fruit. Elle est encore l'image des premières joies humaines qui accompagnent la vie dans sa fleur, semblable elle-même à la fleur des prairies qui passe en peu d'instants et qui se flétrit avant qu'on ne l'arrache [1]. »

C'est pour cela que le Roi-Prophète, comparant

1. S. Amb., Hexam., lib. III, cap. 6.

les années des hommes à l'éternité de Dieu, peut dire que ces années ne sont rien, et que le brillant matin de leurs jours passe comme l'herbe qui fleurit, puis se durcit et se dessèche[1].

C'est pour cela encore que le prophète Isaïe s'écrie : « Toute chair est comme le foin, et la gloire de la chair comme l'herbe de la prairie. Le foin se dessèche et la fleur tombe. Seule, la parole de Dieu demeure éternellement[2]. »

« Oh ! que cela est vrai, reprend saint Jérôme, quand on considère attentivement la fragilité de la chair et la mobilité de la vie. Celle-ci croît et décroît si vite, que le moment même où nous le disons est déjà une part de l'existence envolée.

« L'enfant passe vite à l'adolescence, et il arrive insensiblement à la vieillesse, et l'homme s'aperçoit qu'il est vieux alors qu'il s'étonne de ne plus être jeune. La femme dans l'éclat de la beauté, qui entraînait après elle une foule de jeunes admirateurs, voit tout à coup son visage se flétrir, et elle devient un objet de dégoût pour ceux qu'avaient captivés ses charmes. Toute chair sèche donc comme le foin, et toute beauté défaille comme

1. Ps. LXXXIX, 6. — 2. Isa., XL, 6.

la fleur de la prairie. Celui-là seul qui conserve en lui-même l'image de l'homme céleste, qui est Jésus-Christ, et qui de jour en jour se renouvelle en devenant plus semblable à son modèle divin, celui-là seul verra sa chair mortelle se transformer en un corps immortel[1]. »

La sainte Écriture ne cesse de placer devant l'homme ce même symbole de sa fragilité. « Dans sa gloire, dans sa richesse, l'homme est semblable à la fleur du foin[2], » nous disent ensemble les deux apôtres saint Pierre et saint Jacques.

## II

Mais c'est principalement aux pécheurs qu'il convient de rappeler l'inanité de leur passager éclat. « Les pécheurs, dit le Roi-Prophète, se sont élevés comme le foin[3]. » Et ailleurs : « Les méchants dessécheront vite comme le foin, et ils tomberont comme les herbes de la prairie[4]. »

1. S. Hier., Com. in Is. Proph., lib. XI, cap. 40. — 2. I Petr., I, 24; Jacob., I, 10. — 3. Ps. CXI, 8. — 4. Ps. XXXVI, 2.

« Effectivement, reprend saint Augustin, ces plantes éphémères tiennent à peine à la surface du sol, et ne poussent pas de profondes racines. Aussi elles commencent à verdir en hiver, et quand viennent les premières chaleurs de l'été, elles jaunissent et se dessèchent. Ainsi en sera-t-il des pécheurs, lorsque le jour brûlant du jugement de Dieu flétrira leur gloire passagère[1]. »

C'est parce que la prairie figure tout à la fois et la beauté et la fragilité de la chair; c'est aussi parce qu'elle invite à l'oisiveté, qui conduit elle-même au péché de la chair, que le livre de la Sagesse se sert de cette image pour signifier les désirs criminels des impies. « Qu'il n'y ait, se disent-ils l'un à l'autre, aucune prairie que notre luxure n'effleure[2]. »

O monde! est-ce donc en vain que pour t'apprendre ta brièveté Dieu a mis partout sous tes pas les gazons qui se flétrissent et les petites fleurs des champs qui ne durent qu'un matin! O monde! tes plaisirs passent plus vite encore, et nul printemps ne les fera revivre.

1. In ps. XXXVI, serm. I, 3. — 2. Sap., II, 8.

## III

Dieu a créé l'herbe et le foin des prairies afin de nourrir les animaux. « Il rassasie la terre de l'œuvre de ses mains, dit David. Il produit le foin et l'herbe pour nourrir les animaux qui sont au service de l'homme[1]. »

Mais les saints docteurs interprètent le texte en un sens plus élevé[2].

Sous la figure de ces animaux, que Dieu nourrit du foin qu'il a créé, saint Augustin reconnaît ces hommes apostoliques, ces prédicateurs de l'Évangile, auxquels l'apôtre saint Paul applique lui-même cette parole : « Vous ne mettrez pas un frein à la bouche du bœuf qui triture. *Non alligabis os bovi trituranti*[3]. »

« En quel sens est-il vrai, continue le saint docteur, que la terre doit produire le foin qui leur servira d'aliment?

« Le Seigneur a lui-même établi que ceux qui an-

1. Ps. CIII, 4, et CXLVI, 8. — 2. S. Greg. Mag., Moral., XXIX, 26; S. Aug. in ps. CIII, serm. III, 9. — 3. I Tim., V, 18.

noncent l'Évangile vivront de l'Évangile. Il a envoyé les apôtres et leur a dit : Mangez ce qui sera placé devant vous, car l'ouvrier est digne de sa récompense[1].

« Une récompense leur est donc due. Mais que donnent-ils et que reçoivent-ils? Ils donnent les biens spirituels et ils reçoivent les biens temporels; ils donnent l'or, ils reçoivent le foin : car, toute chair est semblable au foin, et il est juste que le superflu des biens de la chair devienne le foin des serviteurs de Dieu, suivant la prescription de l'Apôtre[2] : « Si nous avons semé pour vous tant de richesses spirituelles, est-ce donc une si grande chose que nous devions recueillir une part de vos biens charnels? *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si carnalia vestra metamus*[3]? »

## IV

Mais ramenons maintenant nos regards sur l'é-

1. Luc., X, 8. — 2. I Cor., IX, 11. — 3. Aug. in ps. CIII, serm. III, 9.

paisse verdure des prairies. Si elle est l'emblème des plaisirs du monde, parce qu'à peine dans son éclat elle tombe et se flétrit; d'autre part, sa germination féconde et pressée, qui couvre le sol et lui sert de parure, « est, au dire de saint Grégoire, une belle image de la fécondité des œuvres de l'Église. Le sol aride de la gentilité a reçu la pluie de la divine parole, et aussitôt, comme une herbe touffue, les œuvres ont germé dans son sein[1]. » C'est en ce sens que le docteur interprète cette parole d'Isaïe : « Là où le serpent avait choisi sa demeure, on a vu croître les joncs et les roseaux verdoyants[2]. »

Mais non-seulement, suivant le même docteur, les herbes de la prairie figurent les œuvres saintes, elles sont aussi l'image des âmes saintes : « Car de même que les herbes ne germent et ne s'élèvent qu'après avoir supporté les rigueurs de l'hiver, de même les saints n'arrivent à la perfection qu'après les dures épreuves de la vie de ce monde. Et de même que l'herbe tombe sous la faux de celui qui la tranche, sans rien demander à la terre qu'elle a parée de sa verdure, de même les saints

1. S. Greg. Mag., Moral., XXIX, 26. — 2. Isa., XXXV, 7.

vont à Dieu sans attendre du monde la récompense de leurs bonnes œuvres[1]. »

## V

Saint Jérôme, qui faisait ses délices des saintes Écritures, les compare souvent dans ses œuvres à une prairie émaillée où il cueille les plus belles fleurs.

Il désigne ainsi les divines paroles qu'il emprunte à nos saints livres, et qui sont en effet la plus riche parure et comme le parfum de ses écrits.

Heureux qui à sa suite met son bonheur à parcourir les prés fleuris de la sainte Écriture.

Heureux qui avec les fleurs qu'il y cueille sait produire un miel savoureux.

Heureux qui s'écrie avec le Psalmiste : « Vos paroles, Seigneur, sont plus douces à mon gosier que le miel et son rayon[2]. »

1. Moral., VIII, 47. — 2. Ps. XVIII, 11.

## VI

David exprimait ainsi au Seigneur sa misère : « J'ai été frappé comme le foin et mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain [1]. »

Écoutons saint Augustin :

« Jette les yeux sur Adam, ô homme ! N'est-ce pas lui qui t'a transmis la pauvreté héréditaire? C'est lui qui autrefois s'est écrié dans son désespoir : J'ai été frappé comme le foin et mon cœur s'est desséché. Mais pourquoi ? parce que j'ai oublié de manger mon pain. Quel pain? celui du divin précepte : car le pain de l'âme est la parole de Dieu...

« O homme ! nourris-toi de nouveau du pain que tu avais oublié. Dieu lui-même, qui est le pain vivant, est descendu du ciel. Mange de ce pain et tu vivras [2]. »

Divine Eucharistie, je médite à vos pieds ces

1. Ps. CI, 5. — 2. In ps. CI, serm. I, 4.

belles paroles du saint docteur. Et n'est-ce pas en effet lorsque j'ai oublié de me nourrir de vous, que j'ai été frappé comme le foin et que mon cœur s'est desséché ? J'ai eu le malheur de me confier à la vie présente, comme à une gloire et à une beauté durables, et j'ai follement pensé que les plaisirs ou les rêves de l'orgueil empêcheraient la fleur de se faner. Je reconnais que je me suis trompé. La chair seule du Sauveur peut raviver la mienne qui défaille chaque jour, car elle a seule le secret de la résurrection et de la vie.

O sainte Eucharistie, je reviens à vous avec bonheur, je n'oublierai plus votre aliment céleste. Il réparera mes forces, il fera circuler dans mon cœur une séve immortelle, et le foin desséché de ma vie refleurira pour l'éternité.

---

# LE DÉSERT

**Ce qu'est le désert. — Le peuple juif traverse le désert. — Jésus-Christ au désert. — Les solitaires. — Les cloîtres. — La retraite. — La solitude en soi-même. — Comment Dieu change les fleuves en déserts et les déserts en eaux courantes. — Le monde est un désert. — La table dressée au désert.**

## I

La Providence, qui a répandu tant de richesses sur le sol que nous habitons, semble s'être montrée plus avare à l'égard de quelques points du globe. Là, au lieu d'une terre féconde, un sable toujours stérile qu'une goutte d'eau n'humecte pas; là aucune herbe qui puisse nourrir nos animaux domestiques. Pas un être vivant n'y interrompt la solitude et le silence; l'homme n'y fixe pas sa demeure, il passe en fuyant et c'est à peine s'il laisse l'empreinte de ses pieds sur la poussière qu'il soulève. C'est le désert.

Mais le désert a cependant pour nous de graves enseignements, et si l'homme prête l'oreille, il y entend la voix de Dieu.

## II

Quand le Seigneur eut délivré son peuple de la servitude de l'Égypte, il le conduisit au désert. Il l'y maintint durant quarante ans, et ce fut seulement après cette longue et laborieuse traversée que les Hébreux touchèrent à la terre promise.

Les interprètes [1] sont unanimes pour voir dans le passage du désert une figure de cette vie terrestre, que chacun de nous doit traverser avant d'arriver au ciel.

L'histoire du peuple hébreu au désert nous le montre à tout instant murmurant contre son Dieu, se révoltant contre sa loi sainte, regrettant la honteuse servitude dont le Seigneur l'a délivré.

Et d'autre part nous y voyons le Seigneur ne répondre que par des bienfaits à la malice des enfants d'Israël.

1. Aug., in ps. CXXXV, 9.

Image de la vie chrétienne ici-bas.

A la servitude du démon a succédé pour nous la sainte liberté des enfants de Dieu. Mais, pour vivre selon l'Évangile, nous devons renoncer aux criminels plaisirs du monde. La vie sans eux nous semble le désert... Nous murmurons et nous regrettons!... Nous disons à Jésus-Christ, comme autrefois les Juifs à Moïse : « Pourquoi nous avoir amenés dans ce désert où nous allons périr[1]? » Mais la même bonté de Dieu ne cesse pas de nous y accompagner, et elle multiplie des miracles que le désert traversé par les fils de Jacob n'a pas vus.

Au lieu de l'eau du rocher, c'est l'eau vivifiante du baptême ; au lieu de la colonne lumineuse, c'est l'éclatante lumière de l'Église ; au lieu de la manne, l'Eucharistie. Votre voix, Seigneur, ébranla le désert, et aujourd'hui votre douce et sainte parole le console et le réjouit[2].

## III

C'est afin de montrer au chrétien la force que le

2. Exod., XIV, 11. — 2. Amb. Com., serm. fer. II post Dom. II quadrag.

désert lui donne pour triompher des ennemis de son âme, que Jésus-Christ s'y rend lui-même au commencement de sa vie publique.

« Adam, dit saint Ambroise, au milieu des délices du paradis terrestre et près de sa compagne, avait été vaincu par le démon. Jésus-Christ seul, et dans l'âpreté du désert, remporte sur lui la victoire, et rouvre ainsi à l'homme les portes du ciel.

« Adam avait été honteusement chassé du paradis dans le désert, et c'est là que le second Adam vient le trouver pour le ramener au paradis[1]. »

Ce grand souvenir évangélique ne pouvait échapper à la mémoire des premiers chrétiens. Le même esprit qui avait conduit Jésus au désert, devait les y pousser à leur tour, et à mesure qu'ils comprenaient davantage soit les dangers du monde, soit leur propre faiblesse, ils se portaient vers la solitude. Bientôt l'Égypte et la Thébaïde devinrent le rendez-vous des saints; les Paul, les Antoine, les Pacôme furent suivis par des milliers d'âmes, et alors parut s'accomplir cette prophétie d'Isaïe: « Le désert se réjouira et la solitude fleurira comme un lis[2]. »

1. Amb., lib. III, in Evang. Luc., cap. III. — 2. Isa., XXXV, 1.

## IV

L'âme chrétienne aime le désert. C'est là qu'elle se sent plus puissante contre ses ennemis spirituels et c'est là qu'elle trouve son Dieu.

« Je la conduirai dans la solitude, dit le Seigneur par la voix de son Prophète, pour parler à son cœur[1]. » Et l'âme fidèle répond avec le Psalmiste : « Je me suis éloigné en fuyant, et j'ai demeuré dans la solitude[2]. »

Voilà pourquoi tant de saints religieux, et tant de vierges chrétiennes aiment à s'enfermer dans les cloîtres qui sont des déserts.

Voilà pourquoi l'amour et même la pratique de la retraite sont pour tous les chrétiens une condition essentielle du progrès dans la vertu.

Mais, pour pratiquer cette retraite, faut-il nécessairement s'éloigner du milieu où l'on vit, des relations qu'on a dû former, des devoirs que la Providence impose ?

1. Oseæ, II, 14. — 2. Psalm. LIV, 8.

Tous les guides des âmes sont d'accord pour répondre que le chrétien doit savoir se faire une solitude et une retraite en lui-même.

Saint Ambroise enseigne que « la mortification et le jeûne transforment le corps même du chrétien en une sorte de désert. *Desertum quoddam corpus christiani, cum non repletur cibis.* C'est alors, ajoute-t-il, que le Seigneur aime à venir en nous, nous adressant cette parole du Psalmiste[1] : En une terre déserte, aride et sans eau, j'ai apparu devant vous comme en un lieu saint[2]. »

Et mieux encore, saint Augustin nous avertit que la solitude du chrétien c'est sa conscience : « Partout où vous irez, les hommes vous atteindront, et ils envahiront votre désert; les méchants eux-mêmes se mêleront à vous. Tant que vous serez sur la terre, vous essayerez vainement de vous isoler du genre humain. Votre désert, c'est votre conscience où nul étranger ne pénètre, où vous êtes seul avec vous-même et avec Dieu[3]. »

Oh! ce désert où l'âme sait demeurer, même au milieu des bruits et des agitations du monde, est bien aussi celui où s'épanouissent les joies cé-

1. Psalm. LXII, 3. — 2. Amb., serm. fer. II, post Dom. II Quadragesimæ. — 3. In ps. LIV, 10.

lestes et qui fleurit comme le lis. *Florebit solitudo sicut lilium*[1].

## V

Le désert est stérile. L'eau qui féconde lui manque; mais c'est Dieu qui fait couler l'eau dans le désert, comme c'est lui qui, en la retirant, change en désert le sol le plus fertile.

Voilà ce qu'exprimait le Roi-Prophète : « Dieu a changé les fleuves en désert, » et, au contraire, suivant sa volonté, « il change le désert en étang et les terres arides en eaux courantes[2]... »

Écoutons comment saint Augustin applique ces deux passages au peuple juif et à l'Église :

« Les eaux coulaient pour le peuple juif avec l'enseignement des prophètes. Aujourd'hui, cherchez les prophètes parmi les enfants d'Israël, vous ne les trouverez plus. La foi du Christ, vous ne la trouverez plus. Le sacerdoce, vous ne le trouverez plus. Le sacrifice, le temple, vous ne les trouverez

1. Isa., XXXV, 1. — 2. Psalm., CVI, 33 et 35.

plus. Pourquoi ? Parce que Dieu a changé les fleuves en désert. Voilà comment il résiste aux superbes.

« Mais voyez en même temps comme il donne sa grâce aux humbles. Il change le désert en étang, et ces terres arides en eaux courantes. Dieu a dit à son fils : Tu es prêtre suivant l'ordre de Melchisédech[1]. Vous cherchez parmi les Juifs le sacrifice d'Aaron, et vous ne le rencontrez nulle part ; mais le sacrifice de Melchisédech, on le célèbre partout dans l'Église, et de l'Orient au couchant une victime pure s'offre au nom du Seigneur[2]. A la place des victimes immondes, que sacrifiaient les nations lorsqu'elles n'étaient qu'un désert, voyez partout au sein de l'Église des sources, des fleuves, des étangs et des eaux courantes. Dieu donne sa grâce aux humbles[3]. »

Oh ! combien nous devons craindre nous-mêmes que Dieu change nos sources en désert. Disons-lui avec confiance : « Seigneur, sans vous, mon âme est une terre sans eau, arrosez-la pour que le désert fleurisse[4]. »

1. Ps. CIX, 4. — 2. Malach., I, 11. — 3. Aug., in ps. CVI, 13. — 4. Ps. CXLII, 6.

## VI

S'il y a un désert que nous devons aimer, celui de la solitude avec Dieu, il y en a un autre que nous devons craindre, celui que Dieu fait en nous quand il s'éloigne de nous. Là où Dieu n'est pas, c'est le désert; et ni l'éclat des assemblées humaines, ni la multitude des hommes ne peuvent combler ce vide immense.

C'est en ce sens qu'aux yeux du chrétien ce monde est un désert; il y cherche son Dieu et il ne l'y trouve pas. Il aspire vers le ciel où Dieu habite avec ses anges et avec ses saints. Oh! que cette compagnie lui paraît meilleure que la société des hommes!...

## VII

Quand les Juifs traversaient le désert, ils disaient, murmurant contre Dieu : « Est-ce qu'il saura nous

y dresser une table[1]? » Et le Seigneur fit pleuvoir la manne. La manne était la figure de l'Eucharistie.

Quelles sont les âmes pour qui Dieu a dressé la table eucharistique? Celles qui traversent la vie comme un désert; celles que les joies du siècle laissent dans la tristesse; celles qui aiment la solitude et qui disent avec le Psalmiste: « Qui me donnera des ailes comme à la colombe? Et je volerai, et je m'éloignerai en fuyant[2]; » celles, enfin, qui savent se créer en elles-mêmes un désert pour y demeurer seules avec Dieu. C'est à ces âmes que le Seigneur donne la manne, et c'est en elles qu'il vient habiter, les cachant dans le secret de sa face et les protégeant dans son Tabernacle contre les troubles et les contradictions des hommes... Soyez béni, Seigneur, pour nous avoir dressé une table dans le désert.

1. Exod., cap. XVI. — 2. Ps. LIV, 7.

# LES ABIMES

Dieu seul sonde les abîmes. — Dieu lui-même est un abîme. — Abîme des perfections divines. — Le cœur de l'homme. — Malice, ignorance, mépris. — L'abîme appelle l'abîme. — Les limbes. — Le purgatoire. — L'enfer. — Marie conçue avant les abîmes.

## I

« Oh ! que l'œil de Dieu est puissant ! puisqu'il pénètre jusqu'au fond de l'abîme[1], » nous dit l'auteur de l'Ecclésiastique. Mais dans la pensée de l'écrivain sacré, il ne s'agit pas seulement de ces abîmes matériels qui entr'ouvrent devant nous leurs insondables profondeurs ; ceux-ci ne sont que des symboles dont nous cherchons à expliquer le sens.

1. Eccli., XXIV, 8.

## II

Dieu lui-même est un abîme que l'œil de l'homme ne scrute pas, mais dont le regard divin suffit seul à embrasser les dimensions infinies. « L'esprit de Dieu scrute tout, dit saint Paul, même les profondeurs de Dieu[1]. »

C'est à peine si notre faible pensée peut contempler comme à la surface chacune des perfections divines. Si nous pénétrons plus avant, c'est l'abîme que nous rencontrons. « Scrutateurs de la majesté, nous sommes opprimés par la gloire[2]. » Ainsi, nous savons que Dieu est juste, et aussitôt le Roi-Prophète nous enseigne que « les jugements de Dieu sont un abîme. *Judicia tua abyssus multa*[3]. » — « Voulant nous avertir, reprend saint Augustin, que ses jugements dépassent l'infirmité de notre intelligence[4]. »

Pareillement, nous savons que Dieu nous aime; mais si sa justice est un abîme, comment son

1. 1 Cor., II, 10. — 2. Prov., XXV, 27. — 3. Ps. XXXV, 7. — 4. In ps. XLI, 13.

amour ne le serait-il pas? Amour, bonté, grâce, miséricorde d'un Dieu! Noms sacrés que nous bégayons, mais qui désignent autant d'abîmes.

Il est vrai, l'Esprit-Saint lui-même, qui scrute les profondeurs de Dieu, semble avoir voulu nous faire pénétrer jusqu'au fond de l'amour divin, quand par la bouche de l'apôtre Jean il nous dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son Fils unique[1]. » Mais, à mesure que nous méditons davantage cette douce parole avec toute la reconnaissance de notre cœur, nous arrivons à répéter encore avec l'apôtre saint Paul : « O abîme! *O altitudo*[2]! »

## III

De même que Dieu est un abîme, de même aussi le cœur de l'homme. « Et en est-il de plus profond? reprend saint Augustin. L'homme parle et il agit, on entend ses discours, on voit ses actes. Mais sa pensée intime, qui saura la pénétrer? Qui

1. Joan., III, 16. — 2. Rom., 11, 33.

dira ce qu'au fond de lui-même il pense, il médite, il dispose, il veut ou ne veut pas? Si l'abîme se mesure à la profondeur, le cœur de l'homme est un abîme.

« Et cela est également vrai du cœur qui est bon et du cœur qui est mauvais. Essayez de sonder l'un et l'autre : dans l'un, vous n'atteindrez jamais le fond d'une bonté que rien n'épuise; dans l'autre, jamais le fond d'une malice que rien ne lasse. Le cœur de l'homme est un abîme[1]. »

Mais Dieu, qui seul se scrute lui-même, seul aussi d'un regard unique embrasse et pénètre tous les abîmes humains.

Non-seulement Dieu contemple les abîmes du cœur humain, mais, ajoute le Roi-Prophète : « Au fond des abîmes comme au ciel, il exécute tout ce qu'il veut. *Omnia quæcumque voluit fecit... in cœlo et in omnibus abyssis*[2]. »

« Tous les cœurs se montrent à nu devant lui, nous dit l'évêque d'Hippone, les cœurs bons et les cœurs méchants. Il console les bons, il torture les méchants[3]. »

1. In ps. XLI, 13. — 2. Ps. CXXXIV, 6. — 3. In ps. CXXXIV, 15.

## IV

Hélas ! si la sainte Écriture compare le cœur de l'homme à l'abîme, c'est le plus souvent à cause de la profondeur de sa perversité et de sa malice. C'est aussi parce que les plus épaisses ténèbres enveloppent son esprit. L'homme est un abîme d'ignorance. Et par la bouche du patriarche Job il confesse qu'il ne possède pas la sagesse : « L'abîme a dit : la sagesse n'est pas en moi. *Dixit abyssus : Sapientia non est in me*[1]. » L'ignorance et la malice conduisent l'homme à ce mépris de Dieu qui est comme le fond de l'abîme du pécheur. « Quand l'impie est arrivé au fond, il méprise. *Impius, cum in profundum venerit, contemnit*[2]. »

## V

L'homme est un abîme, et s'il cherche à péné-

1. Job, XXVIII, 17. — 2. Prov., XVIII, 3.

trer le cœur de son frère, c'est l'abîme qui parle à l'abîme.

Saint Augustin explique d'abord en ce sens cette parole du Psalmiste : « L'abîme invoque l'abîme dans la grande voix de vos cataractes[1]. » — « Les prédicateurs de la parole divine, nous dit-il, étaient des abîmes parlant à d'autres abîmes lorsqu'ils prêchaient au monde la sagesse et la foi chrétienne... Mais, ajoute le même Père, cette invocation de l'abîme à l'abîme n'est utile qu'autant qu'elle se fait au nom et à la voix du Seigneur. Et c'est ainsi, mon Dieu, que l'abîme invoque l'abîme à la voix de vos cataractes[2]. »

Mais le saint docteur propose une seconde interprétation : « Je tremble, s'écrie-t-il, je tremble, ô mon Dieu, et mon âme se trouble à la vue de votre jugement, car vos jugements sont un abîme... Vivant dans cette chair mortelle et souillée, au milieu des labeurs, des concupiscences coupables, j'avais déjà senti peser sur moi une première condamnation quand vous aviez dit à Adam pécheur : Tu mourras, et tu ne mangeras ton pain qu'à la sueur de ton front[3]. C'était là, ô mon

1. Ps. XLI, 8. — 2. In ps. XLI, 13. — 3. Gen., III, 19.

Dieu, le premier abîme de votre justice. Mais l'abîme appelle l'abîme[1]. Si les hommes ont mal vécu, voici qu'ils passent de la peine à la peine, des ténèbres aux ténèbres, des profondeurs aux profondeurs, du supplice au supplice, des ardeurs de la concupiscence aux ardeurs des flammes de l'enfer... Je tremble donc, Seigneur, et votre voix m'effraye, parce qu'à la voix de vos cataractes l'abîme appelle l'abîme[2]. »

Oserais-je, Seigneur, vous parler à mon tour, moi qui ne suis qu'un abîme de péché! Effrayé des retentissements de votre parole, je m'adresse humblement à vous, qui êtes l'abîme de la miséricorde. Si vos jugements m'inspirent la crainte, votre bonté me rassure, et je ne veux pas dire comme Caïn : « Mon iniquité est trop grande pour que je mérite le pardon[3]. » Seigneur, exaucez ma prière. L'abîme qui a péché invoque l'abîme qui pardonne. *Abyssus abyssum invocat*[4].

Saint Ambroise, sur ce même verset du Psalmiste, ayant surtout en vue les abîmes de la sagesse de Dieu, considère nos deux Testaments comme

1. Ps. XLI, 8. — 2. Aug., in ps. XLI, 13. — 3. Gen., IV, 13. — 4. Ps. XLI, 8.

les deux abîmes qui se répondent. La voix des cataractes est la parole du Seigneur lui-même révélant au dehors le sens profond des Écritures. « Au bruit de cette parole, nous dit-il, le Testament Ancien invoquait le secours du Nouveau, parce qu'il n'était lui-même qu'une lettre vide et morte tant que le Sauveur ne venait pas pour accomplir les prophéties. La loi criait, annonçant l'Évangile. L'abîme invoquait l'abîme à la voix des enseignements divins[1]. »

## VI

Les abîmes, suivant l'interprétation de saint Jérôme, signifient souvent les puissances pernicieuses du siècle, celles que leurs crimes ont rendues dignes des éternels supplices[2]. Ici encore l'abîme invoque l'abîme ; l'abîme du châtiment répond à l'abîme du mal. Et le même symbole s'applique à la profondeur des iniquités et à la profondeur des peines.

1. Enarr. in ps. XLI David. — 2. Hier. Com. in Joan., cap. III.

L'abîme est le lieu où souffrent les âmes pécheresses. Il peut également s'entendre, et du séjour des réprouvés, et du séjour des limbes où les âmes justes attendaient la résurrection du Sauveur, et du séjour de l'expiation où les âmes qui n'ont point encore satisfait à la justice divine sont retenues par elle jusqu'à leur entrée dans les cieux.

Le prophète Habacuc avait en vue les âmes des limbes au moment de la résurrection, lorsqu'il disait : « L'abîme a poussé des cris, et il a élevé ses mains[1]. » Il levait ses mains vers le Dieu qui allait ouvrir aux âmes saintes les portes du paradis !

Hélas ! l'éternel abîme où sont ensevelis les damnés tendrait inutilement ses bras vers un Dieu justement vengeur. Un infranchissable chaos sépare la sainteté infinie du séjour des réprouvés.

Mais l'abîme de l'expiation passagère, celui où sont détenues les âmes qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine, cet abîme, lui aussi, tend les mains avec confiance vers le divin libérateur. Et ces âmes infortunées, qui nous ont précédés dans la mort, adressent incessamment cette belle prière au Seigneur : « Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous[2]. »

1. Habac., III, 10. — 2. Ps. CXXIX, 1.

## VII

Ni l'abîme du mal, ni l'abîme du châtiment n'étaient avant que le monde fût créé. L'éternelle Sagesse a donc pu dire avec raison : « Les abîmes n'étaient pas, et déjà j'étais conçue[1]. »

Mais l'Église applique habituellement cette parole à Marie Immaculée : « Les abîmes n'étaient pas, et déjà j'étais conçue. » Hélas ! tous tant que nous sommes, nous répétons avec le Roi-Prophète : « J'ai été conçu dans l'iniquité : ma mère m'a conçu dans le péché[2]. » Mais pour vous ! ô Marie ! seule créature sans tache, seule exempte du péché d'origine, pour vous seule les abîmes n'étaient pas quand vous étiez conçue. *Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram*[3].

O Marie, ô Vierge Immaculée, Vierge conçue avant tous les abîmes, je crie vers vous et je vous implore. Recevez-moi dans votre sein maternel. Obtenez-moi le pardon de mes fautes. Fermez pour moi les éternels abîmes.

1. Prov., VIII, 24. — 2. Ps. L. 7. — 3. Prov., VIII, 24.

# L'EAU

L'Esprit-Saint sur les eaux. — Les eaux au-dessus du firmament. — Celles qui demeurent au-dessous. — Les peuples. — Le baptême. — Figures du baptême. — La grâce divine. — La Samaritaine. — L'Esprit-Saint. — L'eau bénite. — Boire l'iniquité comme l'eau. — L'aumône.

## I

Nous lisons qu'au principe des choses, quand l'univers créé par Dieu était encore vide et sans parure, quand les ténèbres couvraient la face de l'abîme, l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux[1].

Saint Ambroise reconnaît ici la principale signification symbolique qui sera plus tard attribuée à l'eau dans l'Église de Jésus-Christ. « Il convenait, dit-il, que dès le commencement, l'Esprit-Saint fût porté sur les eaux, afin qu'à l'origine de

1. Gen., I, 2.

toutes les créatures leur fût montrée la figure du baptême qui devait les purifier dans l'avenir[1]. »

## II

« Dès le deuxième jour, Dieu créa le firmament, et il sépara les eaux supérieures de celles qui demeurent au-dessous[2]. »

Le même docteur saint Ambroise voit dans cette séparation première une image de celle qui, dès le commencement, a divisé les esprits bons et les esprits mauvais[3].

Et, en effet, le Roi-Prophète, parlant des eaux supérieures, s'exprime ainsi : « Que toutes les eaux qui sont au-dessus du ciel louent le nom du Seigneur[4]. »

Et, au contraire, dans un autre psaume : « Les eaux vous ont vu, ô mon Dieu ! Elles vous ont vu, et elles ont craint. Les abîmes se sont troublés avec la multitude du bruit des eaux[5]. »

1. De Spiritu Sancto, lib. II, in Procemio. — 2. Gen., I, 7. — 3. In ps. XXXVI David. — 4. Ps. CXLVIII, 4. — 5. Ps. LXXVI, 17 et 18.

Les eaux qui louent le Seigneur dans les hauteurs du ciel, ce sont les anges. Et celles qui tremblent dans le fond des abîmes, ce sont les démons.

## III

Tandis que Dieu a créé la terre ferme et solide sous les pieds de l'homme, il a fait couler devant ses yeux les eaux liquides : celles-ci passent avec rapidité... Et c'est pour cela que l'Esprit-Saint lui-même nous les montre comme une figure des peuples qui se succèdent. Saint Jean, dans l'Apocalypse, expliquant la vision de la grande prostituée assise sur les eaux, dit expressément cette parole : « Les eaux sont les peuples. *Aquæ populi sunt*[1]. »

« C'est à très-juste titre, nous dit saint Grégoire, que les eaux sont considérées comme une image des peuples, soit à cause du bruit retentissant qui se fait autour d'eux tandis qu'ils passent

1. Apoc., XVII, 15.

dans la vie, soit parce qu'ils s'écoulent rapidement à mesure qu'ils disparaissent dans le tombeau [1]. »

Saint Augustin adopte la même interprétation pour expliquer plusieurs paroles des Psaumes [2].

Ainsi : « La voix du Seigneur est au-dessus des eaux [3], » car sa voix domine le bruit des peuples. Et ailleurs : « Dieu s'est frayé sa route parmi les eaux [4], » car le Christ a été prêché parmi toutes les nations. Et pareillement encore, quand Jésus-Christ, par la bouche du Psalmiste, réclamant le secours de son Père, au moment de sa Passion, s'écrie : « Sauvez-moi, ô mon Dieu ! car les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme [5]; » — « Le Psalmiste s'exprime ainsi, reprend saint Augustin, parce que les violences des foules, figurées par les eaux, ont prévalu au point de faire mourir Jésus-Christ [6]. »

## IV

Considérons maintenant les admirables vertus que Dieu a cachées dans le mystère de l'eau.

1. In Ezech., lib. I, hom. VIII. — 2. In ps. XXIX, Enarr. I, 3. — 3. Ps. XXIX, 3. — 4. Ps. LXXVI, 20. — 5. Ps. LXVIII, 2. — 6. In ps. LXVIII serm. I, 3.

Les propriétés qu'elle possède expliquent les symboles qui se rattachent à elle. Elle lave et elle purifie, elle arrose et elle féconde, elle rafraîchit et elle désaltère.

L'eau qui lave et qui purifie est avant tout l'eau du baptême.

C'est encore saint Ambroise que nous nous plaisons à citer : « Que dirai-je de l'eau sur laquelle l'Esprit-Saint était porté dès l'origine du monde?... Eau pure qui as mérité de devenir le sacrement du Christ, toi qui laves et qui n'es pas lavée; toi qui commences et qui accomplis nos plus divins mystères, tu es le principe et tu es la fin, ou plutôt c'est à toi que nous devons de n'avoir plus de fin. Tu purifies la chair et tu laves l'univers entier. Les montagnes te pressent et ne t'enferment pas, les écueils contre lesquels tu te heurtes ne te brisent pas; tu ne manques jamais à la terre; tu t'échappes de ses veines pour la fertiliser. Tu t'écoules à grands flots du rocher frappé par la main du prophète, pour arroser le cœur des peuples. Et de même, lorsque tu jaillis du côté du Sauveur, en te voyant couler de ce côté entr'ouvert, ceux qui l'ont frappé sentent qu'ils commencent à croire, et tu deviens ainsi l'un des trois témoins de notre

régénération, suivant cette parole de saint Jean[1] : Il y a trois témoins : l'eau, le sang et l'Esprit[2]. »

## V

L'eau du baptême qui purifie les âmes nous est souvent rappelée en figure dans l'Ancien Testament.

Pas un fait, pas une parole ayant rapport à la purification par l'eau, qui ne soit aux yeux des docteurs une prophétie du baptême. Saint Jérôme, dans l'une de ses lettres, traduit remarquablement cette pensée :

« Avant que le soleil ne donnât sa lumière, et la lune ses pâles lueurs, et les astres leur éclat ; quand le monde, à peine échappé aux mains de Dieu, enveloppait encore la matière invisible d'immenses abîmes et de ténèbres informes, l'Esprit-Saint, comme sur un char, était porté sur les eaux, et enfantait le monde nouveau sous la figure du

1. I Joan., V, 7. — 2. Amb., Com., lib. X, in Evang. Luc., cap. XXII.

baptême. Le firmament est créé entre le ciel et la terre, et les eaux qui sont au-dessus du ciel sont séparées pour louer Dieu. Ce qui vit d'abord, sort des eaux[1] et figure les âmes fidèles ayant des ailes pour voler vers les cieux. L'homme est créé du limon humide[2], et ainsi le sacrement des eaux apparaît entre les mains de Dieu. Au paradis de l'Éden une même source se divise en quatre fleuves[3] qui, plus tard, suivant la parole d'Ézéchiel, sortant du temple et courant vers l'Orient, vivifient les eaux mortes et amères[4]. Le monde pèche, il est purifié par les eaux du déluge[5], et aussitôt la colombe de l'Esprit-Saint vole vers Noé, comme plus tard vers Jésus-Christ sur les bords du Jourdain, portant le rameau de la lumière et de la paix[6]. Pharaon et son armée sont étouffés dans la mer Rouge, qui pour le peuple hébreu est l'image du baptême[7]. Et c'est à ce fameux désastre que le Psalmiste applique ces mots : Vous avez affermi la mer sous votre puissance, vous avez brisé la tête des dragons sous les eaux[8]... Le symbole de la croix change la nature de la mer et les

1. Gen., I, 2. — 2. Gen., II, 7. — 3. Gen., II, 8. — 4. Ezech., cap. XLVII. — 5. Gen., VII, 17. — 6. Gen., VIII, 11. — 7. Exod., XIV, 15. — 8. Ps. LXXIII, 13.

eaux de la loi adoucies arrosent les palmes des apôtres. Abraham et Isaac creusent des puits. Bersabée, la ville du Serment[1], et le règne de Salomon[2], empruntent leurs noms aux fontaines. C'est près du puits qu'Éliézer rencontre Rébecca[3], et c'est auprès des eaux que Rachel reçoit le baiser de Jacob[4]... Le précurseur commence à annoncer Jésus-Christ au peuple près des sources de Salim[5], et le Sauveur lui-même place le début de sa vie apostolique au sortir des eaux du Jourdain. Son premier miracle rappelle les eaux[6]. Le puits de Jacob est le lieu choisi pour la vocation de la Samaritaine. Elle a soif, Jésus l'invite à boire... A Nicodème, il est dit en secret, que celui qui ne renaîtra pas de l'eau et de l'esprit, ne pourra entrer dans le royaume du ciel[7]. Et comme Jésus commence avec l'eau, il finit avec l'eau : son côté est percé d'une lance, et il répand l'eau et le sang, ce double sacrement du baptême et du martyre...

« Quand le Sauveur est ressuscité, il envoie ses apôtres vers toutes les nations et leur ordonne de

1. Gen., XXI.—2. 3 Reg., I.—3. Gen., XXIV.—4. Gen., XXIX. — 5. Matth., IV, 24. — 6. Joan., II, 9. — 7. Joan., III.

les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit[1]. »

Oh ! comme il est donc vrai que toutes les créatures initient le chrétien à de sublimes pensées ! La vue de l'eau lui suffit pour retracer à sa mémoire le sacrement qui le régénère. Il sait qu'avec un peu de cette eau puisée aux bords du fleuve ou dans les gouffres de l'Océan, tous les péchés du monde sont lavés, et il bénit la bonté de Dieu à qui une même eau suffit pour sanctifier une âme et pour faire germer une fleur.

## VI

L'eau du baptême nous purifie, et en même temps elle féconde la terre de notre cœur. Toute créature humaine qui n'a point été régénérée par le baptême, est devant Dieu comme une terre sans eau, et au contraire, lorsqu'elle a été baptisée, elle devient le sol fertile où l'arbre planté sur le bord des eaux donne ses fruits en son temps[2].

1. Hier. lit. LXIX ad Ocean. — 2. Ps. I, 3.

Enfin le baptême étanche notre soif. L'âme de l'homme a une soif ardente, celle que le Psalmiste exprime en ces termes : « Mon âme a soif de vous, ô mon Dieu[1] ! »

Eau sainte du baptême, c'est vous que le cerf altéré désire[2], et c'est vous dont le Sauveur a dit : « Celui qui boira de cette eau n'aura plus soif[3]. »

## VII

Mais ce que nous venons de dire du baptême s'applique pareillement à la grâce, dont le baptême est pour nous le premier et le principal sacrement, et c'est à cause de cela que l'eau est aussi par excellence le symbole de la grâce divine. Tous les textes, toutes les figures de l'Ancien Testament, qui rappellent à notre esprit l'effusion de l'eau du baptême et ses effets divins, signifient également les effets de la grâce en nous. Elle aussi nous purifie, elle arrose notre âme et en étanche la soif.

1. Ps. LXII, 2.— 2. Ps. XLI, 2.— 3. Joan., IV, 13.

Nulle part peut-être, dans nos saints livres, la grâce ne nous est présentée sous le symbole de l'eau avec des termes plus clairs et plus touchants que dans l'entretien du Sauveur et de la Samaritaine[1].

C'est auprès du puits de Jacob que se passe cette scène divine. Le Sauveur, profitant du lieu où il rencontre la Samaritaine, commence par lui demander à boire. Il commence par l'eau du puits. Il commence par l'eau matérielle. Il commence par le symbole dont il daignera plus tard lui révéler le sens sublime.

Mais l'esprit de la Samaritaine est fixé aux choses de la nature. Elle ne songe qu'au puits de Jacob.

« Comment, vous qui êtes Juif, pouvez-vous me demander à boire, à moi qui ne suis qu'une femme de Samarie ? »

Jésus abandonne alors la figure pour la réalité : « Si tu savais le don de Dieu !... » lui dit-il. Et il ajoute : « Si tu savais qui te demande à boire, tu lui adresserais toi-même la demande, et il te donnerait l'eau vive. »

Pourquoi le Seigneur parle-t-il d'eau vive, quand

1. Joan., cap. IV.

déjà il a dit plus clairement : « Si tu savais le don de Dieu ? »

Suivons pas à pas la bonté adorable qui s'attache à cette brebis égarée, qui compatit à sa faiblesse, qui ne la fait monter que peu à peu jusqu'aux régions de la divine lumière. On dirait qu'entre le puits de Jacob et la réalité du don de Dieu, le Seigneur trouve la distance trop grande pour l'âme infirme qu'il instruit. « Et, en effet, dit saint Augustin, l'eau qu'on tire du fond d'un puits est plutôt l'emblème des voluptés charnelles qu'on ne puise que dans les ténèbres[1]. »

Jésus élève le symbole afin d'élever l'âme de la Samaritaine. Ce n'est plus l'eau de Jacob, c'est l'eau vive. « Tout homme qui boira l'eau du puits, dit le Seigneur, aura encore soif ; mais celui qui boira l'eau que je donne n'aura plus soif éternellement, et cette eau deviendra en lui comme une source jaillissant jusqu'à la vie éternelle[2]. » Est-ce encore le symbole, est-ce déjà la réalité ?

Jésus a nommé l'eau invisible, il a nommé l'eau qui étanche éternellement la soif, il a nommé l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

1. In Joan. Ev., cap. IV, Tract. XV. — 2. Joan., IV, 13 et 14.

O femme ! voilà la grâce de Dieu, voilà l'union intime avec Dieu, voilà le don de Dieu !

La Samaritaine a compris, et elle répond avec amour : « Seigneur, donnez-moi de cette eau. »

Seigneur, donnez-moi de cette eau à moi-même. Heureux qui la préfère à l'eau du puits de Jacob, heureux qui monte jusqu'où elle jaillit, heureux qui possède le don de Dieu !

## VIII

L'eau qui désaltère notre âme est aussi celle de la sagesse divine, et c'est pour cela qu'il est écrit : « Le Seigneur abreuvera l'âme fidèle de l'eau de la sagesse qui donne le salut[1]. »

Mais si le baptême, la grâce, la sagesse de Dieu sont figurés par l'eau, faut-il être surpris que ce symbole convienne à l'Esprit-Saint ?

C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'affirme en propres termes. Jésus se tenait debout et criait : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive.

1. Eccli., XV, 3.

Celui qui croira en moi, des fleuves d'eau vive couleront de ses entrailles. » Et l'Évangéliste prend soin d'ajouter : « Or Jésus, disant ces choses, parlait de l'Esprit-Saint, que devaient recevoir un jour ceux qui croiraient en lui[1]. »

## IX

L'Église, qui doit sa vie et sa fécondité à l'eau visible du baptême et à l'eau invisible de la grâce, attribue à l'eau une place importante dans ses rites extérieurs. Elle bénit l'eau, et en la bénissant elle rappelle les grands sacrements dont elle est le symbole; elle demande à Dieu de donner à cette eau le pouvoir de chasser au loin les démons, d'éloigner de nous tous les maux, de sanctifier les lieux que nous habitons[2].

Le chrétien aime souvent à faire couler sur son front l'eau sainte. Hélas! il sait que le nombre de ses fautes dépasse celui des cheveux de sa tête, et

1. Joan., VII, 38. — 2. Rit. roman.

il répète avec le Psalmiste : « Lavez-moi, Seigneur, lavez-moi toujours davantage[1]. »

## X

Bien que dans nos saints livres l'eau signifie le plus souvent l'effusion des grâces divines, quelquefois cependant le texte nous conduit à une interprétation tout opposée.

Ainsi Job nous avertit « que celui-là est abominable devant Dieu, qui boit l'iniquité comme l'eau[2]. » — « Et en effet, reprend saint Grégoire, cette image représente très-exactement l'action du pécheur, qui, sans crainte, sans scrupule, sans hésitation, sans remords, se permet les choses les plus coupables, comme on boit rapidement et sans difficulté la coupe d'eau qu'on porte à ses lèvres[3]. »

Et de même, si Dieu abreuve notre esprit des eaux de la grâce et de la sagesse, l'erreur ne lui présente-t-elle pas à son tour le breuvage menteur

1. Ps. L, 4. — 2. Job., XV, 16. — 3. Moral., lib. XII, cap. XXXIV.

d'une science ennemie de Dieu, à laquelle le même docteur saint Grégoire[1] applique cette parole du proverbe : « Les eaux prises à la dérobée sont les plus douces[2] ?... » Non, les plus douces pour moi, ô mon Dieu, sont celles qui coulent à ciel ouvert sur le sol de votre Église et qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

## XI

Mais l'eau qui purifie, qui arrose, qui étanche la soif, a encore une vertu précieuse, elle éteint l'incendie.

Voici une touchante parole de la sainte Écriture : « Comme l'eau éteint les ardeurs du feu, ainsi l'aumône résiste aux péchés[3]. » J'aime à unir dans ma pensée ces deux trésors célestes qui n'ont qu'un même symbole, le baptême et l'aumône, l'eau vivifiante du baptême et l'eau rafraîchissante de l'aumône. Un peu d'eau coulant sur notre

1. XL homil. in Evang., lib. II, homil. xxii. — 2. Prov., IX, 17. — 3. Eccli., III, 35.

front nous fait chrétiens, et l'eau sainte de l'aumône, s'échappant de nos mains sur les misères des pauvres, éteint l'ardeur du feu que nous ont mérité nos péchés. Elle nous ouvre la porte du ciel.

---

# LA MER

Le miroir de Dieu. — La puissance et la science de Dieu. — L'Église. — Le monde. — Jésus marchant sur les flots. — Le cœur de l'homme. — Marie au pied de la croix.

## I

Dieu, qui a imprimé partout en ce monde le vestige de ses pas, semble cependant se révéler à nos yeux avec une majesté plus auguste lorsque nous contemplons la mer, et on dirait que ce miroir immense réfléchit mieux sa face divine.

Quand nous perdons nos regards sur cette étendue incommensurable, tantôt pure et limpide comme le regard d'un père, tantôt fougueuse et irritée comme la juste colère d'un juge; ici d'azur comme le ciel, ailleurs, noire comme les abîmes, un cri s'échappe de notre poitrine, celui du Roi-Psalmiste : « Dieu est admirable dans les hautes mers. *Mirabilis in altis Dominus*[1]. »

1. Ps. XCII, 4.

## II

L'immensité de la mer, qui semble à tout instant menacer ses rivages et qui les respecte toujours, manifeste principalement à l'homme la puissance de Dieu.

« C'est dans sa force, nous dit Job, que Dieu a rassemblé les mers[1]... » Et plus loin, le Seigneur lui-même s'adressant au saint patriarche : « Sais-tu qui a mis des digues à la mer, pour la tenir enfermée quand elle se déborde, comme l'enfant qui sort du sein maternel ? Je l'ai resserrée dans les bornes qui je lui ai marquées. Je lui ai dit : Tu viendras jusque-là, tu ne passeras pas plus loin; tu briseras ici l'orgueil de tes flots[2]. »

Mais quelle digue, quelle barrière Dieu a-t-il opposée aux violences de l'Océan ? « J'ai fixé pour bornes à la mer un grain de sable, reprend Jérémie. Ses flots remueront et se gonfleront, mais ils ne passeront pas ma limite[3]. »

1. Job., XXVI, 12. — 2. Job., XXXVIII, 8 et seq. — 3. Jerem., V, 22.

La profondeur des mers qui dérobe à nos yeux d'inscrutables abîmes et des mystères que nous ne pouvons sonder, nous représente aussi, suivant le prophète Isaïe, l'universelle « science de Dieu, qui, dit-il, est semblable à la mer, couvrant la terre de ses eaux. *Scientia Dei*, *sicut aquæ maris operientes terram*[1]. »

## III

Saint Ambroise, interprétant cette parole du Créateur : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu pour former la mer[2]. » — « Imitons ces eaux, nous dit-il. Dieu commande aux eaux de s'assembler, et elles s'assemblent. Il donne le même commandement aux hommes, et ils n'obéissent pas. Imitons ces eaux, et de même qu'elles se réunissent pour n'être plus qu'une seule mer, de même en une sainte union ne formons qu'une seule Église[3]. C'est avec raison, ajoute-t-il, que l'Écriture compare l'Église à la mer : L'Église, qui aux jours solennels vomit par ses portiques

1. Isa., XI, 9. — 2. Gen., I, 9. — 3. Hexam., lib. III, cap. I.

des flots humains ; l'Église, où la prière de tout un peuple bruit comme une mer qui se retire, où les chants des fidèles, des vierges et des enfants qui se répondent, retentissent comme l'harmonie des vagues ; l'Église, enfin, qui lave dans ses eaux les péchés du monde, et sur laquelle soufflent incessamment les brises de l'Esprit-Saint[1]. »

## IV

Mais plus habituellement, la mer dans nos saints livres signifie la vie du siècle, le monde que nous habitons. « Le monde, dit saint Augustin, où les profondeurs cachées nous étonnent, où les tempêtes mugissent autour de nous, où tout s'écoule sans jamais se fixer[2]. »

« Que le Seigneur, reprend saint Ambroise, nous donne de parcourir, sur un navire prospère, ces flots qui se succèdent, de nous conduire sûrement au port, de ne point avoir à supporter de trop dures épreuves, d'ignorer les naufrages de la foi, de jouir d'une paix profonde. Et si un jour nous

1. Hexam., lib. III, cap. v. — 2. Conf., lib. III, 28.

devons être soulevés par les vagues importunes du siècle, que Jésus-Christ se place lui-même à notre gouvernail, lui qui veille *toujours*, qui commande aux flots, qui adoucit la tempête et qui rend à la mer sa tranquillité[1]. »

Le Roi-Prophète emploie souvent la figure de la mer pour désigner le monde.

Interprétant ce verset du psaume : « Une mer vaste et spacieuse, où les reptiles abondent... Les navires la traversent[2]. » — « Terrible mer! nous dit saint Augustin. En effet, dans cette vie du siècle, les embûches nous entourent de toutes parts, et si nous ne sommes sur nos gardes, elles nous circonviennent aisément. Qui dira le nombre des tentations qui rampent comme le reptile? Veillons pour qu'elles ne s'emparent pas de nous... Cette mer est formidable, et cependant les navires y passent et ne sont pas submergés. Le navire, c'est l'Église, qui vogue à travers les orages des tentations humaines, à travers les flots irrités du siècle. Son pilote, c'est Jésus sur le bois de sa croix. Le navire n'a rien à craindre. Ce qui importe à son salut, ce n'est pas la mer où il navigue, mais le pilote qui le conduit... Jésus-Christ marche

1. Hexam., lib. III, cap. I. — 2. Ps. CIII, 25.

avec sûreté, il marche avec persévérance, et il arrive au port... Il arrive à la terre du repos[1]. »

C'est ainsi que les saints docteurs, comparant les troubles du monde aux agitations de la mer, aiment souvent à rappeler le souvenir du Sauveur veillant sur la barque au milieu de ses apôtres pour calmer les vents et la tempête.

Mais le saint Évangile nous montre ailleurs, d'une manière non moins frappante, l'empire de Jésus-Christ sur la mer courroucée qui est l'image du monde.

Après le miracle de la multiplication des pains, Jésus avait ordonné à ses disciples de le précéder à l'autre bord de la mer de Génésareth, et lui-même s'était retiré seul sur la montagne pour prier. Or, voici qu'un vent contraire s'élève, et la barque où étaient les disciples est battue par les flots. Jésus vient à eux, foulant la mer sous ses pieds. Les disciples s'effrayent d'abord : c'est un fantôme, disent-ils, mais le Sauveur les rassure. Et alors Pierre demande à son maître d'aller vers lui en marchant sur les eaux. Viens, répond Jésus-Christ, et déjà l'apôtre s'avançait sur la mer, quand, effrayé de la violence du vent, il commence

1. Hexam., lib. III, cap. 1.

à enfoncer : Sauvez-moi, Seigneur ! s'écrie-t-il ; et Jésus étendant la main le prend et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté [1] ?

« La mer, c'est le monde, répète encore saint Augustin, et la barque, c'est l'Église. Si le Sauveur semble l'abandonner pour un temps, les vents contraires l'agitent de toutes parts ; mais bientôt il revient vers elle, et il arrive miraculeusement, foulant les flots sous ses pieds. Les flots s'élèvent, mais il les brise. Si haut que monte la fureur des puissances du siècle, Jésus-Christ, qui est notre tête, écrase la tête de ces puissances.

« Pierre, qui est le premier dans l'ordre apostolique et qui représente l'Église tout entière, figure en même temps ici, et ceux qui sont fermes dans la foi, lorsqu'il marche intrépidement sur la mer, et ceux qui doutent, lorsqu'il se laisse submerger.

« Hélas ! pour chacun de nous, la tempête c'est la passion violente qui nous agite. Aimez-vous Dieu ? Vous marchez sur la mer, car vous foulez aux pieds les vaines craintes du monde. Aimez-vous le siècle ? Il vous engloutit. Mais lorsque les passions vous tourmentent, pour les vaincre, recourez à Jésus, et dites-lui comme Pierre : Sauvez-moi [2] ! »

1. Matth., XIV, 22-33.—2. De Verb. Dom., serm. XIII et XIV.

## V

Saint Grégoire, expliquant cette parole du Seigneur à Job : « C'est moi qui ai posé des bornes à la mer ; c'est moi qui lui ai dit : Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin[1] ; » considère la mer comme une image de notre cœur que la colère agite, que l'orgueil gonfle et soulève, que nos inimitiés rendent amer, qui s'obscurcit par nos injustices !

« Celui-là seul comprend tout ce qu'il y a d'orages dans cette mer, qui a su se rendre compte à lui-même de ses plus secrètes tentations. Déjà nous nous sommes à l'extérieur éloignés des voies de l'iniquité. Nous avons rompu avec les œuvres mauvaises. Nos désirs nous semblent droits et bons, et cependant nous nous sentons encore intérieurement secoués par toutes les tourmentes de la vie à laquelle nous avons renoncé. Oh ! combien nous avons besoin que le Seigneur pose des digues

1. Job., XXXVIII, 10 et seq.

à cette mer, et qu'il ne laisse pas nos tentations envahir les rivages et pervertir nos œuvres[1]. »

Mais ce que je vous demande surtout, ô Jésus ! c'est de veiller vous-même avec amour sur cette orageuse mer qui est mon cœur, et lorsque les tempêtes s'y élèvent, d'y ramener, par votre présence et votre parole, la tranquillité et la paix.

## VI

L'amertume des eaux de la mer est souvent, dans la sainte Écriture, le symbole de nos afflictions. Et c'est en ce sens que le prophète Jérémie, se demandant à quoi il comparerait la douleur de la fille de Sion, s'écriait : « Ta douleur est immense comme la mer. *Magna est velut mare contritio tua*[2]. »

L'Église applique cette parole de Jérémie à la Vierge, fille de Sion, qui a le plus souffert en ce monde, à Marie au pied de la croix.

Marie voit son fils bien-aimé expirer au milieu

1. Moral., lib. XXXVIII, cap. XIX et seq. — 2. Thren., II, 13.

des supplices. Elle considère la perfidie des Juifs, la malice des pécheurs, l'ingratitude de tous les hommes. Le glaive qu'a prédit Siméon transperce son cœur maternel, et elle s'écrie : « O vous qui passez par le chemin, regardez s'il est une douleur qui puisse être égalée à la mienne [1]. »

Votre douleur, ô Marie ! est immense comme la mer ! si profonde qu'on ne la peut sonder, car votre souffrance égale votre amour; si amère que rien ne l'adoucit, car vous êtes, ô Marie, la véritable Rachel qui ne se console pas parce que son fils n'est plus [2].

1. Thren., I, 12. — 2. Matth., II, 18.

# LES PERLES

Dieu a semé ses trésors sur tous les rivages de la mer.—Les perles de l'Évangile. — La perle précieuse. — Ne jetez pas les perles devant les animaux immondes. — La parure des vierges. — L'Eucharistie.

## I

Dieu a jeté à pleines mains sur le monde les richesses de la création. Au sommet du firmament, il a semé les astres, et tout au fond de la mer, dans un humble coquillage, il a caché les perles. « En sorte, dit saint Ambroise, que ce qui est rare dans le trésor des rois, est répandu comme à foison sur tous les rivages de la mer et se recueille sur tous les rochers[1]. »

1. Hexam., lib. V, cap. xi.

## II

Jésus-Christ, dans son Évangile, nomme deux fois le symbole de la perle.

Il nous propose d'abord cette parabole : « Le royaume du ciel est semblable à un homme qui cherchait des perles. En ayant trouvé une précieuse, il s'en va, il vend tout ce qu'il possède et il l'achète[1]. »

Et ailleurs il dit encore : « Ne jetez pas vos perles devant les animaux immondes[2]. »

Oh ! que les perles de l'Évangile sont plus riches que celles de la mer !... Mais comme la beauté de celles-ci est de se nuancer diversement, suivant les reflets de la lumière, de même les saints docteurs, suivant qu'ils reçoivent les impulsions diverses de la divine sagesse, expliquent différemment ce symbole.

Saint Augustin nous dit d'abord que les perles signifient tous les biens spirituels de l'ordre le

1. Matth., cap. XIII. — 2. Matth., VII, 6.

plus élevé[1], et saint Chrysostome ajoute qu'elles peuvent être comparées à nos divins mystères enfermés dans la parole de Dieu, comme la perle dans le coquillage[2].

Mais ils ne s'en tiennent pas à cette interprétation générale.

Le négociant de la parabole ne cherche que les bonnes perles, et il en trouve cependant une plus précieuse que les autres. Quelles sont ces bonnes perles, se demandent les Pères, et quelle est celle qui, parmi elles, a plus de prix[3] ?

« Celle-ci, répond saint Grégoire, c'est la douceur de la vie céleste. Quand une fois on l'a comprise, on ne sait plus aimer les plus précieuses choses de la terre[4]. »

Pour saint Jérôme, les perles sont la loi et les prophètes, mais la meilleure est la science de Jésus-Christ, de sa passion et de sa résurrection[5]. Celui qui la possède méprise, comme saint Paul, les vaines observances de la loi, et renonce à tout pour gagner Jésus-Christ.

1. Aug. de serm. Dom. in monte, lib. II, cap. XXXI. — 2. Chrys. sup. Matth. in Op. imperf. — 3. Vid. Cat. aur. in Matth., cap. XIII. — 4. In hom. XI in Evang. — 5. Cat. aurea, loc. cit.

Saint Augustin propose admirablement plusieurs sens :

Le négociant de l'Évangile cherche, parmi les hommes vertueux, celui avec lequel il lui est plus utile de vivre, et il ne trouve qu'un seul homme sans péché, notre divin médiateur Jésus-Christ.

Ou bien, parmi les divins préceptes, il cherche le plus essentiel au bonheur de la société, et il trouve l'amour du prochain, dont l'Apôtre a dit qu'il est la plénitude de la loi.

Ou bien enfin, cherchant parmi les intelligences les plus élevées, il rencontre celle qui les domine toutes, celle dont il est écrit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Et le Verbe lui apparaît brillant de l'éclat de la vérité, impérissable comme l'éternité [1].

Mais, quel que soit le sens qu'on adopte, le saint docteur ajoute que, si nous voulons acquérir la perle, le seul prix qui soit vraiment digne d'elle, c'est nous-mêmes. *Margaritæ pretium est nos ipsi.* C'est peu de vendre tout ce qu'on possède, il faut encore se donner soi-même ; car c'est seulement alors qu'on ne peut pas donner plus [2].

1. De quæst. Evang. ex Matth., cap. XIII. — 2. Aug., *Ibid.*

## III

Quand Jésus-Christ exhorte ses apôtres à ne pas jeter les perles aux animaux immondes, il nous fait d'abord comprendre que les perles de l'Évangile brillent surtout de l'éclat de la pureté.

Il nous apprend aussi le respect que nous devons aux choses saintes.

Saint Chrysostome ajoute cette belle pensée, que, « si Dieu, qui est le père commun des hommes, nous demande d'être généreux envers tous nos frères lorsqu'il s'agit des biens de la nature, il veut aussi que nous soyons attentifs pour réserver ses grâces spirituelles à ceux qui en sont dignes [1].

## IV

Les perles, comme les pierres précieuses, sont

1. In hom. XLVIII, sup. Matth.

un exemple de la transformation que le langage symbolique de nos livres saints fait subir aux objets matériels.

A ne considérer les perles qu'en elles-mêmes, elles sont un ornement frivole et mondain dont l'apôtre saint Paul interdit l'usage aux femmes chrétiennes [1]; mais si on voit en elles un symbole, elles se transforment aussitôt, et elles deviennent une parure céleste.

Dans l'office de l'une de ses vierges les plus illustres, l'Église chante cette belle antienne, qu'elle emprunte aux paroles de la sainte : « Le Seigneur a entouré ma main et mon cou de pierres précieuses, et il a attaché à mes oreilles des perles inestimables [2]. »

Que sont ces perles, sinon les trésors de pureté dont il a plu à Dieu d'orner l'âme de ses vierges ?

## V

Il me suffit que la perle de l'Évangile soit Jé-

1. 1 Tim., II, 9. — 2. In off. S. Agnetis 21 Januarii.

sus-Christ lui-même, pour qu'aussitôt je reconnaisse en elle la sainte Eucharistie.

Eucharistie, perle précieuse, c'est vous que j'ai longtemps cherchée parmi toutes les richesses de la terre et du ciel, et que j'ai trouvée au tabernacle comme au fond d'un océan d'amour ! Si le négociant de la parabole vend tout pour acquérir la perle, c'est qu'à elle seule elle vaut mieux que tout, et qu'avec elle on possède tout. Oh ! que cela est vrai de l'Eucharistie ! Et n'est-ce pas à elle que s'applique cette parole du sage : « Tous les biens me sont venus avec elle. *Omnia bona venerunt mihi pariter cum illa*[1]. »

Le prix de la perle, c'est tout moi-même. Je me donnerai donc tout entier, Seigneur. Mais, que suis-je pour posséder dignement la perle eucharistique ?... Vous ne voulez pas que vos perles soient honteusement jetées à des cœurs souillés. « Elles doivent être enchâssées dans l'or, nous dit saint Ambroise[2]. » Seigneur Jésus, purifiez mon cœur, faites que mon cœur soit d'or, pour recevoir dignement la perle de l'Eucharistie.

1. Sap. VII, 11. — 2. Concio in f. sanctæ Luciæ, V. et M.

# LE SEL

Le sel purifie et assaisonne. — La divine sagesse. — Le sel sur la bouche de l'enfant. — L'esprit et la lettre des saintes Écritures. — La grâce de Dieu. — Vous êtes le sel de la terre. — Jésus-Christ, sel divin. — Le sel affadi. — Le sel infatué. — La statue de sel. — Le sel divin de l'Eucharistie.

## I

Quelle vertu admirable le Créateur a donnée au sel! Il purifie et il préserve de la corruption... Aussi le Seigneur, dans la Loi ancienne et figurative, avait-il ordonné à son peuple d'offrir le sel avec chaque sacrifice[1].

Héritière des divines promesses, l'Église, qui aime la pureté et qui connaît toutes nos souillures, continue d'employer le sel dans son culte extérieur.

1. Levit., II, 13.

Elle se rappelle que le prophète Élisée purifia les eaux fétides en y versant un vase de sel[1]; et elle-même à son exemple le répand sur l'eau qu'elle va bénir.

## II

Non-seulement le sel purifie, mais il donne à nos aliments un goût et une saveur qu'ils n'auraient pas sans lui. Ces deux propriétés conviennent également à la vraie sagesse, qui nous éloigne du péché, et qui nous fait aimer les choses saintes.

C'est pour cela que dans la cérémonie du baptême le ministre de l'Église place le sel sur la bouche de l'enfant, en lui disant : « Recevez le sel de la sagesse[2]. »

Nos lèvres sont, en effet, le siége de la sagesse. Car c'est « la bouche du juste qui enfante la sagesse[3], » dit Salomon. Et d'autre part, l'apôtre saint Jacques nous enseigne que « la langue suffit pour souiller le corps tout entier[4]. »

1. 4 Reg., II, 21. — 2. Rit. rom. — 3. Prov. X, 31. — 4. Jacob., III, 6.

## III

De même que le sel assaisonne l'aliment, de même il faut que la sagesse de Dieu communique une vertu cachée à la parole humaine, pour qu'elle devienne l'aliment de nos âmes.

C'est en ce sens qu'on peut justement comparer la lettre de nos saintes Écritures à une viande fade et sans goût, et l'intelligence des vérités divines qu'elle renferme au sel qui l'assaisonne.

Tel est le sentiment que saint Grégoire expose en interprétant cette parole de Job : « Peut-on se nourrir d'une viande fade et qui n'a pas été salée[1] ? »

« Avant la venue du Médiateur, nous dit-il, la Judée n'avait compris qu'en un sens tout charnel les livres de la Loi. Et la gentilité, effrayée de la dureté des préceptes qu'on prétendait lui imposer, s'écriait par la bouche de Job : Peut-on se nourrir d'une viande qui n'a pas été salée ! « Mais la vérité

1. Job., VI, 6.

elle-même est apparue, et elle a fait pénétrer la saveur cachée dans les préceptes de la Loi ancienne. Jésus-Christ disait aux Juifs : Si vous aviez foi en Moïse, vous croiriez peut-être en moi ; car c'est de moi qu'il a écrit[1]. Et ailleurs, il ajoutait : Sachez conserver le sel en vous[2]. *Habete sal in vobis*[3]. »

L'apôtre saint Paul exprimait la même doctrine. Lui qui a si bien su verser le sel de la sagesse sur ses sublimes épîtres, il voulait que nos entretiens en fussent également imprégnés[4].

O Dieu ! que les discours du monde me semblent fades, que les écrits des hommes qui ne vous connaissent pas sont pour moi sans saveur ! Je cherche en eux le sel qui assaisonne, et je ne le trouve jamais ! C'est pour cela, ô mon Dieu, que votre divine parole est le seul aliment qui plaise à mon esprit et à mon cœur.

## IV

Comme le sel signifie la sagesse, il désigne éga-

1. Joan., V, 46.— 2. Marc., V, 49.— 3. Moral., VII, 8. — 4. Coloss., IV, 6.

lement la grâce de Dieu. Le prophète Ézéchiel reprochait à Jérusalem ses abominations : « Quand tu es née, lui disait-il, au jour de ta naissance, tu n'as pas été lavée dans l'eau, ni purifiée avec le sel[1]. » Quelle est l'eau qui la devait laver, sinon l'eau baptismale? Et quel est le sel qui la devait purifier, sinon la grâce?

C'est donc aussi comme symbole de la grâce que l'Église emploie le sel dans la cérémonie du baptême.

Malheur à l'âme qui n'a pas reçu le sel divin : elle ressemble à l'eau fétide et corrompue qui a besoin du sel d'Élisée. Il faut que le prophète y verse le sel à plein vase; et c'est alors que le Seigneur prononce sur elle cette sentence : « J'ai guéri cette eau malsaine. Il n'y aura plus en elle ni stérilité, ni mort[2]. »

## V

Jésus-Christ, dont les prophètes n'étaient que

1. Ezech., XVI, 4. — 2. 4 Reg., II, 21.

la figure, est venu lui-même apporter le sel à la terre.

Mais il n'a fait que passer au milieu de nous, et il a chargé ses apôtres de continuer sa divine mission. « Les apôtres, dit saint Hilaire, sont les prédicateurs des choses célestes, ceux qui doivent jeter sur toute chose le sel de l'éternité. *Æternitatis velut salitores*. Ils font goûter aux hommes la saveur de la parole de Dieu, ils leur communiquent une sorte d'incorruptibilité, ils conservent pour l'éternité tout entière les corps de ceux qu'ils ont touchés par la vertu toute-puissante de leur doctrine. C'est donc avec raison que Jésus-Christ les appelle le sel de la terre[1]. *Vos estis sal terræ*[2]. »

La prérogative des apôtres a passé à leurs successeurs : les évêques et les prêtres sont après eux le sel de la terre. Soit qu'ils annoncent du haut de la chaire chrétienne les vérités évangéliques, soit qu'ils administrent aux fidèles les sacrements de l'Église, soit que par leur vie exemplaire ils édifient les peuples, seuls ils ont la puissance de préserver le monde contre l'affadissement et la corruption. Hélas! si notre siècle ne sait plus

1. Matth., V, 13. — 2. Hilar., Can. IV in Matth.

produire que des âmes fades et des cœurs souillés, n'est-ce pas parce qu'il ne se laisse plus imprégner du sel apostolique?

## VI

Mais comment les apôtres seraient-ils le sel *de la terre*, si vous n'étiez vous-même, ô Jésus! le sel par excellence! Telle est la pensée de saint Jérôme.

« Je me souviens, dit-il, d'avoir lu quelque part, au sujet du Sauveur, qu'il était le sel divin, purifiant et assaisonnant non-seulement ce qui est sur la terre et dans les abîmes, mais même ce qui est au ciel; et accomplissant ainsi cette parole, qui se rapporte à lui-même[1] : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté[2]. »

Oui, cela est vrai, Seigneur, vous avez une vertu infinie pour communiquer la saveur aux plus insipides choses d'ici-bas. Si des devoirs pénibles

1. Luc., II, 14.—2. Com. in Ezech., lib. IV, cap. XVI.

pèsent sur moi, si le chagrin ou la souffrance m'accablent, et si, perdant tout courage, je suis tenté de m'écrier avec Job : « Mon âme s'ennuie de la vie, *Tædet animam meam vitæ meæ*[1], » c'est à vous que j'ai recours, ô sel divin ; et quand j'invoque votre saint nom, je sens mes forces renaître, mon esprit se rasséréner, et là où il n'y avait plus pour moi que tristesse et dégoût, vous ramenez le charme et le bonheur.

## VII

Mais Jésus-Christ, en nommant ses apôtres le sel de la terre, prend soin de leur faire comprendre que le sel peut s'affadir : « Et s'il perd sa force, ajoute-t-il, comment le salera-t-on lui-même[2]? »

« C'est-à-dire, reprend saint Augustin, si vous, qui devez garantir les peuples, vous perdez le royaume des cieux par la crainte des maux tempo-

1. Job., X, 11. — 2. Matth., V, 13.

rels, quels seront les hommes qui vous guériront de cette erreur[1]? »

« Si le docteur est en faute, continue dans le même sens saint Jérôme, quel sera le docteur qui le corrigera[2]? »

Hélas! Jésus-Christ nous apprend ce que devient le sel affadi : « Il n'est plus bon, dit-il, qu'à être jeté dehors et foulé sous les pieds[3]. » Et ailleurs : « Il n'est pas même utile pour la terre et pour le fumier[4]. »

Il n'est bon qu'à être jeté dehors et foulé sous les pieds. Et en effet, suivant la remarque de saint Hilaire, « ceux qui devaient être le sel du monde, lorsqu'ils ont été chassés des offices de l'Église, sont foulés aux pieds des passants[5]. » Saint Augustin ajoute : « Celui-là n'est pas foulé aux pieds qui souffre persécution, mais bien plutôt celui à qui la crainte de la persécution fait perdre la sagesse. Nul n'est foulé aux pieds qui n'est placé dessous ; et celui-là ne l'est pas qui, soumis dans son corps aux mauvais traitements sur la terre, habite les cieux par son cœur[6]. »

1. Aug. de serm. Dom. in Matth., cap. V. — 2. Hier., Can. IV in Matth. — 3. Matth., V, 14. — 4. Luc., XIV, 35. — 5. Hil. op. cit. — 6. Aug. op. cit.

Le sel affadi n'est utile ni pour la terre ni pour le fumier. Loin de venir en aide à la germination, il stérilise le sol. « Et c'est ainsi, nous dit saint Jérôme, qu'on lit dans la sainte Écriture, au sujet de certaines villes, que l'indignation des vainqueurs y a semé le sel[1], afin que la terre y devînt inféconde. » Le saint docteur[2] explique dans le même sens le passage du prophète Ézéchiel[3], où il est écrit « que les rivages de la mer Morte, qui ne sont pas arrosés par le fleuve divin de la grâce, sont changés en salines, et demeurent ainsi dépourvus pour toujours de fruits et de verdure[4]. »

## VIII

Lorsque le sel s'est affadi, il devient insipide lui-même, ou plutôt, suivant la propre expression de l'Évangile, *infatué, insensé*[5].

Et dès lors on peut dire que si le sel conservant

1. Judic., IX, 45.—2. Vid. Cat. aur. in cap. V Matth. — 3. Com. in Ezech., lib. XIV, cap. XLVII. — 4. Cap. XLVII. — 5. Matth., V, 13.

sa vertu est l'emblème de la sagesse, le sel sans saveur n'est plus que le symbole de la folie.

Saint Augustin, s'attachant à ce sens, nous enseigne que le sel *infatué* exprime combien sont insensés ceux qui, avides de biens terrestres ou craignant la misère de cette vie, consentent à perdre les biens éternels[1]...

Cette interprétation peut également convenir au châtiment que Dieu inflige à la femme de Lot. Pour avoir, dans son imprudence, désobéi à Dieu, elle est changée en une statue de sel. « Éternel monument d'une âme folle et incrédule[2], » ajoute l'auteur du livre de la Sagesse.

## IX

Ce n'est pas seulement aux apôtres, c'est à tous les fidèles disciples que Jésus-Christ a dit : « Vous êtes le sel de la terre, et, quand le sel a perdu sa force, il devient inutile[3] »

1. Aug. de serm. Dom. in Matth. V. — 2. Sap., X, 7. — 3. Matth., V, 13.

Méditons donc nous-mêmes ces paroles et cherchons à les mettre en pratique. Dans l'intérieur de nos familles, dans le cercle de nos relations habituelles, par nos discours et par nos actes, soyons le sel de la terre où la Providence nous fait vivre. Mais surtout, prenons garde de laisser jamais affadir le sel qui est en nous. La dissipation, l'indifférence et l'oubli peuvent aisément lui faire perdre sa vertu. Et qui la lui rendra, sinon vous, ô mon Dieu, par votre divine présence et par votre union avec nous?

Quand le prêtre dépose le sel sur la bouche de l'enfant baptisé, celui-ci ne reçoit qu'un symbole, mais lorsque vous descendez sur nos lèvres, dans le sacrement de votre amour, c'est vous-même, ô sel divin, qui vous répandez dans notre cœur. Seigneur Jésus, sel pur et purifiant, sel qui ne s'affadit jamais, conservez mon âme pour le temps et pour l'éternité.

---

# LES SOURCES

Si l'eau est précieuse, combien plus la source? — Tout don parfait a sa source en Dieu. — La source qui lave les péchés. — Les plaies de Jésus-Christ. — L'Église, source scellée. — Les sources impures. — Les citernes. — Les sources du Sauveur.

## I

Si l'eau qui purifie, qui arrose et qui désaltère est précieuse, combien doit l'être la source d'où elle coule! Et si cette source est intarissable, bienheureux qui la possède! Une eau salutaire réjouira toujours son champ.

Nous avons vu quelles admirables significations la sainte Écriture donne à l'eau. Comment ne pas aimer maintenant à en chercher les sources?

La première est celle que l'Apôtre saint Jacques nous découvre en ces termes : « Tout don parfait

vient d'en haut, descendant du Père des lumières[1]. »

« O Dieu! s'écrie David, c'est en vous qu'est la source de la vie[2]. »

Et l'auteur de l'Ecclésiastique ajoute : « La divine parole est la source de la sagesse : *Fons sapientiæ verbum Dei*[3]. »

Dieu est la source universelle de la sagesse et de la vie. Il ne tarit jamais, il se répand toujours, et quand l'homme passe sur la terre comme un voyageur altéré, il peut sans crainte approcher ses lèvres de cette source et s'y abreuver à son aise.

## II

Saint Grégoire, sur cette parole de Zacharie : « En ces jours, il y aura une source ouverte à la maison de David pour laver nos péchés[4], » explique que cette eau qui nous lave a comme deux sources qui n'en font qu'une : une source cachée, c'est le Verbe invisible de Dieu; une source apparente et ouverte, c'est le même Verbe divin incarné qui

1. Jacob., I, 17. — 2. Ps. XXXV, 10. — 3. Eccli., I, 5. — 4. Zach., XIII, 1.

est sorti suivant la chair de la maison de David[1].

Plusieurs prophètes avaient prédit que cette source daignerait s'ouvrir à nous.

Le prophète Ézéchiel avait vu une source abondante sortir sous la porte du Temple de Jérusalem et diriger ses eaux vers l'orient[2].

Joël avait dit à son tour : « En ces temps-là, il sortira de la maison du Seigneur une source qui arrosera les épines de la terre de Juda[3]. »

Enfin, le prophète Isaïe, contemplant par avance les mystères de l'Église, symbolisés par l'eau, s'écriait : « Vous irez puiser avec joie aux sources du Sauveur[4]. »

« Jésus-Christ est bien véritablement la source, reprend saint Ambroise. Il s'assoit près du puits de Jacob. Près du puits, c'est là qu'est la source, c'est là qu'est Jésus-Christ. Mais cette source, il la faut chercher, car bien que le Sauveur nous ait apparu dans sa chair, pour nous devenir une source ouverte, il laisse cependant à notre foi le travail et le mérite d'une recherche assidue.

« Telle est, continue le même Père, la profon-

1. Homil. in Ezech., lib. II, homil. 8. — 2. Ezech., XLVII, 1. — 3. Joël., III, 18. — 4. Isa., XII, 3.

deur de la sagesse et de la science de Dieu, que les méchants ne la découvrent jamais, et que les bons emploient à la chercher toutes leurs méditations, tout leur zèle; mais la sagesse a dit elle-même [1] : « Cherchez et vous trouverez [2]. »

## III

Aimons donc aussi nous-mêmes à scruter les sources du Sauveur, où nous devons puiser avec joie. Il y a plusieurs sources en lui, bien qu'il soit la source unique. Et saint Bernard prend soin de les nommer : source de miséricorde pour laver nos âmes, source de sagesse pour étancher leur soif, source de grâce pour les féconder, source brûlante d'amour afin de les échauffer. Mais à ces quatre premières, que le Sauveur épanche sur notre vie présente, il en faut ajouter une cinquième, celle à laquelle se puise l'éternelle félicité, celle que David avait en vue dans ce verset

1. Matth., VII, 7. — 2. In ps. XLIV David.

du psaume : « Mon âme a soif de Dieu, qui est la source vivante [1]. »

Qui de nous, en contemplant Jésus crucifié, n'a pas songé aux sources entr'ouvertes du Sauveur! « Peut-être, continue saint Bernard, est-ce pour signifier les quatre premières sources que Jésus, alors qu'il vivait encore sur la croix, a voulu recevoir les plaies de ses pieds et de ses mains, et c'est pour figurer la cinquième, qu'après qu'il eut rendu l'esprit, son côté fut percé de la lance [2]. »

« Le Sauveur vivait encore lorsque s'ouvrirent les quatre sources de ses pieds et de ses mains, parce qu'elles devaient couler sur notre vie terrestre; mais déjà il était mort quand s'ouvrit la cinquième, car celle-ci est pour nous la source de la vie éternelle [3]. »

## IV

Jésus-Christ est la source, et cependant au livre

1. Ps. XLI, 3. — 2. Bern. in die Nativ. Dom., serm. I. — 3. *Ibid.*

des Cantiques il nomme ainsi son Église : « Ma sœur et mon Épouse, dit-il, est comme une source scellée[1]. »

L'Église est une source, car c'est à elle que Jésus-Christ a confié l'abondante effusion de ses grâces. Et elle est une source scellée, car c'est d'elle que l'Époux dit encore : « Place-moi comme un sceau sur ton cœur et sur ton bras[2]. »

Fidèles enfants de l'Église, aimez donc à recourir à votre mère. Elle est pour vous une source toujours vive et toujours ouverte. Mais elle a reçu le sceau divin, et elle demeure fermée à l'impiété et à l'erreur.

Elle est fermée, et c'est pour cela qu'elle reste pure et ne se corrompt jamais. Elle est fermée, et c'est pour cela que ses eaux ne s'égarent pas.

« La source de l'Église, ajoute saint Ambroise, se divise comme en douze autres sources, celles près desquelles l'Évangile nous apprend que le précurseur Jean-Baptiste commença sa prédication et qui figurent les douze apôtres. C'est d'elles que jaillit l'eau sur tous ceux qui sont initiés à nos divins mystères, et c'est d'elles que David a chanté[3] :

1. Cant., IV, 12. — 2. Cant., VIII, 6. — 3. Ps. LXVII, 27.

« Bénissez Dieu dans les assemblées saintes, ô vous sur qui ont coulé les sources d'Israël. *Benedicite Deo Domino, de fontibus Israël*[1]. »

## V

Nous avons vu que, dans la sainte Écriture, le symbole de l'eau figure quelquefois l'iniquité ou les doctrines perverses dont l'esprit coupable s'abreuve.

Et de même nos saints livres nous parlent de sources corrompues, de sources amères, de sources desséchées et sans eau. Quelles sont-elles, sinon ces prédicateurs de mensonge qui appellent bien ce qui est mal et mal ce qui est bien, et qui disent : Paix ! paix ! alors qu'il n'y a pas de paix[2] ? Malheur à nous si nous les préférons à la source d'eau vive qui est Dieu. Et pareillement, malheur à nous si nous méritons le reproche que le Seigneur adressait à son peuple par la bouche du prophète Jérémie : « Ils m'ont abandonné, moi

1. In ps. CXVIII, octon. XVI. — 2. Jer., VI, 14.

qui suis la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne savent pas contenir l'eau[1]. »

Ces citernes, suivant saint Jérôme, sont la figure des démons qui n'ont pas su garder les divins préceptes[2].

Elles sont aussi l'image des âmes mondaines qui ont reçu, il est vrai, l'eau vivifiante de la grâce, mais qui, s'entr'ouvrant à toutes les vaines pensées et à toutes les folles dissipations du siècle, perdent bientôt le trésor qu'elles ont reçu. Comme elles ne recourent pas à la source, elles demeurent dans l'aridité.

## VI

Pour moi, Seigneur, je n'ai soif que de vous! Comme le cerf altéré désire l'eau des sources, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu[3]. Je puiserai avec joie aux sources du Sauveur. Sur la terre, et

1. Jer., II, 13. — 2. Com. in Jer. prophet., lib. I, cap. II. — 3. Ps. XLI, 2.

durant le cours de votre vie apostolique, votre parole a été pour moi la source de la vérité. Dans votre Passion et sur la croix, vous êtes devenu la source de mon salut. A l'autel et au tabernacle, vous continuez à être la source de mon bonheur. Au ciel, vous serez la source où je m'enivrerai de vos éternelles délices. Mon âme, Seigneur, court après vos sources et elle n'a soif que de vous!...

---

LES

# RUISSEAUX ET LES FLEUVES

L'espoir des fleuves. — Les premières grâces. — Les roses et les colombes. — L'abondante effusion de la grâce. — Comment les apôtres sont des fleuves. — Les Saintes Écritures. — Les entraînements du siècle. — Les fleuves de Babylone. — La patrie après l'exil.

## I

La source s'épanche d'abord en un ruisseau, et le ruisseau devient un fleuve. « Le ruisseau, dit saint Grégoire, est l'espérance du fleuve. *Rivulus spes fluminis*[1]. »

Rappelons-nous les ineffables mystères symbolisés par l'eau. L'eau des ruisseaux ne sera-t-elle pas la figure des premières grâces que le Seigneur

1. Moral., lib. XV, cap. XVI.

accorde à nos âmes encore débiles? Il semble que telle soit la pensée du Roi-Prophète, lorsqu'il demande à Dieu d'accroître les ruisseaux sur la terre d'Israël, afin que, de plus en plus, elle se réjouisse et devienne féconde[1].

« Jusqu'au jour où cette terre, reprend saint Augustin, sera capable de recevoir en elle l'abondance du fleuve de Dieu, que, du moins, elle soit arrosée par ces premières eaux des ruisseaux et des pluies. Aux âmes infirmes et qui commencent, une goutte d'eau de nos mystères suffit. Elles n'en pourraient porter la plénitude. Et c'est ainsi que l'apôtre saint Paul, au début de sa prédication, écrit aux Corinthiens[2]: « Mon langage près de vous a été jusqu'à présent plus charnel que spirituel, car vous êtes encore comme de petits enfants dans le Seigneur[3]. »

Quand l'auteur de l'Ecclésiastique exhorte les âmes fidèles à fleurir comme les roses, il ajoute : « Comme les roses au bord du ruisseau[4], » car il ne faut rien moins à nos âmes que les grandes eaux du fleuve pour leur faire porter tous les fruits.

1. Ps. LXIV, 11. — 2. 1 Cor., III, 1. — 3. In ps. LXIV, 15. — 4. Eccli., XXXIX, 17.

Les premières grâces de Dieu suffisent à faire germer en elles les délicates fleurs des vertus chrétiennes.

Et de même, l'auteur des Cantiques nous montre les colombes sur les bords des ruisseaux[1], parce que l'âme simple et pure est attentive à ne rien perdre des premiers dons que le Seigneur lui fait.

## II

Mais les ruisseaux deviennent des fleuves, et déjà nous comprenons que ceux-ci sont l'image de l'abondante effusion des grâces divines sur nous.

« La bénédiction du Seigneur, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, est comme un fleuve qui déborde[2]. »

Et dans le même livre, la sagesse divine parle ainsi d'elle-même : « Moi, la sagesse, j'ai répandu les fleuves[3]. »

Nous avons rappelé ailleurs l'expression dont Jésus-Christ se sert pour signifier la descente de

1. Cant., V, 12. — 2. Eccli., XXXIX, 27. — 3. Eccli., XXIV, 40.

l'Esprit-Saint sur les fidèles : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de ses entrailles. »

« Autant de fleuves, en effet, reprend saint Augustin, ont jailli des entrailles de Pierre, de Paul, de Jean, des apôtres et des évangélistes... Mais tous ces fleuves n'en font qu'un seul, parce qu'ils se confondent dans l'unité. Il y a beaucoup d'Églises, et il n'y a qu'une Église ; il y a beaucoup de fidèles, et il n'y a qu'une Épouse de Jésus-Christ ; il y a beaucoup de fleuves, et il n'y a qu'un fleuve... Et c'est ce fleuve, cette merveilleuse union de toutes les grâces de Dieu, de toutes les saintes paroles, de tous les dons de l'esprit ; c'est ce fleuve dont l'impétuosité fait la joie de la cité de Dieu[1]. *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei*[2]. »

Ce beau fleuve ne tarit jamais... « Et quand les sources des pécheurs sont arides, quand leurs citernes entr'ouvertes laissent s'écouler l'eau sans retour, le fleuve de Dieu est toujours plein, nous dit encore David : *Flumen Dei repletum est aquis*[3]. »

1. Ps. XLV, 5. — 2. Aug., in ps. XLV, 8. — 3. Ps. LXIV, 10.

## III

Saint Augustin vient de nous apprendre que tous les hommes apostoliques, dès qu'ils ont reçu la plénitude des dons de l'esprit, sont eux-mêmes devenus des fleuves d'où a jailli l'eau de la parole. Et c'est à eux que le même docteur applique ce passage du Psalmiste : « Les fleuves, Seigneur, ont élevé leurs voix : *Elevaverunt flumina voces suas*[1]. »

« Comment donc ont-ils parlé? et pourquoi est-il dit qu'ils ont élevé leurs voix? C'est que, d'abord, et avant que l'Esprit-Saint ne fût en eux, ils se taisaient. Pierre n'était pas encore un fleuve, quand, sur l'interrogation d'une servante, il niait son divin maître et disait : « Je ne le connais pas[2]. » Il se taisait. Il mentait, il n'élevait pas la voix. Il n'était pas un fleuve.

« Mais, voici que l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres. Les Juifs leur intiment l'ordre de se présenter à leur tribunal. Ils leur défendent de

1. Ps. XCII, 4. — 2. Matth., XXVI, 72.

parler, d'enseigner au nom de Jésus-Christ. Et Pierre et Jean répondent : « S'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, jugez vous-mêmes. Il ne nous est pas possible de ne pas dire ce que nous avons entendu et ce que nous avons vu[1]. » Les fleuves ont élevé leur voix[2].

Et ailleurs le Psalmiste ajoute : « Ils applaudissent des mains[3]. » — « Car, nous dit encore le même Père, les âmes remplies de l'Esprit-Saint applaudissent aux œuvres du Seigneur, et elles bénissent son saint nom glorifié[4]. »

## IV

Si les hommes qui possèdent en eux la plénitude de l'Esprit-Saint sont comparés aux fleuves, c'est principalement, nous venons de le voir, parce que la parole sainte sort de leur bouche, parce qu'ils savent élever leur voix ; et aussi la parole inspirée est-elle également symbolisée par les fleuves.

1. Act. IV, 20. — 2. Aug., in ps. XCII, 7. — 3. Ps. XCVII, 8. — 4. In ps. XCVII, 8.

Le docteur saint Grégoire, interprétant cette parole de Job : « Le sage sait scruter les profondeurs des fleuves, et répand la lumière sur les choses cachées[1]. » — « Quels sont ces fleuves, dit-il, sinon les écrits des prophètes? Qui jamais pourra exprimer quel beau fleuve a jailli de la poitrine de Moïse quand il dictait la loi, quel fleuve du cœur de David, quel fleuve des lèvres de Salomon? Mais les Juifs, qui se sont arrêtés à la lettre de nos saints livres, n'ont fixé leurs yeux que sur la superficie des eaux.

« Nous, au contraire, qui depuis la venue du Sauveur avons cherché l'esprit qui vivifie sous la lettre qui tue, nous disons en toute vérité que nous avons scruté la profondeur des fleuves et, qu'obéissant à la parole de l'Évangile[2], nous avons répété dans la lumière ce qui nous avait été dit dans les ténèbres, et prêché sur les toits ce qui avait été confié à notre oreille[3]. »

1. Job., XXVIII, 11. — 2. Matth., X, 27. — 3. Moral., lib. XVIII, c. XXXVII.

## V

L'exemple des fleuves est un de ceux que saint Augustin présente à l'esprit des fidèles pour leur montrer comment nos saints Livres rapportent souvent le même symbole à des sens opposés :

« L'impétuosité du fleuve, qui réjouit la cité de Dieu, rappelle à notre mémoire l'effusion des dons de l'Esprit-Saint. Et en même temps, les fleuves par la rapidité de leur cours, par la mobilité de ces eaux qui passent et qui s'écoulent sans revenir sur elles-mêmes, nous figurent le siècle présent, la vie périssable des hommes, et l'instabilité des choses du monde.

« Sur la terre, en effet, que voyons-nous? Tout n'y vient que pour disparaître, et ce qui vient succède à ce qui passe. N'est-il point ainsi de l'eau du fleuve qui sort de la terre et y coule en fuyant? Nous ne naissons que pour céder la place à ceux qui naîtront après nous. La succession rapide de toutes les choses terrestres est vraiment semblable à un fleuve.

« C'est donc le monde qu'il faut entendre sous le symbole du fleuve que les fils d'Israël passent à pied sec pour arriver à la terre promise[1]. »

« Ils traverseront le fleuve à pied sec, s'écrie le Roi-Prophète, et c'est alors que nous nous réjouirons dans le Seigneur[2]. » — « Que l'homme cupide et livré à ses passions n'essaye pas, continue le saint docteur, de se confier au fleuve ; qu'il demeure sur le rivage. Pour le traverser à pied et avec joie, il faut croire à Jésus-Christ. Mais si le Seigneur nous sert de guide, avançons et ne craignons rien, n'ayons pas recours aux chars et aux chevaux de l'orgueil. Traversons le fleuve à pied, l'âme humble le traverse mieux et plus vite[3]. »

## VI

Mais avec quels accents d'une éloquente tristesse le Psalmiste emploie ailleurs cette même figure des fleuves pour nous enseigner à la fois l'inanité

1. In Ps. LXV, 12. — 2. Ps. LXV, 6. — 3. Aug., Serm. XXXII in ps. CXLIII, 6.

des choses humaines, les chagrins qui accompagnent notre attachement aux créatures, et le repentir que doit nous inspirer la pensée de les avoir préférées un seul jour aux biens solides de l'éternité !

Annonçant par avance aux enfants de Juda la dure captivité qui devait être le châtiment de leurs fautes, et empruntant le langage des captifs, il entonne ce beau cantique : « Sur les fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion[1]. »

La sainte Sion est la cité de Dieu, et Babylone est la cité du monde. Quels sont les fleuves de Babylone[2] ? « C'est ce qu'on aime et qui passe! répond encore le grand évêque d'Hippone. Ainsi vous êtes tout entiers aux soins que vous donnez à vos champs et vous ne songez qu'à devenir riches. Ce bonheur auquel vous tendez, ce n'est pas la cité de Sion, c'est un fleuve de Babylone. Ou bien je vous entends me dire : C'est une grande chose d'être soldat; le soldat se fait craindre de l'homme des champs et tout le monde lui obéit. Quand je serai soldat, le laboureur tremblera devant moi. In-

1. Ps. CXXXVI.

sensé! vous allez vous jeter dans un autre fleuve de Babylone, plus troublé et plus avide. Un troisième vient et me dit à son tour : Ce qui est beau, c'est d'être avocat, c'est d'être puissant par l'éloquence, c'est de voir suspendus à ses lèvres tant d'intérêts divers, et tant d'hommes attendre d'une seule parole la perte ou le gain, la mort ou la vie, la ruine ou le salut... Oh! dans quel gouffre vous vous jetez... C'est bien ici encore un fleuve de Babylone, plus agité que tous les autres et où le choc retentissant de la vague ne frappe que les rochers. Ne voyez-vous pas que ce fleuve court, ne voyez-vous pas qu'il se précipite? Prenez garde qu'il ne vous entraîne...

« Ainsi il y a des hommes qui se laissent emporter par les fleuves de Babylone, mais d'autres comprennent que Babylone est la terre de leur captivité. Ils comprennent les abîmes où entraînent les passions humaines. Ils ne se jettent pas dans les fleuves, ils s'assoient au-dessus des fleuves; ils pleurent sur les fleuves, ils pleurent sur les infortunés qui s'abandonnent à leurs flots; ils pleurent sur eux-mêmes parce qu'ils ont mérité d'être captifs, et, humblement assis, ils s'écrient: Sur les fleuves de Babylone, nous nous sommes

assis, et nous avons pleuré, nous souvenant de Sion.

« Sainte Sion, où tout demeure, et où rien ne passe et ne périt, pourquoi nous être précipités dans ces fleuves ! Pourquoi t'avoir abandonnée, toi, ton Dieu et tes aimables liens ! Asseyons-nous au-dessus des fleuves de Babylone, au-dessus et non au-dessous, pour ne pas être engloutis par eux. Asseyons-nous dans l'humiliation, pleurons en confessant nos fautes ; nous nous relèverons par le repentir, et de nouveau, comme autrefois, nous nous tiendrons de pied ferme dans ton enceinte, ô Jérusalem [1] ! »

## VII

Seigneur, je me souviens du jour où les plaisirs m'avaient éloigné de vous. J'étais captif et dans l'exil, et tristement assis sur les fleuves de Babylone, qui avaient entraîné ma jeunesse,... je pleurais ! ! !... Je me rappelais vos grâces, je me rappe-

1. Aug., in ps. CXXXVI, 3.

lais les douceurs de Sion, et je pleurais!!!... Vous avez pris pitié de mes larmes, ô mon Dieu! Vous avez brisé tous mes liens, et vous m'avez rappelé aux pieds de vos autels. Ah! que ma langue s'attache à mon palais si jamais je vous oublie, autel de mon Dieu, divine Eucharistie... Coulez, coulez loin de moi, ô fleuve de Babylone. Revenu dans ma patrie, je ne cesserai plus de chanter en l'honneur du Dieu d'amour le cantique de la reconnaissance.

---

# LE TORRENT

La persécution. — Comment on franchit le torrent. — Jésus-Christ relève la tête après avoir franchi le torrent. — Prospérité de l'impie. — Le torrent de la volupté céleste. — L'Esprit-Saint. — Les deux torrents.

## I

Le torrent diffère des fleuves, en ce que ceux-ci coulent incessamment, et que leurs eaux sont plus tranquilles. Le torrent se précipite avec plus de violence, mais il est passager. Il s'est formé par l'abondance des pluies de l'hiver, et quand ces pluies ont cessé, il se dessèche et ne coule plus [1].

Saint Jérôme observe que, dans le langage de nos saints Livres, quand le torrent est nommé seul,

1. Aug. locut. de Levit., lib. III, 19; Greg., Moral., lib. XX, cap. XII.

et qu'aucune parole ajoutée ne vient modifier sa signification, il est habituellement pris en mauvaise part[1].

Ainsi le torrent est souvent le symbole de la persécution.

Celui-là franchit le torrent qui, ferme dans sa foi, ne cède pas à la violence des persécuteurs. Celui-là au contraire est englouti par le torrent, qui fléchit devant leur colère.

Mais si nous ne nous confions qu'à nous-mêmes, pouvons-nous espérer de lutter contre l'eau du torrent? Écoutons la réponse du Psalmiste : « Si le Seigneur n'eût été avec nous, quand les hommes se sont levés contre nous, ils nous eussent dévorés tout vivants.... Mais notre âme a passé le torrent[2]. »

« Elle ne l'a pu franchir, reprend saint Augustin, que parce que le Seigneur était avec elle. Le torrent est venu. L'âme des martyrs l'a franchi[3]. »

C'est au temps de sa persécution, que le prophète Élie reçoit du Seigneur l'ordre de se cacher près du torrent de Carith, et de s'abreuver de son eau.

1. Com.in Eccl. — 2. Ps. CXXIII, 6.— 3. Aug. in ps. CXXIII, 7; Greg., Moral., lib. XXXIII, cap. v; Hieron. in Eccl.

C'est également pour signifier d'avance sa passion, que Jésus-Christ, au moment de souffrir, franchit le torrent de Cédron.

Dans la pensée des saints docteurs, David avait en vue ce torrent, lorsqu'il disait, parlant de Jésus-Christ : « Il boira l'eau du torrent dans son chemin, et pour cela il élèvera la tête[1]. »

« L'eau du torrent, continue saint Augustin, c'est le peuple persécuteur. Jésus boit de cette eau, lui qui a dit à ses disciples : Le calice que je boirai, pouvez-vous le boire vous-mêmes[2] ? Mais, qu'est-ce à dire, il boit dans le chemin[3] ? Cela signifie qu'il passe, qu'il franchit le torrent avec rapidité, car il est écrit[4] de lui qu'il ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs. Et parce qu'il a bu l'eau du torrent, voici qu'il relève sa tête[5]. A la vue de notre chef glorieusement exalté, comment, nous qui sommes ses membres, craindrions-nous encore le torrent[6] ? »

1. Ps. CIX, 9. — 2. Matth., XX, 22. — 3. Ps. CIX, 9. — 4. Ps. I, 1. — 5. Ps. CIX, 9. — 6. Aug., in ps. CXXIII, 7.

## II

Le torrent descend avec impétuosité du haut des montagnes, et son cours inonde les vallées ; mais, ainsi que nous l'avons dit déjà, grossi par les pluies de l'hiver, il se dessèche aux ardeurs de l'été.

« Image de l'impie, dit saint Grégoire, qui, descendant des hauteurs divines, abandonne l'espérance de la patrie céleste pour les choses d'ici-bas. Durant le cours de cette vie présente, comparable au froid hiver, sa fortune s'accroît et se dilate; mais quand au jour du jugement suprême le soleil de la divine justice lui fera sentir ses rayons, toutes ses joies se changeront en tristesse, et toute sa gloire se desséchera. Aussi David écrit-il des pécheurs, qu'ils seront réduits à rien comme l'eau qui court [1]. *Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens* [2].

1. Ps. LVII, 8. — 2. Moral., lib. VII, cap. XXV.

# III

Le Roi-Prophète, soulevant l'un des coins du voile de nos immortelles destinées, et nous faisant voir en énigme ce que nous contemplerons un jour face à face, nous révèle en ces termes la félicité des élus : « Ils seront enivrés des délices de votre maison, et vous les abreuverez du torrent de vos voluptés[1]. »

Comment ici craindrions-nous le torrent, puisqu'il s'agit d'un torrent de volupté !... Mais la félicité céleste envahira nos âmes avec une si rapide effusion, que l'impétuosité seule du torrent peut en donner une faible idée.

Toutefois saint Ambroise nous enseigne que le torrent de la volupté coule déjà ici-bas dans l'Église. Ce torrent, c'est l'Esprit-Saint lui-même. *Torrens voluptatis Spiritus Sanctus.* « Ses eaux, dit le saint docteur, se sont interrompues à l'égard des

1. Ps. XXXV, 9.

Juifs, alors que Dieu desséchait leurs fleuves et les changeait en désert. Et qu'avaient-ils besoin du torrent, eux qui ne le buvaient pas, et qui mettaient à mort la source même du torrent ? Toutefois s'il a cessé de couler au sein de la synagogue, c'a été pour jaillir plus impétueusement dans l'Église[1]. »

## IV

O mon Dieu, voici deux torrents ! Celui de la persécution que je dois franchir, et le torrent de la volupté qui sera ma récompense.

Je me rappelle la parole de saint Paul : « Toutes les souffrances de ce monde ne sont pas dignes d'être assimilées à la gloire qui nous sera révélée un jour[2]. »

Seigneur, je ne craindrai plus de boire en mon chemin l'eau du torrent. Je ne craindrai plus les

1. Enarr. in ps. XXXV David. — 2. Rom., VIII, 18.

peines, les persécutions, les souffrances, puisque je dois m'enivrer un jour du torrent de vos éternelles délices.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

## LES ÉTOILES



## LES NUAGES



## LA PLUIE



## LA ROSÉE

## LE VENT



## LE FEU



## LA FUMÉE



## LA NEIGE



## LA GLACE

## LA LUMIÈRE



## LES TÉNÈBRES



## L'ÉCLAIR



## LE TONNERRE



## LA TERRE

## LES MONTAGNES



## LES VALLÉES



## LES PIERRES



## LES PIERRES PRÉCIEUSES

## L'OR ET L'ARGENT



## LA SEMENCE



## LA RACINE



## L'ARBRE

## LES BRANCHES



## LES FEUILLES



## LES FLEURS



## LE LIS



## LA ROSE

## LES PARFUMS



## LES FRUITS



## LE BLÉ



## LA VIGNE

## L'OLIVIER



## LE CÈDRE



## LE ROSEAU



## LES RONCES ET LES ÉPINES

## LES JARDINS



## LES PRAIRIES



## LE DÉSERT



## LES ABIMES

## L'EAU



## LA MER



## LES PERLES



## LE SEL



## LES SOURCES

## LES RUISSEAUX ET LES FLEUVES



## LE TORRENT



FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cᵉ, rue Mazarine, 30.